

FNA 1760 Le peuple pâle

Alain Paris

VISIT...

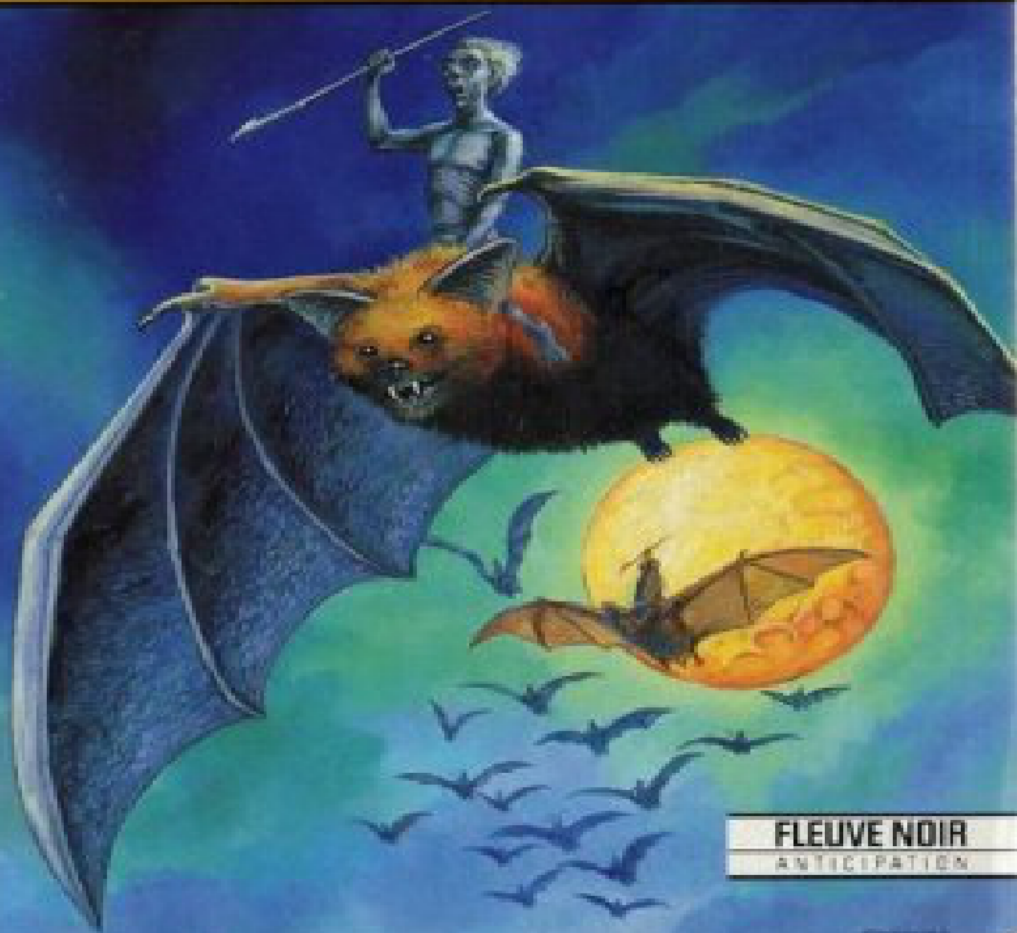
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

ALAIN PARIS

LE PEUPLE PÂLE

Le Monde de la Terre Creuse – 7



LE MONDE DE LA TERRE CREUSE
Déjà parus dans la même collection :

1. *Svastika*
2. *Seigneur des Runes*
3. *Sur l'épaule du Grand Dragon*
4. *Les Hérétiques du Vril*
5. *Le dirigeable « Certitude »*
6. *Les Fils du Miroir fumant*
7. *Le Peuple Pâle*

ALAIN PARIS

LE PEUPLE PÂLE

LE MONDE DE LA TERRE CREUSE – 7

FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

Lune

Les feuillages voulaient ternir
Le visage que tu montres parfois
Le sucre de lune
Dore aussi mes secrets

Jacques Daumail

PROLOGUE

Journal de Maître Urien
An 54 de la Renaissance.
Territoires Irradiés.

J'ignore si ces pages parviendront un jour entre les mains des Honorables Délégués de la Diète Européenne qui commanditèrent cette expédition. J'ai bien peur que non. Il faudrait un concours de chance assez incroyable pour que, au terme de nos recherches, certains d'entre nous parviennent non seulement à quitter cette contrée lointaine et dangereuse, mais également à découvrir un moyen de transport qui leur permette de regagner notre continent.

Pourtant, il me paraît nécessaire de rapporter par écrit la succession des événements survenus depuis notre fuite précipitée hors de l'Empire Andin. Un jour prochain, sans doute, une autre ambassade européenne rejoindra le continent sud-américain et cherchera à élucider le mystère qui entourera notre disparition. A cette ambassade, je conseille de s'adresser non pas aux autorités actuellement en place, qui sont l'Inca Tahuantinsuyu ou ses ministres, mais plutôt à ceux qui se font appeler les Fils du Miroir Fumant. Eux connaissent la vérité, qu'ils ne travestiront pas.

Le guide fourni par ces hommes, nos sauveurs, devait nous accompagner jusqu'au pied des montagnes connues sous le nom de Sierra Madré. Il poussa la sollicitude jusqu'à nous aider à les franchir, mais ensuite, rien ne put le décider à nous conduire plus loin : Macual avait beau être un individu courageux et plein de ressources, la seule idée d'arpenter les anciennes Terres Irradiées semblait le plonger dans une inexplicable terreur. Nous nous séparâmes donc de lui à regret et poursuivîmes notre chemin. Au jour où j'écris ces lignes, notre ami a

certainement rejoint ses compatriotes, de l'autre côté de la Sierra Madré. En ce qui nous concerne, la dernière étape de notre périple ne fait que commencer.

Nous restons douze – treize en comptant la princesse Acollua Xloque, arrachée in extremis aux promesses d'une mort atroce ordonnée par l'Inca, son propre père.

Il ne me paraît pas inutile de rappeler les noms de ceux qui participent encore à l'expédition :

Tout d'abord, les Maîtres Vindelician, Caecina, Arcadius et Sogorod, ainsi que moi-même, tous membres de la délégation scientifique.

Ensuite, commandés par le *rittmeister* Karli Assandun, le Laird Keppoch, Ottar Hagen, et le soldat Alpin.

Enfin, les aérostiers Aidan, Osek, ainsi que l'infirmier Krumm.

Comme vous pouvez le constater, Honorables Délégués de la Diète Européenne, nous avons perdu les deux tiers de nos effectifs avant même d'être parvenus au terme de notre voyage. Cette situation ne laisse présumer rien de bon quant à sa suite, d'autant que nous avons désormais la preuve qu'un sociétaire du Vrîl se dissimule bien parmi nous. Ses trois complices ont été identifiés, non sans mal : il s'agissait du commandant en second du dirigeable, le nommé Sygtrugg, et des militaires Ri Ruirech et Ri Coiced. Ri Ruirech est mort en sabotant le *Certitude*, j'ai tué le second de mes propres mains, et Ri Coiced a subi il y a quelques jours le châtiment de ses trahisons.

Nous avons provisoirement établi un campement sur les pentes de la mesa, d'où nous dominons une plaine brûlée de soleil où pousse une rare végétation de cactées. A l'horizon, nous apercevons un étroit ruban foncé qui pourrait être le rio Concho, lequel marque l'extrême limite de l'Empire Andin. Demain, nous franchirons cette rivière et pénétrerons dans les anciens Territoires Irradiés. Que le Ciel, le bon Droit et la Justice nous protègent !

CHAPITRE PREMIER

An 54 de la Renaissance.
Territoires Irradiés.

Ils chevauchèrent une bonne partie de la journée avant d'atteindre le cours d'eau et, lorsqu'ils parvinrent enfin sur la berge, constatèrent que le rio Concho se réduisait à un filet boueux entrecoupé d'îlots sablonneux. Il était possible de le franchir en tous points : la hauteur du flot n'excédait pas le poitrail des chevaux.

— Apparemment, remarqua Maître Vindelician, il n'est pas tombé de précipitations dans cette région depuis plusieurs mois. C'est inquiétant.

— Renouvelons toujours nos provisions d'eau potable, proposa Assandun. Elles devraient suffire jusqu'au prochain point d'eau.

Ils disposaient de récipients de peau fournis par les Mexicatls, et les remplirent dans le courant.

Puis, s'éloignant du rio Concho, ils avancèrent jusqu'à la tombée de la nuit.

Le bivouac fut silencieux. Chacun restait plongé dans ses pensées. Les Européens n'ignoraient pas qu'ils s'engageaient en terrain inconnu et très certainement hostile, et qu'il n'existait aucune possibilité de faire demi-tour. On chercherait, on trouverait peut-être, mais ensuite ? L'avenir était pareil à un puits dont on était incapable d'apercevoir le fond.

— A mon avis, hasarda Ottar, nous devrions peut-être limiter nos déplacements au soir, à la nuit et au lever du jour. Quoique je ne sois pas familier du désert, il me semble que des étapes comme celle que nous venons d'accomplir exténuent les montures... Et que deviendrons-nous si nous sommes contraints de voyager à pied ?

Il se tourna vers Acollua, quêtant l'avis de la princesse. La jeune femme hocha la tête.

— Tonatiuh a raison, approuva-t-elle. J'ai souvent entendu parler de cette région, que les vétérans revenus s'établir à Cuzco appelaient *Mapimi* ; ils prétendaient que c'était l'endroit le plus inhospitalier de l'Empire. Une chaleur à faire bouillir le sang dans les veines, des dunes blanches à perte de vue, entrecoupées de collines de cailloux, d'immenses croûtes de sel, des serpents et des insectes venimeux, des tempêtes de poussière et de sable.

— Croyez-vous qu'il puisse y avoir des indigènes ? demanda Urien.

Acollua réfléchit un bref instant.

— Oui. Les *Zunis*. De véritables sauvages, la terreur des garnisons de la Sierra Madré. Ils apparaissent là où on les attend le moins et disparaissent tout aussi vite... Les vétérans les considéraient comme un véritable fléau.

— A partir de ce soir, nous doublerons les sentinelles, décréta Assandun. Ce sera plus prudent.

Profitant de la relative fraîcheur des premières heures de la nuit, les membres de l'expédition procédèrent à quelques aménagements de leurs équipements. Avant de prendre congé, le guide avait suggéré plusieurs modifications indispensables à la survie dans le désert, et ils mirent ses conseils à profit.

Tout d'abord, ils cousirent ensemble les pièces de coton dont ils disposaient, pour confectionner des pantalons et de rudimentaires chemises à manches longues. Ils gardèrent des morceaux de toile pour servir de protège-nuques.

— Et n'oubliez pas des bandeaux pour les yeux, insista Maître Sogorod. Le reflet du soleil sur le sable peut être aussi dangereux que sur la neige. Faites comme moi : juste une incision dans le tissu.

Il suggéra également à ses compagnons, tant militaires qu'aérostiers, de couper leurs bottes à mi-cheville.

— Vous éviterez ainsi des frottements qui pourraient ultérieurement se transformer en plaies suppurantes. Avec d'autres bandes d'étoffe, vous obtiendrez des bandes molletières très efficaces : elles empêcheront le sable de pénétrer dans les chaussures et d'irriter la plante des pieds.

Ayant achevé les indispensables transformations de ses possessions, Ottar saisit sa couverture et s'éloigna du petit feu de camp. Il assurerait la dernière relève de la nuit, juste avant que la colonne ne se remette en marche, et il tombait de sommeil. Il fermait les yeux lorsqu'il sentit une présence à son côté.

— Est-ce que je peux m'installer près de vous ? souffla Acollua. Je me sentirai beaucoup plus en sécurité, Tonatiuh.

— Ne m'appellez plus ainsi, Acollua. Tonatiuh, c'était bon pour

Machu Picchu, Cuzco ou Tenochtitlan... Désormais, mon nom est Ottar... et vous pouvez dormir sans crainte.

Elle s'enroula dans sa propre couverture. La lune était pleine, baignant dans un halo argenté. Un jappement retentit au loin.

Ottar tendit une main vers Acollua, dont les doigts pressèrent les siens. Il roula sur le côté. Son regard croisa celui de la jeune femme, dans lequel il crut discerner une invite, mais elle se dégagea doucement.

— Non, murmura-t-elle. Non... pas encore... Comprenez-moi, Tonatiuh... Ottar.

— Je comprends, soupira Ottar. Vous avez rang de princesse, et je ne suis qu'un barbare européen, un simple soldat.

— Il ne s'agit pas de cela. Je... je ne vous demande qu'un peu de temps... Je dois m'habituer à ma nouvelle existence..., admettre que je ne suis plus ni Servante du Soleil, ni future épouse du Successeur Désigné. Que je ne suis même plus la fille de l'Inca mais une fugitive, une proscrite...

— Ne craignez rien, promit Ottar. Je vous protégerai. Et quand tout sera terminé, je... je vous ramènerai en Europe et...

Elle porta la main d'Ottar à ses lèvres et déposa un baiser dans la paume rêche. Le jeune homme frissonna.

— Vous dites que vous me protégerez, mais vous... qui vous protégera ? Avez-vous seulement une vague idée des dangers qui nous attendent au cours des jours à venir ?

Au loin, le jappement reprit.

— Zunis, chuchota la princesse. Ils savent que nous sommes là. Ils ne nous lâcheront plus avant de nous avoir tous exterminés.

*

**

Ils levèrent le camp deux bonnes heures avant l'aube, avec l'intention de chevaucher ou de marcher avant que le soleil ne soit haut dans le ciel. Alors, ils s'abriteraient de la chaleur jusqu'au soir et repartiraient de nuit.

— C'est peut-être une bonne idée, mais elle ne tient pas compte de la présence des Zunis, remarqua le *rittmeister*. Tout bien réfléchi, je pense que nous devrions nous déplacer le jour et nous arrêter la nuit. Contre ces indigènes, une défense statique, dans un campement sûr, est sans doute préférable au risque d'une embuscade dans les ténèbres.

Ils mirent la question aux voix, et une majorité se dégagea pour la solution préconisée par Assandun. La petite colonne se remit donc en route. Mais la chaleur insensée épuisait les hommes aussi bien que les bêtes. Il fallait procéder à des haltes fréquentes, utiliser les moindres

parcelles d'ombre d'une ravine, d'un flanc d'éboulis, d'un amas caillouteux. Des heures durant, les Européens cheminèrent dans un paysage aride, grillé par le soleil. Les seuls êtres vivants qu'ils apercevaient étaient des lézards dérangés dans leur sieste paresseuse, de petits mammifères tels que rats ou chiens de prairie et, une fois, un reptile aussi épais que le bras, qui s'engouffra aussitôt dans une cavité pratiquée entre des rochers polis par le sable et le vent.

Une rare végétation poussait de loin en loin : « mesquites » épineux, mescals aux feuilles épaisses et coriaces, aux pointes tranchantes comme des rasoirs. Les figuiers de Barbarie abondaient par contre aux flancs des collines caillouteuses. Acollua identifia ces arbustes et indiqua à ses compagnons comment tailler la partie supérieure du fruit comestible, la débarrasser de son enveloppe et en manger l'intérieur. A la mi-journée, dans l'ombre bienvenue d'un arroyo à sec, les voyageurs partagèrent les « raquettes » de cette plante : après avoir coupé les épines et taillé de longues bandes de coussins charnus, ils les consommèrent crues, afin d'épargner leurs réserves de nourriture.

— Reposez-vous, Maître Urien, conseilla Ottar, sinon vous ne tiendrez plus très longtemps.

Visiblement, le vieil homme usait ses forces à suivre la colonne. Autrefois, il avait parcouru le Reich en tous sens, mais ce temps était révolu : un demi-siècle s'était écoulé, et Urien ressentait le poids des années. Seule sa volonté de mener sa quête à bien le soutenait encore.

Krumm massa les jambes du vieux lettré. Ses crampes représentaient les signes avant-coureurs d'un coup de chaleur.

— Des douleurs... au ventre, gémit Urien.

— Les muscles abdominaux ? s'inquiéta l'infirmier. Dans ce cas, il faut vous désaltérer, et si possible absorber un peu de sel.

Krumm profita d'une halte pour donner quelques conseils à ses compatriotes :

— J'ai connu pareille situation, autrefois, en Afrique du Nord, quand j'accompagnais le corps expéditionnaire qui combattait les Sectateurs du Croissant. Il ne sert à rien d'avaler un ou deux litres d'eau en fin de journée et pendant les repas, ainsi que vous le faites tous. Il faut boire fréquemment et par petites quantités. Et surtout, prévenez-moi si vous souffrez de crampes d'estomac, d'étourdissements ou de maux de tête. N'attendez pas qu'il soit trop tard.

Personnellement, Ottar s'inquiétait surtout pour Maître Urien, dont il voyait les forces décliner d'heure en heure.

— Maître Urien est-il en état de nous suivre ?

— Je pense que oui..., le rassura Krumm. A condition qu'il suive mes conseils et profite pleinement de chacun de ses moments de

repos. Je veillerai à ce qu'il ne se déshydrate pas.

Ottar commençait à comprendre le désert. De même qu'on peut apprivoiser un animal sauvage – mais sans jamais oublier que cet animal, de par sa nature même, est capable des réactions les plus imprévisibles –, on pouvait apprécier cette région si dangereuse et si inhospitalière, aux étranges beautés.

Le cinquième jour, il y eut une aube nacrée, suivie d'un vent qui se leva, brûlant, pour se transformer presque immédiatement en tempête de sable. Quelques-uns étaient partisans de marcher tout de même, d'affronter les rafales cinglantes ; néanmoins, Krumm, se souvenant de pareille mésaventure survenue en Afrique du Nord, insista et finit par obtenir gain de cause : on entrava les montures et chacun s'étendit à même le sol, dos au vent, visage couvert d'une pièce de tissu.

— Nous allons être recouverts par le sable, protestèrent plusieurs voix.

— Non ! cria l'infirmier par-dessus les hurlements des rafales. Restez tranquilles et tout se passera bien !

La tourmente dura plusieurs heures, mais Krumm avait raison. Le risque d'être enseveli était nul. Confiant, Ottar se permit même un petit somme tandis que les éléments se déchaînaient au-dessus de sa tête.

Lorsque le vacarme cessa, la colonne se remit en route. Avant le début de la tempête, toujours sur les conseils du providentiel Krumm, Assandun avait marqué les points cardinaux à l'aide de flèches constituées de grosses pierres. Cette précaution s'avéra utile : la poussière retombant lentement sur le sol réduisait la visibilité à quelques dizaines de mètres tout au plus.

Le lendemain, Maître Sogorod fit une intéressante constatation :

— Nous manquons de points de repère, remarqua-t-il. Je pense que nous avons tendance à sous-évaluer les distances parcourues dans une journée.

C'était exact. En quatre jours, depuis qu'ils avaient descendu les pentes de la Sierra Madré, les voyageurs estimaient avoir couvert environ une soixantaine de kilomètres, alors que certains indices donnaient à penser que ce chemin pouvait être multiplié par deux – même en tenant compte des détours accomplis pour profiter d'un creux entre les dunes, d'une arête plus solide, d'une vague piste serpentant entre des terrains plus accidentés.

Au sixième jour, Maître Sogorod refit ses calculs et en conclut qu'ils avaient parcouru environ deux cents kilomètres.

Le septième jour, ils tombèrent sur les Nippons.

Le massacre remontait sans doute à plusieurs semaines. Les Zunis avaient surpris la petite troupe alors que les soldats du Soleil Levant

s'accordaient un temps de repos autour d'une mare alcaline. La plupart des victimes avaient servi de pâture aux rapaces, aux insectes et aux charognards nocturnes, mais deux ou trois cadavres avaient bizarrement été épargnés et gisaient, intacts, momifiés par la chaleur.

— *Ashigarus*, constata Assandun. Des troupes régulières.

Des pièces d'équipement jonchaient le sol : armures toutes simples de type *okegawa*, parfois réduites aux seules protections de bras, capes en paille de riz destinées à couper le vent, chapeaux coniques vernis de noir. Les armes, par contre, étaient absentes : les Zunis avaient fait main basse sur les *yaris* et les arcs, les arquebuses et les sabres.

— A votre avis, d'où venaient ces soldats ? demanda Urien en se tournant vers la princesse Acollua.

— Je l'ignore.

— Essayez de vous souvenir. A quelle distance d'ici se trouvent les colonies nippones les plus avancées ?

— Je... je ne me suis jamais vraiment intéressée à ce genre de choses. Les vétérans parlaient d'une rivière qui marque, paraît-il, la limite du désert Mapimi... et au-delà de cette rivière, mais beaucoup plus au nord-ouest, d'un lieu appelé *Rincon* qui abriterait un important comptoir du Soleil Levant. Je ne puis vous en dire plus.

Accroupi à proximité, Assandun examinait les lambeaux d'une bannière à demi enfouie dans le sable.

— Les caractères du Clan Taira : le *ryo* et le *bi*.

— Cela a-t-il une quelconque importance ? s'enquit Maître Vindelician.

— Peut-être. Le Clan Taira est tout-puissant, à la Cour de Nara. Par exemple, les Uacos qui ont attaqué le *Manco Capac* combattaient sous sa bannière. Et la fameuse colonie de Rincon doit également dépendre de cette famille. Quant à cette patrouille, elle n'est certes pas venue aussi loin dans le désert par hasard. A mon avis, ces hommes accomplissaient une mission bien particulière.

— Par exemple ?

— Cherchons aux alentours, conclut Assandun, éludant la question.

Ses compagnons obéirent et fouillèrent consciencieusement les restes du campement, récupérant des havresacs vides, deux ou trois paires de jambières, un *wakisashi* à la lame brisée au ras de la poignée, deux gourdes métalliques pleines de sable.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna soudain l'aérostier Osek.

Ayant dispersé un tas de cailloux, il tirait à lui le coin d'une pochette de cuir. Assandun saisit la trouvaille.

— Je m'en doutais, triompha-t-il. Attaqués par les Zunis, les Nippons ignoraient encore qu'ils seraient exterminés, mais ils ont pris la précaution de dissimuler ce pour quoi ils s'étaient aventurés jusque'ici.

— C'est-à-dire ? interrogea Maître Vindelician en se penchant curieusement sur l'objet.

— Une simple patrouille arpentant ce désert n'aurait eu aucun sens, poursuivit Assandun. Mais si les Nippons et surtout le Clan Taira envisagent de pousser leur colonisation jusque dans ce secteur, ils auront besoin de connaître les points d'eau, les distances réelles, la topographie des lieux.

Les lanières de cuir se rompirent comme du papier. Ayant déplié la pochette, Assandun en retira des bandes de soie soigneusement calligraphiées. Un sourire craquela le masque de poussière plaqué sur son visage par la sueur.

— Des cartes ! exulta Urien d'une voix enrouée. Magnifique, Karli : vous avez deviné juste ! Voilà qui nous sauve sans doute la vie ! A présent, nous savons enfin où nous sommes et où nous allons !

Emportant leur inestimable découverte, les Européens se retirèrent dans l'ombre des rochers. Le soleil était à son zénith, et la chaleur s'exhalait du sol en ondulations presque palpables. Même les lézards répugnaient à quitter leurs trous. Sous les regards attentifs des autres membres de la délégation scientifique, Urien déroula les morceaux de soie.

— Là, expliqua le vieillard en pointant un doigt tremblant d'excitation vers un trait bleu foncé, il s'agit sans doute de la rivière dont parlait la princesse ! L'ennui, c'est que je ne comprends pas un traître mot de cette calligraphie. Heureusement, les dessins sont suffisamment explicites.

— J'ai quelques notions d'écriture nippone, intervint Maître Caecina. A Kiev, nous disposons d'une quantité de documents datant de l'époque du Reich. Ce signe, par exemple, indique une échelle de distances.

Il donna son interprétation de l'échelle en question.

— Encore deux à trois cents kilomètres jusqu'au cours d'eau, constata Urien. Et là, deux minuscules affluents qui doivent se trouver à peu près sur notre route... Et ceci, c'est quoi, selon vous, Maître Caecina ?

Son index dérivait vers l'amont de la ligne bleue.

— Les calligrammes peuvent se traduire par « Cité Morte », dit Maître Caecina en fronçant les sourcils. Je ne suis pas certain du terme « morte », mais je n'ai aucun doute quant au sens de l'autre : « cité », « ville »...

— Galileo Galilei ! jubila Urien. Nous approchons du but : une cité morte... Les États-Unis d'Amérique !

Ottar sourit devant l'enthousiasme du lettré, qu'il s'efforça de tempérer :

— Calmez-vous, Maître Urien : nous n'y sommes pas encore. Deux

à trois cents kilomètres jusqu'à la rivière, et vous oubliez les Zunis ! Si nous n'y prenons garde, nous pourrions finir comme ces Nippons : la bouche remplie de sable blanc et les côtes rôties par ce foutu soleil !

Comme pour souligner ces paroles du jeune homme, les jappements se succédèrent toute la nuit. Les indigènes tenaient manifestement à signaler leur présence invisible. Jusqu'à l'aube, les voyageurs dormirent peu et mal, et les sentinelles scrutèrent intensément le désert alentour.

— Ottar ? murmura Acollua.

— Oui ?

Il décelait une terrible tension dans la voix de son interlocutrice. Une tension, et également une décision.

— Je suis... Si vous voulez toujours de moi..., je suis prête, souffla la princesse.

Il attendait ce moment depuis si longtemps qu'il hésita, durant une fraction de seconde. Puis, sans un mot, il souleva sa couverture. Et Acollua se pressa contre lui.

Autour des braises du feu de camp, les hommes s'agitaient dans leur sommeil. A quelque distance, non loin des montures entravées, deux gardes conversaient à voix basse.

Les mains d'Ottar partirent à la découverte du corps frissonnant de sa compagne.

— Maintenant, gémit-elle. Maintenant !

En cet instant, les deux jeunes gens oubliaient toutes les épreuves endurées depuis le départ de Machu Picchu. Le sable, la nuit étoilée, le danger tout proche s'estompaient et disparaissaient. Ils étaient deux, mais ils ne faisaient plus qu'un seul être sous la grossière couverture.

Au matin cependant, la réalité reprit ses droits. Quand la relève se présenta, elle constata la disparition d'une sentinelle.

CHAPITRE II

An 54 de la Renaissance.

Territoires Irradiés. Désert de Mapimi.

Ils eurent beau chercher, appeler, battre les environs, ils ne retrouvèrent aucune trace du soldat Alpin, vingt-sept ans, originaire de la province de Frankie. L'homme avait disparu pendant le dernier quart de garde, peu de temps avant l'aube. Il assurait la surveillance en lisière du campement, non loin des chevaux, mais nul autre veilleur n'avait vu ni entendu quoi que ce soit. Ce qui suggérait qu'Alpin avait été surpris et maîtrisé, probablement assommé, sans avoir pu opposer la moindre résistance.

— Zunis ? demanda Assandun.

— Sans doute, acquiesça Acollua Xloque. Qui d'autre ?

— Et vous n'avez rien remarqué, vous non plus ? insista le *rittmmeister* en coulant un regard inquisiteur vers Ottar.

— Euh... non, avoua le jeune homme.

Il était à peu près certain que chacun des membres de l'expédition était au courant de sa Liaison avec la princesse, et cette situation le mettait mal à l'aise : personne n'avait oublié les accusations portées contre lui à Tenochtitlan, et même si elles n'étaient que mensonges, les événements présents leur donnaient un fondement.

En silence, ruminant de sombres pensées, les Européens rassemblèrent leurs affaires et se préparèrent à lever le camp. Le soleil se levait sur le désert et c'était la meilleure heure de la journée, la plus agréable. Une très légère brume rosâtre flottait au-dessus des collines basses de sable ou de cailloux, et les cactées étaient encore emperlées de l'humidité du petit matin.

— Pourquoi les indigènes ont-ils enlevé Alpin ? marmonna Maître

Vindelician. Et surtout, pourquoi n'ont-ils pas profité de l'occasion qui leur était offerte d'éliminer plusieurs d'entre nous, voire de nous massacrer tous ? Tant qu'ils y étaient... Voilà un comportement absolument illogique !

— Je doute que la logique et les Zunis fassent bon ménage, répliqua Urien. Mais il doit y avoir une explication : peut-être s'agissait-il d'individus isolés, pas assez nombreux pour tenter une véritable attaque du campement. Ils ont choisi une victime qu'ils ramèneront parmi leur tribu et qu'ils sacrifieront dans les pires supplices... Pauvre Alpin !

Après avoir recouvert de sable les dernières braises de leur feu, les voyageurs se mirent en route. Ils présentaient un spectacle fort étrange, accoutrés de tenues mi-occidentales, mi-andines, les morions de métal et les corasses côtoyant les bonnets, les tuniques de lin et les capes blanches de coton décorées de motifs géométriques.

Karli Assandun se refusait désormais à prendre le moindre risque. La colonne serait obligatoirement précédée d'un petit groupe d'éclaireurs, tandis que d'autres hommes assureraient les flancs-gardes. Dès le départ, Ottar partit devant, avec le Laird Keppoch et l'aérostier Osek.

Des consignes très strictes avaient été édictées par Assandun : l'eau serait réservée en priorité aux montures. En ce qui concernait les cavaliers, Krumm leur avait dispensé quelques conseils issus de son expérience personnelle : s'humecter les lèvres de temps à autre, éviter de parler et respirer par le nez afin de limiter l'assèchement de la bouche, etc.

— Mâcher de l'herbe, grommela le Laird Keppoch. Je ne demanderais pas mieux, mais où en trouver ne serait-ce qu'un brin dans ce désert ? On a l'impression de chevaucher au beau milieu d'une poêle à frire ! Tripes de Kilmanoch ! Combien je regrette les tourbières et les landes d'Inverness !

— Il vous reste toujours la ressource de garder quelques petits cailloux dans le creux de votre bouche, ricana Ottar. Au moins, cela ne manque pas, par ici ! Il paraît, toujours d'après Krumm, que cette pratique apaise la soif.

— Sucrer des cailloux, fulmina le Highlander, voilà bien une idée de Scanien !

L'aérostier Osek approuva d'un hochement de tête. Aidan, Krumm et lui étaient les trois derniers hommes d'équipage du *Certitude* encore en vie, et l'Ukrainien se repentait amèrement de s'être porté volontaire pour cette mission au-delà de l'océan. Il avait espéré richesse et gloire, mais seules les souffrances et la mort s'étaient trouvées au rendez-vous.

Un mouvement dans des éboulis attira l'attention d'Ottar ;

heureusement, il ne s'agissait que d'un gros lézard perlé à la démarche hésitante, comme ankylosée. Si la morsure de la bestiole était venimeuse, sa maladresse la rendait à peu près inoffensive pour les hommes.

A la mi-journée, Assandun décréta une halte dans l'abri présenté par une dépression de terrain. On fit circuler les gourdes, et chacun s'octroya une maigre ration d'eau potable, puis on distribua les galettes et la viande séchée, les tiges fibreuses de mescal et les lanières de « raquettes » des figuiers de Barbarie. Le soleil était à son zénith, et la fournaise – encore augmentée par la réverbération des sables –, effroyable. Krumm dut s'occuper de Maître Arcadius, dont le visage empourpré, la peau brûlante et sèche et l'arrêt de toute sudation indiquaient sans erreur possible un coup de chaleur. Il s'employa, après l'avoir fait étendre à l'ombre sur une couverture, à rafraîchir les tempes du lettré, à relâcher et à mouiller un peu ses vêtements. Les membres les plus âgés de l'expédition étaient également les plus vulnérables. Seul Maître Vindelician pouvait se flatter de bien résister à l'épreuve du désert. Les autres, Urien et Arcadius plus particulièrement, Sogorod et Caecina à un degré moindre, causaient beaucoup d'inquiétude à leurs compagnons plus jeunes.

On se remit en route dès que Maître Arcadius eut récupéré suffisamment de forces. Des heures s'écoulèrent encore, dans une dangereuse torpeur. Sur le flanc gauche, l'aérostier Aidan repéra une silhouette solitaire se déplaçant au long d'une dépression de terrain.

— *Rittmeister* ! Regardez ! On dirait...

Karli Assandun plaça une main en visière au-dessus de ses yeux.

— Je ne vois rien.

— Là-bas ! Sous l'arête de la mesa ! A la frange de la zone d'ombre !

D'un cri, Assandun fit stopper la colonne. Ottar et Keppoch le rejoignirent au petit trot.

— De quoi s'agit-il ? Zunis ?

— Je l'ignore... Aidan assure avoir aperçu quelque chose... Et tenez ! C'est exact ! Il y a bien un homme !

— Allons nous rendre compte de plus près, proposa Ottar.

— Doucement ! protesta Assandun. Pensons tout d'abord à notre sécurité. Il peut s'agir d'un piège destiné à nous attirer loin de nos compagnons.

Mettant pied à terre, les Européens prirent position parmi les cailloux. Ottar, Assandun et Aidan, chevauchèrent jusqu'au flanc de la mesa. L'incrédulité se peignit peu à peu sur les traits de l'aérostier.

— Alpin ! C'est Alpin !

— Impossible ! gronda Ottar.

— Si, c'est bien lui ! s'exclama Aidan. Alpin ! *Alpin* !

Aidan avait raison. A demi nu, la peau couverte de brûlures et de cloques, les lèvres desséchées et craquelées, presque assommé par la chaleur et la déshydratation, Alpin se traînait vers eux. Il s'effondra entre les bras d'Ottar.

Le rescapé s'était endormi comme une masse après avoir reçu les soins de Krumm. Les sentinelles veillaient autour du feu de camp. Les principaux responsables de l'expédition tenaient conseil et commentaient les extraordinaires explications qu'on avait fini par arracher à Alpin.

— Les Zunis l'ont surpris, bâillonné et enlevé avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste ou appeler, avait résumé Assandun. Il y avait quatre ou cinq indigènes, de véritables démons peinturlurés, à ce qu'il dit. Ils l'ont entraîné à travers le désert, jusqu'à l'aube...

— Et quand le jour s'est levé, avait poursuivi Ottar, ils l'ont examiné de plus près. C'est là que les choses deviennent complètement délirantes : d'après lui, ces sauvages paraissaient terrifiés. Ils l'ont entièrement déshabillé, lui arrachant sa tunique et son bonnet. Il croyait sa dernière heure venue, mais les autochtones se sont contentés de discuter avec véhémence... et ils ont fini par l'abandonner sur place. Il ignorait tout de l'endroit où il se trouvait et il avait perdu tout sens de l'orientation. Alors, il a marché, et sans doute tourné en rond, jusqu'à ce que nous le rejoignions...

— Sa peau, lâcha Urien. L'attitude des Zunis pourrait avoir un rapport avec la couleur de sa peau !

— Comment ? sursauta Maître Vindelician.

— Réfléchissez : les Zunis n'ont jamais eu l'occasion de rencontrer des hommes blancs ! Ils sont familiers des Andins et, à un degré moindre, des Nippons, mais ce doit être la première fois qu'ils capturent un individu à peau claire ! Imaginez leur stupeur ! Ils observent de loin notre colonne pendant plusieurs jours puis, une nuit, ils enlèvent une sentinelle. Pour découvrir, à l'aube, cette particularité ! Un véritable prodige, à leurs yeux !

— C'est une hypothèse qui en vaut une autre, concéda Maître Vindelician, mais j'ai le sentiment que l'étrange comportement des Zunis peut avoir un autre motif...

— Lequel ?

— Aucune réponse logique ne me vient à l'esprit pour le moment, avoua le contradicteur. Néanmoins, il doit y en avoir une...

Ils plièrent une nouvelle fois le camp, sans avoir éclairci le mystère de la conduite des indigènes face à Alpin. Celui-ci, bien qu'ayant à peu près recouvré ses forces, fut incapable d'apporter plus de précisions au récit de sa mésaventure. Une chose était cependant certaine : dans les

jours qui suivirent, les Zunis parurent se désintéresser totalement de la marche de la colonne. Ils ne tentèrent plus aucune action contre les Européens et on n'entendit plus, chaque nuit, aux alentours, leurs cris rauques.

— Et toi, qu'en penses-tu ? demanda Ottar, alors que, ainsi qu'elle en avait pris l'habitude Acollua se glissait un soir sous sa couverture.

La tête de la princesse reposait sur la poitrine du jeune homme. Ses doigts couraient le long des flancs de son amant.

— Maître Urien n'est sans doute pas très loin de la vérité : les Zunis peuvent avoir été choqués par la couleur de la peau de ton compagnon. Mais Maître Vindelician a également raison : la réaction de ses sauvages est vraiment étrange. Elle n'est absolument pas dans leurs habitudes.

Un jour, en fin d'après-midi, ils virent enfin approcher le terme du désert de Mapimi. La Sierra Mojada, une chaîne de hautes collines et de mesas, se dressait de l'autre côté d'un minuscule cours d'eau. Les voyageurs étanchèrent leur soif à satiété puis gravirent les pentes plantées d'acacias, d'amandiers et de pistachiers. Les fruits comestibles de ces arbustes constituèrent un supplément non négligeable à leur ordinaire, qui se limitait aux provisions de galettes, de viande séchée et de poisson fumé. Peu à peu, la végétation se fit plus dense, et ils aperçurent bientôt du gibier. Le Laird Keppoch pista et abattit un daim ; ce soir-là, ce fut un peu la fête autour du feu de camp établi à flanc de rocher.

— D'après vous, Maître Sogorod, interrogea Karli Assandun, combien avons-nous parcouru de chemin depuis la Sierra Madré ?

— Je dirais deux cent cinquante à trois cents kilomètres.

— Nous ne devrions donc plus tarder à rencontrer la grande rivière dont nous parlait la princesse, celle indiquée sur la carte nipponne. Encore un effort et nous toucherons au but ; l'ancienne frontière des États-Unis d'Amérique.

— Je me demande, intervint pensivement Maître Arcadius, à quoi peut bien ressembler cette fameuse « cité morte » mentionnée sur la carte... et ce que nous y trouverons...

Ils avaient tous en mémoire les récits légendaires datant d'avant l'Age de la Mort Silencieuse : Celui qui n'est pas nommé était censé avoir utilisé l'Arme Suprême contre ses ennemis d'outre-océan, réduisant un empire puissant à l'état de désert et anéantissant sa population entière. Que pouvait-il rester des États-Unis d'Amérique après plus de huit cents années ?

— Au moins jusqu'à mon arrière-grand-père Cuauthemoc VII, aucun Inca ne s'est jamais soucié d'explorer les Territoires Irradiés, expliqua Acollua, en réponse aux questions des membres de la

délégation scientifique. Puis les Nippons ont fait leur apparition sur le continent, et les souverains de mon pays ont pris conscience des risques qu'il y avait à tolérer un ennemi aussi dangereux sur leur frontière du septentrion. J'ai entendu parler d'une tentative de reconnaissance effectuée il y a cinq ou six ans, mais j'ignore ce qu'il est advenu de l'expédition, et mon père, Tahuantinsuyu, n'y a jamais fait aucune allusion en ma présence. Il est fort possible qu'elle ait été massacrée par les Zunis... Vous, Maître Urien, vous avez eu l'occasion de consulter les Codex personnels de l'Inca, à Machu Picchu. N'y avez-vous trouvé aucun renseignement qui pourrait nous être utile ?

Urien soupira. C'était cette même nuit pendant laquelle il feuilletait les documents offerts par l'Inca, que le dirigeable *Certitude* avait été entièrement détruit par un incendie. Oui, effectivement, il se souvenait du contenu des ouvrages.

— Ils évoquaient la naissance de l'Empire Andin, admit-il, mais ne mentionnaient qu'occasionnellement les États-Unis d'Amérique. En fait, les Codex ne comportaient aucune information exploitable dans la présente situation.

— Alors, nous marchons vers l'inconnu, constata Maître Caecina. Et je suppose qu'une fois franchi ce fameux cours d'eau, notre première étape sera la « cité morte » ?

— Exactement, confirma Urien. Nous nous y arrêterons, quel que soit son ancien nom.

Cinq jours plus tard, laissant la Sierra Mojada derrière eux, ils arrivaient sur la berge de la rivière. Et, pendant encore trois autres jours, ils cherchèrent un passage guéable.

De l'autre côté de l'océan, les neiges de l'hiver recouvraient l'Europe, quand la colonne traversa le Rio Grande et découvrit le site de l'ancienne ville de Laredo, Texas.

CHAPITRE III

An 55 de la Renaissance.
Territoires Irradiés. Laredo.

Par une singulière coïncidence, ce qui restait de l'expédition européenne, douze hommes accompagnés de la fille de l'Inca Tahuantinsuyu, franchit le Rio Grande le jour même où, sur le vieux continent, on fêtait la nouvelle année.

La tradition remontait sans doute à plusieurs millénaires et s'était maintenue pendant les huit siècles durant lesquels le Reich avait dominé l'Europe. Les hommes aventurés de l'autre côté de l'océan Atlantique ne pouvaient manquer de célébrer à leur manière une date qui marquait à la fois pour eux le terme d'un certain nombre d'épreuves et le commencement véritable de leur mission.

Pour Ottar Hagen et Acollua Xloque, ce premier jour de la nouvelle année débuta par une longue baignade dans les eaux de la rivière.

Après la fournaise du Mapimi et de la Sierra Mojada, ils goûtèrent pleinement le plaisir de nager, de folâtrer et de s'asperger mutuellement. Spontanément, plusieurs de leurs compagnons se joignirent à eux et, oubliant toute contrainte, s'amusèrent comme des enfants. De leur côté, les vénérables membres de la délégation scientifique échafaudèrent des hypothèses concernant la « cité morte » dont on entrevoyait les ruines, à quelque distance.

Ce qui frappait le plus Maître Sogorod, et il fit part de son impression à ses collègues, c'était la présence d'immenses bâtisses aux dizaines de fenêtres apparentes. Ces constructions culminaient à des hauteurs invraisemblables, plus de vingt mètres parfois, et ne semblaient pas avoir trop souffert des ravages du temps.

— Chacune d'elles pouvait sans doute abriter une centaine de

familles, supputa le lettré d'Uppsala.

— Certainement pas, rétorqua Maître Arcadius. Je pense plutôt qu'il s'agissait de bâtiments administratifs. A Nuremberg, par exemple, des édifices de huit étages accueillent les services centralisés de Germanie.

Délaissant la conversation, Maître Urien se retira à quelque distance et s'assit sur une petite éminence envahie de hautes herbes. En contrebas. Ottar et ses camarades plus jeunes s'ébattaient à grand tumulte dans les eaux jaunâtres. « Qu'ils prennent un peu de bon temps, sourit sombrement le vieillard, qu'ils oublient pendant quelques instants la désespérance de notre situation... De nouvelles épreuves nous attendent, et qui sait combien d'entre eux seront encore en vie demain... »

Son regard dériva sur les quatre autres membres de la délégation scientifique. Parmi eux se dissimulait un sociétaire du Vrîl, un ennemi mortel, l'homme qui avait déjà utilisé une fois la magie, à bord du *Certitude*, pour tenter de se débarrasser de lui. Urien considéra l'un après l'autre les quatre personnages : Vindelician, grand et imposant, le verbe haut, très sûr de lui ; Sogorod, toujours en mouvement, toujours curieux, toujours observant, calculant, en quête des plus délirantes inventions ; Caecina et Arcadius, physiquement et intellectuellement assez semblables, individus discrets mais efficaces, aux solides connaissances étayées par un non moins solide bon sens. Lequel était le traître ? Lequel était coupable de la mort de Maître Malchus, de la destruction du dirigeable, de complicité criminelle avec l'Inca Tahuantinsuyu et ses séides ? Lequel avait, depuis le départ, tenté d'empêcher ou de retarder l'expédition ?

« Je suis incapable de répondre à ces questions, soupira Urien. Et d'autant plus que j'ai moi-même proposé à ces hommes de m'accompagner... Je les connais tous depuis plus de trente ans, et j'ai travaillé ou correspondu avec chacun d'entre eux, sans jamais soupçonner un seul instant qu'un jour viendrait où je douterais de sa fidélité. Sygtrugg, Ri Coiced et Ri Ruirech ont été identifiés et éliminés, mais ils n'étaient que les bras. Le cerveau est toujours agissant, aussi indécélable que le ver dissimulé dans un fruit.

« Lequel est le ver ? Lequel ne guette qu'une nouvelle occasion de nous mettre en péril ? Comment l'amener à se démasquer ?

Vindelician, Sogorod, Caecina ou Arcadius ? »

En contrebas, les cris avaient cessé. Ottar, Acollua et les autres nageurs se rhabillaient. Karli Assandun s'approcha d'Urien.

« Karli, songea le vieillard, honnête et dévoué Karli, je me demande ce que je serais devenu sans ton aide inappréciable ! »

Le *rittmeister* achevait de boucler sa corasse. La longue épée de cavalerie, à garde en lanterne, battait le long de sa cuisse. Son morion-

cabasset reposant au creux de son bras gauche, il passa sa main droite dans la rude toison de ses cheveux humides. Pour la première fois depuis des semaines, l'officier souriait.

— Jamais je n'ai autant apprécié un bain, Maître Urien, vous pouvez m'en croire. Cette petite séance me redonne confiance dans l'avenir.

— J'aimerais partager votre optimisme, confia Urien. Malheureusement...

— Je comprends, murmura Assandun en suivant le regard du vieil homme, braqué sur le groupe des quatre délégués scientifiques. Le traître se rit de nous et de nos efforts... Mais rira bien qui rira le dernier. N'oubliez pas ceci, Maître Urien : à présent, l'adversaire est seul, et il ne peut plus se permettre la moindre erreur. Il finira par se trahir, et nous le démasquerons et le réduirons à l'impuissance. Ottar s'est chargé de surveiller Vindelician et Arcadius, pendant que je m'intéresse plus particulièrement à Sogorod et Caecina. Au premier faux pas d'un des quatre... Urien secoua la tête.

— Il n'y aura pas de faux pas. Je doute qu'un individu capable de dissimuler ses convictions profondes pendant plus de trente années se trahisse aussi facilement. Quel qu'il soit, notre ennemi est intelligent et rusé. Il attendra le moment propice pour agir... Souvenez-vous de l'égrégore, Karli !

— Venez, coupa le *rittmeister*, rejoignons les autres. Il est temps de découvrir ce que nous propose cette fameuse « cité morte ».

Acollua balança son opulente chevelure d'un noir de jais et sourit à Ottar. Le jeune homme frémit : son amour pour la princesse n'avait fait que croître depuis que celle-ci s'était donnée à lui dans le Mapimi.

A Machu Picchu, Acollua avait pour habitude de se baigner nue, sans se soucier des regards des serviteurs ou des gardes. Mais ici, elle avait jugé préférable de dissimuler son intimité sous un pagne. Déjà, au fil des étapes, elle avait surpris certains regards appuyés sur sa personne, et elle ne tenait pas particulièrement à exciter les sens de ses compagnons de route.

— Il faut les comprendre, commenta Ottar, d'un ton compatissant. Ils n'ont pas touché une femme depuis des semaines... De quoi rendre fou n'importe quel homme normalement constitué !

— Es-tu normalement constitué ? susurra Acollua.

Ottar rugit et se retint à grand-peine de se jeter sur sa compagne pour lui démontrer sur-le-champ ses ardentes dispositions.

— J'aimerais..., commença-t-il.

— Hagen ! aboya la voix du *rittmeister*. Si vous n'y voyez pas d'objection, vous pourriez nous rejoindre ! Nous n'attendons plus que vous !

Le colosse frôça les sourcils puis éclata de rire.

— Au plus profond de l'enfer, Assandun resterait Assandun, confia-t-il à Acollua. Ce type est si rigide que je le soupçonne de garder sa corasse pour faire l'amour.

Les deux jeunes gens grimpèrent jusqu'en haut de la berge. Leurs montures les attendaient, déjà sellées.

— En route, ordonna Assandun.

*

**

Ils se montrèrent prudents, adoptant la même formation qui avait été la leur tandis qu'ils traversaient le Mapimi. Ottar, Assandun et Aidan constituaient l'avant-garde qui pénétra dans la cité morte.

Laredo avait été une bourgade d'importance très moyenne, un simple point sur la carte des Etats-Unis, une ville-frontière comme il en existait des dizaines dans le sud du Texas. Mais aux yeux des aventuriers, habitués aux enceintes closes et aux faibles populations resserrées dans d'étroits périmètres, elle apparut immense. De larges avenues rectilignes se croisaient à angles droits, bordées par des immeubles imposants dont certains dépassaient la dizaine d'étages, ainsi que l'avait fait remarquer Maître Sogorod. Le sol, couvert d'une étrange matière pareille à du bitume durci, était fissuré, effondré. Les cavaliers devaient parfois contourner de véritables crevasses avant de poursuivre leur chemin.

— Bâtie sur le même modèle que Cuzco, constata Assandun.

— Ni remparts, ni tours de guet, ajouta Ottar, et au moins aussi peuplée que Londres. Ce devait être pour le moins la capitale d'une province.

Ils attendirent le gros de la colonne.

— Pied à terre, commanda Assandun. En cas de mauvaise surprise, nous aurons toujours la possibilité de nous abriter derrière les chevaux.

Mais, apparemment, rien ne bougeait dans la cité morte. Morte était d'ailleurs un bien grand mot : le terme « abandonnée » eût sans doute été plus juste.

— Le Reich a utilisé trente-quatre Armes Suprêmes pour détruire les Etats-Unis d'Amérique, remarqua Urien, et les principales villes ont été rasées : Les Anges, Nouvelle York, Chicago. Celle-ci est demeurée à peu près intacte. Par conséquent, il ne s'agissait pas d'une cité de très grande importance. Et pourtant, Ottar a raison : elle est apparemment aussi étendue que Londres ou Kiev. Les Etats-Unis devaient être une nation singulièrement peuplée et puissante si leurs bourgades les plus modestes pouvaient soutenir la comparaison avec nos plus florissantes.

— Mais où sont donc passés les gens ? s'étonna Ottar. Cinquante mille habitants ne disparaissent pas sans laisser de traces... et vous dites que l'Arme Suprême n'a pas été employée ici...

— La Mort Silencieuse, intervint Maître Vindelician. Elle a ravagé les Territoires Irradiés pendant plus d'un demi-millénaire. Si ses effets se sont fait sentir jusqu'en Europe, en Asie et en Amérique du Sud, emportant les neuf dixièmes de leurs populations, on peut imaginer qu'elle a exterminé toute celle des Etats-Unis.

— Sans doute, approuva Urien.

— Mais... les corps ? On devrait retrouver des restes, au moins quelques ossements, insista Ottar. Alors que les avenues sont vides... à l'exception de ces tas de ferrailles rouillées montés sur roues.

— Ce sont des véhicules, rectifia Maître Sogorod. Et les rues étaient « goudronnées ». Un procédé actuellement étudié par les scientifiques indo-iraniens, paraît-il.

— Des véhicules ? s'esclaffa Ottar. Et où se trouvent donc les chevaux ou les bœufs qui les tiraient ?

— Energie motrice semblable peut-être à celle qui anime nos dirigeables, expliqua patiemment Maître Sogorod. Toutes les suppositions sont permises. Je vous rappelle, mon jeune ami, que d'innombrables secrets techniques et scientifiques se sont perdus pendant l'Age de la Mort Silencieuse. Le goudronnage des routes facilitait la circulation des véhicules. Mais pour en revenir aux restes des habitants, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on n'en découvre aucune trace : n'oubliez pas que la tragédie remonte à huit siècles. En huit cents années, le temps a accompli son œuvre et a tout effacé. Les ossements sont depuis longtemps retournés à la poussière.

— C'est donc bel et bien une cité morte, grommela Assandun en hochant la tête. Elle ne nous apprendra rien, elle ne nous aidera en rien dans notre quête...

Des inscriptions, dans une langue incompréhensible, apparaissaient encore, à demi effacées, sur des façades. Les lettres étaient identifiables : elles correspondaient en gros à l'alphabet de l'écriture dite *Caroline*. Mais le sens des mots resterait perdu à tout jamais.

Les hommes remontèrent une des avenues jusqu'à arriver à ce qui avait pu être le centre de la cité : une immense place envahie par la végétation. Des plantes grimpantes parasites attaquaient les parois des immeubles, sans parvenir toutefois à les dissimuler entièrement. Le revêtement de la place, aux rares endroits où il restait encore apparent, avait encore plus souffert que celui des rues, et de véritables gouffres s'ouvraient de loin en loin, plongeant dans les entrailles souterraines de la ville.

Maître Sogorod se pencha au-dessus d'un de ces énormes trous.

— Système très évolué et complexe de tout-à-l'égout, commenta-t-

il.

Tandis que les Européens échangeaient ainsi leurs impressions sur la ville abandonnée, témoin d'un drame huit fois centenaire, Acollua Xloque observait le décor qui l'entourait avec une angoisse croissante. Une sourde inquiétude lui nouait la gorge. La jeune femme était incapable, en fait, de déterminer les raisons de cette angoisse. Instinctivement, retrouvant les gestes dus à une éducation religieuse presque entièrement consacrée au soleil, elle leva les yeux vers l'énorme boule orangée suspendue dans le ciel bleu gris, à peine strié de minces filaments nuageux.

— Acollua ! souffla Ottar, prenant conscience du trouble qui envahissait sa compagne. Acollua !

L'interpellée frissonna, en dépit de la chaleur.

— J'ai peur, Ottar, murmura-t-elle.

— Peur ? Mais de quoi ? Il n'y a là rien qui puisse nous faire du mal. Ce n'est jamais qu'un tas de pierres. Tout le monde est mort. Et les morts ne sont pas à craindre. Seuls les vivants posent des problèmes.

Elle secoua la tête.

— Allons-nous-en !

Les autres Européens avaient interrompu leurs conversations pour se tourner vers les jeunes gens.

— Princesse, qu'avez-vous ? s'inquiéta Urien. Que se passe-t-il ?

— Je vous en prie, Maître Urien, insista Acollua, les yeux remplis de larmes, allons-nous-en ! S'il vous plaît !

Maître Sogorod protesta avec véhémence :

— Désolé, mademoiselle, mais il est hors de questions que nous partions d'ici... du moins dans l'immédiat. Tant de choses extraordinaires n'attendent que d'être découvertes et vous voudriez que nous...

— Vous ne comprenez donc pas ? hurla soudain Acollua, les cheveux hérissés, la bouche tordue en un rictus de terreur. Les Nippons eux-mêmes évitent cette « cité morte », comme ils évitent toutes celles qui parsèment cette terre haïe des dieux ! Il doit bien y avoir une raison, sinon ils auraient depuis longtemps redressé ces ruines ! La Mort... Elle est toujours là, présente.

— La Mort Silencieuse ? Non, Acollua. Ce n'était qu'une conséquence de l'emploi de l'Arme Suprême. Avec les siècles, ses effets se sont dissipés pour finir par complètement disparaître.

Acollua fixa Ottar d'un air hagard.

— Dans ce cas, je m'en irai seule. Je refuse de rester ici plus longtemps.

— Acollua ! protesta Ottar.

— Ma décision est prise.

— Après tout, admit Urien en haussant les épaules, nous avons vu ce que voulions voir : cette ville ne nous apprendra rien.

— Je ne suis pas d'accord avec vous ! s'indigna Sogorod. Nous pourrions, que sais-je, remettre en état un des véhicules qui jonchent les avenues, récupérer des documents...

— Que nous serions de toute manière incapables de lire, coupa Urien. Entendu, Acollua, nous allons quitter cet endroit si c'est ce que vous souhaitez.

Soulagée, la jeune femme adressa au vieillard un regard plein de gratitude. Sans plus attendre, elle remonta en selle. Les hommes l'imitèrent. Sogorod resta le dernier puis se décida enfin, en marmonnant, à agir de même. La colonne parcourut, dans le sens inverse, le chemin qu'elle avait emprunté à l'aller.

— Désolé, mon vieil ami, dit Urien en se rapprochant du lettré d'Uppsala. Sincèrement, je pense qu'il n'y a pas de quoi en faire un drame. Si notre attitude peut tranquilliser la princesse...

Maître Sogorod détourna la tête sans répondre. Se gardant d'insister, Urien rejoignit les autres délégués scientifiques.

« La carte authentique des Territoires Irradiés repose contre mon flanc, là, en sécurité, songe le sociétaire du Vrîl. Le premier dirigeable *Certitude* est arrivé dans cette région, le Tejas, il y a un peu plus de cinquante ans. Galveston. C'était le nom de l'ancienne cité côtière. Ensuite, que s'est-il passé ? Vers quel but s'est dirigée l'expédition organisée par le Reich ? Peut-être aurions-nous pu trouver un élément de réponse dans les ruines de la cité morte ? Sur ma carte, elle porte le nom de « Laredo ». Ces imbéciles l'ignorent, bien sûr, mais moi je sais.

« Tout est de la faute de cette stupide donzelle.

Ne risque-t-elle pas encore de me mettre des bâtons dans les roues ? De déranger mes projets ?

« Dois-je me débarrasser d'elle ? Mais de quelle manière ? Mes exécutants sont morts et je reste seul. Je ne puis prendre le risque d'être découvert. Il est à peu près certain qu'on me surveille. Urien et ses deux amis sont sur mes traces. Au moindre faux pas, ils me feront saisir et fouiller. Si jamais ils mettent la main sur la carte du Vrîl...

« Je ne peux pourtant la détruire : elle est trop précieuse. Le document nippon indique des sites, des cours d'eau, mais ce ne sont que des emplacements et des tracés grossiers. Certaines distances sont inexactes. Moi seul suis en mesure de retrouver la destination de la première expédition et l'emplacement du Passage, si Passage il y a.

« Seulement cela suppose que j'aie les coudées franches, que personne n'intervienne plus dans ma mission. Acollua Xloque pose un problème, il me faut donc éliminer Acollua Xloque. Mais comment ?

« Un autre égrégore ? Impossible. Pas dans les présentes

conditions. Et puis la dépense d'énergie psychique qu'une telle création demande m'épuiserait à un point tel que n'importe lequel de mes compagnons de route m'identifierait sur-le-champ...

« Que faire ? Si je disposais du matériel adéquat, tout serait si simple... »

A l'exception de trois sentinelles, les voyageurs dormaient sur une élévation de terrain, à égale distance de la cité morte et de la rivière. Sous la pâle clarté de la lune à son deuxième quartier, l'homme du Vrîl distinguait les formes allongées autour des braises du feu de camp. La princesse sommeillait près d'Ottar Hagen. Une reptation dans la pénombre, une main qui s'élève, prolongée par un stylet, qui retombe, l'acier mordant la chair tendre de la gorge.

« Non. Trop dangereux. Un risque insensé. Seule la magie peut me tirer de cette situation.

« Envoûter un objet lui appartenant ? »

Le sociétaire du Vrîl récapitula les éléments dont il aurait besoin pour un tel sortilège : laurier, poudre de champignon, pavot, sang menstruel séché.

« Impossible de les réunir tous. Et de toute manière, le sort met quinze jours à produire son effet et n'entraîne jamais la mort. Cherchons autre chose...

« Envoûtement de la personne elle-même. Ne peut non plus provoquer la mort de la victime désignée, mais suffit à la réduire totalement à l'impuissance. Encore faut-il disposer d'une mèche de ses cheveux, d'un de ses vêtements ou simplement des restes de ses repas.

« Pourquoi pas ?

« Sortilège de Contrôle !

« Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

« Un objet personnel sera également nécessaire mais la préparation est d'une facilité dérisoire ne réclame pratiquement aucune dépense psychique. Et puis l'effet est presque immédiat.

« Contrôle.

« C'est la meilleure solution.

Un homme s'agita dans son sommeil. Le traître s'étira, se tourna sur le côté. Ses yeux luisaient dans la pénombre.

« Urien ou un des autres lettrés s'apercevrait immédiatement du phénomène, la fille n'en aura aucune conscience... jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

« Il me faudra un peu de mon propre sang... pas de problème. »

Le sociétaire du Vrîl sourit. On lui avait appris autrefois que les sujets femelles étaient beaucoup plus réceptifs que les sujets mâles. Pour une fois, cette particularité aurait la plus grande importance.

« Acollua Xloque, avant trois jours, tu seras ma créature. Et plus jamais tu ne te mettras en travers de mon chemin. »

CHAPITRE IV

An 55 de la Renaissance.
Territoires Irradiés.

Ils remontèrent le cours de la rivière pendant un certain temps, puis s'en écartèrent après avoir traversé une nouvelle cité morte – qui méritait d'ailleurs à peine l'appellation de bourgade. Une semaine avait passé et l'expédition allait un train régulier, couvrant facilement un peu plus d'une cinquantaine de kilomètres par jour. Le ravitaillement en eau et en nourriture ne posait plus aucun problème : le gibier, à plume et à poil, proliférait, et chaque étape donnait l'occasion aux tireurs les plus habiles du groupe d'ajouter un peu de viande fraîche à l'ordinaire. Les voyageurs faisaient également ample moisson de baies et de champignons. Certains de ceux-ci étaient comestibles, d'autres non, parfois vénéneux, quand il ne s'agissait pas d'hallucinogènes.

L'incident le plus dramatique se produisit lorsque Maître Caecina fut mordu par un mocassin de montagne – appellation trompeuse puisque ce reptile fréquentait aussi bien les plaines –, avec une prédilection pour les bois, que les terres hautes.

La bestiole, un mètre de long, un corps volumineux prolongé par une tête couleur cuivre, jaillit de sous un rocher au passage des cavaliers. Les montures bronchèrent et Maître Caecina, surpris, vida les étriers. Il roula dans la poussière, à moins d'une dizaine de centimètres du serpent dont les anneaux brun pâle se contractèrent. Le large crâne plongea en avant et les crochets s'enfoncèrent dans le genou gauche du lettré. L'instant suivant le Laird Keppoch déchargeait son pistolet d'arçon sur l'animal, le coupant littéralement en deux.

Heureusement, le venin du trigonocéphale était presque sans

danger pour l'homme. S'il s'était agi d'un mocassin d'eau ou d'un crotale, Maître Caecina aurait succombé dans les minutes suivantes, alors que la morsure du reptile ne fit que déclencher une forte poussée de fièvre chez sa victime. Deux jours plus tard, Maître Caecina était de nouveau en selle, sans autre séquelle qu'une certaine raideur du genou.

La colonne quitta donc la grande rivière pour suivre un petit affluent aux eaux boueuses, et le paysage se modifia très perceptiblement. A perte de vue, ce n'étaient que roches brunes brûlées par le soleil – un décor sinistre ponctué par les silhouettes de grandes cactées. Estimant que pousser plus avant dans ce secteur n'apporterait rien de positif, Maître Urien décida de bifurquer vers le nord-est, en direction d'une région plus hospitalière et même assez verdoyante.

— Nous errons sans but, maugréa Maître Vindelician, lors d'une halte consentie à la mi-journée. Et surtout, nous nous rapprochons insensiblement de la région contrôlée par les Nippons. Qu'espérez-vous au juste, Maître Urien ?

— Si nous pouvions rencontrer des indigènes..., leur tradition orale nous mettrait peut-être sur la voie, qui sait ?

— Des indigènes ? Où comptez-vous en trouver ? A part les Nippons, le pays est aussi désert que les toundras du nord de la Scanie. Avons-nous seulement aperçu ne serait-ce qu'une trace d'activité humaine en huit jours ? Depuis que nous avons traversé la rivière, nous ne voyons que des ruines, des ruines, et encore des ruines.

— Acollua, interrogea Urien, savez-vous si des autochtones fréquentent ce secteur ?

— ...

— Acollua ?

L'interpellée tourna lentement la tête. Depuis plusieurs jours, elle semblait fatiguée, démoralisée, sans ressort. Elle chevauchait en silence, mangeait du bout des dents, s'endormait chaque soir comme une masse, pour s'éveiller le lendemain d'humeur aussi peu communicative qu'elle s'était assoupie la veille.

— Acollua, dit gentiment Ottar, Maître Urien te pose une question.

— Oui ?

— Il aimerait savoir si des gens habitent ce secteur.

Son interlocutrice haussa les épaules.

Ottar réprima une grimace. Le jeune homme s'inquiétait pour Acollua, mais il mettait l'étrange comportement de sa compagne sur le compte de la fatigue accumulée au cours des dernières semaines.

— Les Andins n'ont jamais poussé leurs investigations aussi loin, rappela Sogorod. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la princesse ne

puisse vous répondre, Maître Urien.

Un peu plus tard dans la journée, Ottar s'arrangea pour se trouver près de sa maîtresse.

— Acollua ? Est-ce que tout va bien ?

— Oui.

Mais le ton de sa voix démentait son propos. Se penchant, Ottar posa une main sur la cuisse de sa voisine, qui tressaillit.

— Nous n'aurions peut-être pas dû t'emmener avec nous. Un tel voyage est manifestement au-dessus de tes forces. Le désert... puis cette errance.

Il leva les yeux vers le visage d'Acollua, scruta son regard vide de toute expression.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il le soir même, en aparté, à Maître Urien.

— Elle est ainsi depuis l'incident survenu pendant notre exploration de la première cité morte, observa Urien. Mais s'il existe une relation de cause à effet, je ne vois pas laquelle...

« Parfait, songea le sociétaire du Vrîl. Tout va pour le mieux. Le sortilège de contrôle est pleinement efficace, et chaque heure qui s'écoule renforce mon pouvoir sur cette femelle. Encore quelques jours et elle ne vivra plus, ne pensera plus que par moi. Ses paroles seront celles que je lui dicterai et ses actes n'obéiront qu'à ma seule volonté. Je pourrai alors sans doute l'utiliser plus concrètement.

« Mais contre qui ? Hagen ? Urien ? Assandun ?

« Allons... le temps joue en ma faveur. Je tiens la situation bien en main, et avec un peu de chance, c'est moi qui prendrai bientôt les rênes de cette expédition. »

Ce fut Alpin qui, le premier, repéra les minuscules silhouettes se déplaçant en contrebas de la colline.

Il chevauchait en flanc-garde, sur la droite de la colonne, et tourna aussitôt bride pour prévenir ses compagnons.

— Une demi-douzaine de cavaliers, autant d'hommes à pied, rapporta-t-il à Karli Assandun. Ils suivent une route à peu près parallèle à la nôtre.

Le *rittmeister* prit aussitôt ses dispositions : les membres de la délégation scientifique, ainsi qu'Acollua Xloque, attendraient sur place, derrière l'éminence, sous la protection du Laird Keppoch et de l'infirmier Krumm.

— En selle, vous autres, ordonna-t-il aux autres. Il expliqua succinctement ce qu'il avait en tête : couper la route des inconnus et les identifier.

— Mais... s'il s'agit de Nippons ? objecta Ottar.

— C'est sans doute le cas... Nous nous assurerons qu'ils ne se

doutent de rien et poursuivent tranquillement leur chemin.

Cinq cavaliers contournèrent donc la colline. Assandun et Ottar venant en tête, suivis d'Alpin, Aidan et Osek. Ils longèrent le lit à sec d'un arroyo, puis un boqueteau, avant de dissimuler leurs montures dans une dépression de terrain remplie de broussailles. Laissant les chevaux à la garde d'Osek, Assandun et ses trois autres hommes rejoignirent, courbés en deux, un amas d'éboulis dominant le point de passage obligé des inconnus.

— Pas un bruit, pas un geste, souffla le *rittmeister*. S'ils nous repèrent, nous nous défendrons, mais mieux vaut éviter tout affrontement.

Les Européens disposèrent devant eux pistolets, scopettes et poitrinals. Etendus dans les cailloux, ils attendirent.

Ils n'eurent pas à patienter longtemps : une demi-heure à peine s'était écoulée qu'ils virent paraître le premier cavalier de la petite troupe.

Un *bushi*.

Sous le *kabuto* surmonté de deux grands bois de cerfs et rattaché sous le menton par une lanière de cuir, le visage barbu du guerrier ressemblait, dans sa rigidité quasi minérale, à un masque *nô*. Le regard sombre filtrait à peine sous les paupières étrécies. Il portait une armure légère *nuinobe-do* d'écaillés laquées d'or, à cordons rouges et blancs, et s'éventait paresseusement à l'aide de l'aigrette en papier huilé de son bâton de commandement. Dans son dos, son *sashimono* arborait le *mon* des Hosokawa, un clan inféodé aux Taira.

— Karli ! chuchota Ottar. Les voilà enfin, les indigènes de Maître Urien !

— Chut ! intima le *rittmeister* avec un froncement de sourcils. Tenez-vous prêts !

— Quoi ?

Derrière le *bushi* se traînaient six malheureux aux mains liées dans le dos, au cou passé dans un carcan rudimentaire. Cinq *ashigarus* encadraient les prisonniers. Ces soldats étaient vêtus d'armures toutes simples de type *okegawa*, coiffés de chapeaux coniques laqués et vernis de noir. Le *mon* des Hosokawa frappait également leurs *sashimonos*. Ils transportaient en bandoulière un épais boudin de tissu imperméabilisé contenant sans doute leurs provisions.

— Le *bushi* en premier, souffla Assandun. Je m'en occupe. Aucun Nippon ne doit s'échapper. Essayez d'épargner les chevaux : ils nous seront utiles.

Son regard croisa celui d'Ottar.

— Maître Urien cherchait des autochtones : en voici. Une occasion à ne pas laisser passer.

Les captifs traînaient les pieds. Un *ashigaru* leva le bras, et son

fouet cingla un dos nu. Sa victime trébucha et manqua tomber. Elle rétablit néanmoins son équilibre et accéléra l'allure.

Assandun épaula sa scopette à trois canons tournants.

Inconscient du danger, le *bushi* s'éventait toujours. La déflagration roula à flanc de coteau. Un trou énorme béant en pleine poitrine, le guerrier bascula en arrière. Sa monture se cabra et il vida les étriers. Dans la même fraction de seconde, Ottar et ses deux autres compagnons se redressaient et ouvraient le feu. L'*ashigaru* le plus proche piqua du nez sur la crinière de son cheval qui s'emballa, rendu fou de terreur par les détonations. Un troisième Nippon fut littéralement arraché de sa selle par l'impact du tir d'un poitrinal. Un quatrième vacilla mais se tomba point.

— En avant ! hurla Assandun.

Ils se précipitèrent sur les deux *ashigarus* encore indemnes. Le premier brandit son *yari*, la lance courte réservée aux cavaliers, et para le coup porté par Alpin.

Au milieu des nuages de poussière soulevés par les voltes des bêtes, les prisonniers se jetèrent à terre. Un jeune homme fut renversé et piétiné par les sabots. Le deuxième soldat encore valide fondit sur Aidan et lui assena un sauvage coup de *yari*. Le fer court embrocha le malheureux aérostier, dont le regard devint aussitôt vitreux et dont la bouche se remplit de sang. Maniant son épée à deux mains, Ottar abattit la lame en travers du visage du guerrier.

Le dernier Nippon piqua des deux pour s'éloigner du théâtre de l'embuscade. Assandun épaula sa scopette et fit feu par deux fois. Le premier Lingot de plomb toucha la monture à la croupe, le deuxième brisa la colonne vertébrale du fuyard. Homme et animal basculèrent ensemble.

— Joli petit carnage, commenta Ottar en essuyant sa lame sur les vêtements d'un cadavre. Ils n'avaient pas l'ombre d'une chance.

— Vous préféreriez peut-être voir rappliquer par ici un détachement de *bushis* armés jusqu'aux dents ? demanda le *rittmeister*.

Il n'y avait plus rien à faire pour le pauvre Aidan. Tandis qu'Alpin achevait les *ashigarus* gravement blessés et, avec Osek qui venait de les rejoindre, rassemblait les cinq bêtes conquises de haute lutte. Ottar et Assandun libérèrent les indigènes de leurs liens et de leurs carcans.

Le jeune homme piétiné durant l'échauffourée souffrait manifestement d'une jambe brisée. A peine rendus à la liberté, ses compagnons confectionnèrent un rudimentaire brancard à l'aide de *yaris* et de pièces de vêtements. Ils étendirent l'estropié et se tournèrent vers leurs sauveurs.

Physiquement, ces gens se distinguaient aussi bien des Andins que des Européens. De traits réguliers, ils ne possédaient ni les hautes pommettes ni la chevelure sombre des premiers, ni le teint et les yeux

généralement clairs des seconds. Ils étaient de taille au-dessus de la moyenne, en général bien découplés, le visage hâlé mais d'une carnation qu'on ne pouvait qualifier de cuivrée. Ils arboraient tous une chevelure mi-longue, parfois attachée en catogan derrière la nuque. A la différence des Andins, toujours glabres, et ressemblant plus en cela aux Européens, certains d'entre eux portaient barbe ou moustache. A tout prendre, ils auraient pu sans difficulté passer pour des citoyens de Celtique, n'eût été leur épiderme légèrement plus foncé que celui des habitants de cette province.

Le plus âgé des autochtones, un individu à la chevelure déjà grisonnante, s'adressa directement à Ottar, qu'il supposait sans doute être, en raison de sa taille imposante, le chef des étrangers. Il s'exprimait lentement, sur un ton à la fois respectueux et cordial, mais son interlocuteur fut bien incapable de saisir un traître mot de son discours. Pourtant, à plusieurs reprises, il lui sembla reconnaître un son, un rythme familier, noyé dans le flot des phrases...

— Désolé, mon vieux, mais je ne comprends pas, déclara-t-il au bout d'un moment en secouant la tête.

— C'est bizarre, remarqua Assandun, je jurerais que leur langage possède des points communs avec notre germanique... Maître Urien nous serait bien utile, en pareille circonstance.

— Il suffirait que ces hommes consentent à nous accompagner et...

Mais ce n'était apparemment pas la volonté des indigènes. Celui qui avait parlé s'approcha d'Ottar, qu'il saisit aux épaules et dévisagea pendant quelques secondes avant de reculer en hochant la tête.

— Je suppose qu'ils expriment ainsi leur reconnaissance. Malheureusement cela ne nous avance pas à grand-chose, grommela Assandun. Ce n'est pas encore cette fois-ci que nous aurons l'occasion d'obtenir des renseignements...

— Un contact a été établi, c'est déjà ça. Maître Urien sera satisfait. Pour la suite, laissons l'initiative à ces gens : ils sauront bien nous retrouver, s'ils le désirent vraiment.

*

**

Urien fut également de cet avis, lorsqu'il eut pris connaissance du rapport d'Assandun. Depuis la colline, les délégués scientifiques avaient perçu les échos lointains de la fusillade ; ils s'étaient inquiétés de l'issue possible d'une rencontre entre leurs compagnons et les Nippons et virent donc reparaître avec joie le petit détachement, tout en regrettant la perte d'Aidan.

— C'était un brave garçon, courageux, fidèle et dévoué, commenta Assandun. Il nous manquera.

Les lettrés étaient avides de détails concernant les autochtones.

— Ils tiennent plus des Européens que des Andins ou des Nippons, expliqua le *rittmeister*, mais ils s'expriment dans une langue que nous ignorons. Pourtant, certaines tournures, certaines sonorités, semblent posséder quelque ressemblance avec le germanique.

Les savants discutèrent un long moment les informations rapportées par l'officier.

— Du vieil *anglois*, période archaïque, hasarda Maître Vindelician. On le parlait autrefois dans toute la province de Celtique, Erin comprise, et les traditions orales s'accordent pour affirmer que c'était la langue utilisée dans les Etats-Unis d'Amérique. Malheureusement, le Reich, au cours de ses huit siècles d'existence, a réussi à totalement supprimer son usage pour le remplacer par le germanique. Lequel comportait toutefois des similitudes avec son concurrent.

— Ces indigènes seraient donc des descendants de la population nord-américaine, conclut Urien. L'Arme Suprême et la Mort Silencieuse n'auraient pas anéanti toute vie sur le continent, ainsi que nous le supposions en Europe.

— Dans ce cas, pourquoi n'ont-ils pas repeuplé leurs cités, pourquoi n'ont-ils pas recréé une civilisation, même embryonnaire ? intervint Maître Arcadius. Où se cachent leurs communautés et à quoi ressemblent-elles ?

— C'est ce que nous devons nous efforcer de découvrir, affirma Urien. Nous sommes peu nombreux, perdus dans une contrée immense, menacés par les Nippons, et nous avons besoin de deux choses : d'alliés et de renseignements. Ces gens – ces Américains, comme on les nommait autrefois – peuvent nous procurer les uns et les autres. Mais ensuite, Karli, que s'est-il passé ? Ne les avez-vous pas invités à vous accompagner jusqu'ici ?

— J'ai essayé, mais tous mes efforts sont restés vains et j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas insister. Ils ont refusé les montures que nous leur propositions et ont préféré partir à pied.

— Dans quel direction ?

— Nord-ouest.

— Alors, c'est de ce côté que nous nous dirigerons. Si communauté il y a, nous nous efforcerons de nouer des liens plus étroits et, si possible, d'apprendre des rudiments *d'anglois*. A partir de là, nous saurons enfin si cela vaut la peine de poursuivre notre mission ou si nous devons abandonner.

— Et dans ce dernier cas ? demanda Maître Sogorod.

— Il sera toujours temps de chercher un moyen de regagner l'Europe. Enfin, en attendant, installons-nous pour cette nuit et prenons quelque repos. Demain et les jours suivants, nous soumettrons nos chevaux à rude épreuve !

Le crépuscule survint, la nuit tomba, piquetée d'étoiles. Les Européens avaient plus ou moins repris confiance dans l'avenir : après des semaines d'errance et d'incertitude, ils savaient au moins où ils allaient, et ils avaient la certitude que l'issue de leur interminable périple était proche. Mais pour en arriver là, quel prix ils avaient payé ! Trente-six hommes déterminés avaient quitté le vieux continent, onze seulement restaient encore en vie... Les ossements des autres jalonnaient le chemin parcouru.

Urien vint étaler sa couverture près de celle d'Ottar.

— Une nuit toute pareille à celle-ci, confia-t-il au jeune homme, j'ai indiqué à ton grand-père, Arno von Hagen, les principales configurations célestes. Cela se passait dans la plaine d'Oswiecin, au sud de l'ancien protectorat d'Ukraine, et nous faisions route vers l'Obersalzberg et les cérémonies de commémoration du huitcentenaire du Reich. Nous ignorions alors que le terme de ce voyage verrait l'anéantissement et la ruine de toute la famille Hagen, et qu'il signifierait le bouleversement de nos destinées. Trois ans plus tard, Arno détruisait l'Obersalzberg, abattait de ses propres mains le dignitaire suprême de la Sainte-Vehme, et le Reich s'effondrait dans un bain de sang. Cinquante années se sont écoulées, mais je me souviens de cette nuit comme si elle datait seulement d'hier. Arno me demandait si les étoiles n'étaient vraiment que des poussières reflétant la luminosité de la lune, mais j'hésitais à lui confier ma conviction. Je m'en tenais à la thèse officielle. Seulement ton aïeul – du moins je le crois –, devinait parfaitement mes pensées. Cette nuit-là, il aurait pu me dénoncer comme hérétique à la Sainte-Vehme. Il ne l'a pas fait.

Ottar leva les yeux vers le firmament.

— Ici, Mizar, murmura Urien en montrant du doigt la voûte céleste, dans la Grande Ourse ; là, Rigel et Bételgeuse, dans Orion... Si jamais nous ne parvenons pas à prouver l'ineptie de la théorie de la Terre Creuse, de nouveaux sociétaires du Vril la répandront bientôt parmi les populations, et la Sainte-Vehme finira par renaître de ses cendres.

L'Age de la Renaissance n'aura été qu'une brève parenthèse, un fragile instant, une illusion de liberté au cœur d'un millénaire de noirceur et de terreur.

Prenant conscience du silence d'Ottar, il se tourna vers lui.

— Excuse mes radotages, mon garçon... Tu connais mon obsession : elle ne me quittera pas avant que je n'aie éclairci le mystère entourant la mission du premier *Certitude*. Parlons plutôt de tes problèmes : qu'est-ce qui te tracasse, au juste ?

— Acollua, souffla Ottar en désignant la silhouette allongée près de lui. N'avez-vous vraiment rien remarqué, au cours de ces derniers

jours ? Elle n'est plus la même... Je veux dire : je ne reconnais plus la femme que j'aime. Elle n'ouvre pas la bouche sinon pour répondre par monosyllabes, ne paraît plus s'intéresser à rien, se contente de chevaucher, de manger et de dormir.

— La fatigue, peut-être ?

— Il y a autre chose, Maître Urien. J'aimerais que vous l'examiniez.

— Elle dort.

— Elle ne s'éveillera pas. Chaque soir, elle sombre dans un sommeil de plomb, dont elle ne sort que le lendemain.

— Vraiment ? dit Urien en fronçant les sourcils. Quoi d'autre ? Rêve-t-elle ?

— Non. Elle ne bouge pas plus qu'une bûche.

— Etrange, chuchota Urien en se déplaçant jusqu'à la forme inerte.

Il écarta doucement un coin de couverture et, à la clarté de la lune, scruta les traits de la princesse endormie, notant aussitôt l'extrême tension des maxillaires. De l'extrémité de l'index, il suivit une ligne partant de chaque pommette jusqu'au menton : l'épiderme était anormalement froid. Avec précaution, il souleva une paupière. Le globe oculaire ne tressaillit même pas.

— Se droguerait-elle ? envisagea-t-il à voix haute.

— Non.

— Pourtant, elle présente les mêmes...

— Je vous assure que non, répéta Ottar. Je la surveille depuis quatre jours, et je ne l'ai jamais vu absorber autre chose que la nourriture commune.

— Si elle ne se drogue pas, si nous écartons cette possibilité...

— Oui ?

— Envoûtement, lâcha sombrement le savant. Sortilège.

Le vieillard reprit son examen sur la jeune femme. En son temps, le Vrîl avait élevé la magie au rang de pseudo-science ; cinquante ans auparavant, lui-même n'avait-il pas créé un homuncule à partir d'une racine de mandragore ? Magie blanche, magie verte, magie... noire..., nécromancie.

L'homme qui avait engendré l'égrégoire à tendances meurtrières, au-dessus de l'océan Atlantique, ne devait guère être en peine pour pratiquer un envoûtement... Mais lequel ?

— Apporte-moi un tison, ordonna Urien à Ottar.

A la faible lueur de la braise, il examina les mains d'Acollua : les lunules des ongles, à peine marquées, ne présentaient aucune anomalie.

— Alors ? interrogea Ottar. Son ami hocha la tête.

— Pardonne-moi, mon garçon. Pardonne mon incroyable stupidité. Tout à mes chimères et à ma quête insensée, j'ai négligé la prudence la

plus élémentaire. Notre ennemi sait qu'il est inutile d'utiliser un sortilège d'envoûtement contre les autres délégués scientifiques : à la première tentative, nous nous en apercevrons. Il pourrait peut-être arriver à ses fins, seulement l'effort consenti l'exténuerait à un point tel qu'il serait immédiatement repéré et identifié. Alors il a choisi la solution de facilité : il s'est attaqué à la princesse.

— Pourquoi elle ? gronda Ottar. Quel profit peut-il en tirer ?

— C'est ce qu'il nous faut découvrir...

— Mais... vous allez faire quelque chose pour elle, n'est-ce pas ? Elle va redevenir...

— Je n'ai malheureusement qu'une très vague idée du sort utilisé, grimaça Urien, et tu comprendras aisément qu'il m'est impossible de demander conseil à mes collègues. L'adversaire ignore que nous avons découvert ses agissements... Si nous parlons, il peut décider d'augmenter son emprise sur sa victime..., voire de la supprimer, tout bonnement.

— La supprimer ! Acollua !

— Tiens-toi tranquille ! conclut Urien. Apparemment, pour le moment, elle n'est pas en danger... A première vue, il ne s'agit ni d'un sortilège d'oubli, ni d'un envoûtement de mort. J'hésite entre un drain d'énergie et un contrôle. Dans les deux cas, il faut être très vigilants, agir avec prudence. Je te jure que nous tirerons notre amie de ce mauvais pas, mais tu ne dois prendre aucune initiative malencontreuse. Promets-le-moi !

Ottar se détourna en grommelant. Il soupira, puis acquiesça :

— D'accord... je promets. Mais...

— Tais-toi !

— Hein ? Com...

— Tais-toi ! Ecoute ! N'entends-tu rien ?

Le jeune homme se figea. Les doigts d'Urien étreignaient son coude. Ottar entendit distinctement le bruit qui avait alerté le vieillard. On eût dit...

Flap flap flap.

... Un battement d'ailes.

Le battement d'ailes gigantesques.

A proximité du feu, Keppoch, posté en sentinelle, leva à son tour la tête. Les chevaux, confiés à la garde de Krumm, s'agitèrent. La voix de l'infirmier vibra dans la nuit :

— Alerte ! *Alerte* !

Un à un, les dormeurs s'éveillèrent. Assandun se dégagea de sa couverture.

— Osek ! Keppoch ! Que se passe-t-il ?

Flap flap flap.

Le bruissement allait en augmentant, paraissait de plus en plus

proche. Il évoquait un immense rideau de cuir battant dans un vent violent. Toutes les têtes se levèrent vers la lune d'une pâleur cadavérique, suspendue dans le ciel nocturne comme une énorme jatte de lait caillé.

— Quelque chose se déplace au-dessus de nous ! s'écria Ottar.

— Ce n'est peut-être rien d'autre qu'un grand oiseau ! Un rapace nocturne ! suggéra Assandun.

— Un oiseau ? Alors il doit être d'une taille peu commune, rugit Ottar en saisissant une scopette, qu'il gardait toujours chargée à proximité de sa couverture. Si j'en juge par le bruit, ses ailes...

— Regardez ! Là ! *Regardez* !!! hurla une voix. Pendant un très bref instant, une silhouette se découpa dans le cercle lumineux de la lune. Eberlués, les hommes se turent.

Flap flap flap.

Puis la voix d'Assandun troua le silence :

— Des torches ! Allumez des torches ! Vite ! On entendit un cri suraigu, de peur et de colère mêlées. Le bruissement s'éloigna, décrut, finit par cesser complètement.

— Vous avez vu ! Vous avez vu, vous aussi ! bégaya Osek en se tournant vers ses compagnons.

Les flammes des torches ruisselaient en lueurs sanglantes sur les visages hagards.

— Nous avons vu, acquiesça Maître Urien d'une voix altérée.

Il s'efforçait de présenter un calme qu'il était loin d'éprouver.

Ottar décolla de son dos sa chemise inondée de sueur.

— Une chauve-souris. On aurait dit une chauve-souris. Mais elle n'avait pas grand-chose d'une pipistrelle, si vous voulez mon avis, assura-t-il avec un ricanement étranglé.

Aucun d'entre eux n'osait même évoquer l'incroyable, l'inimaginable : pendant la brève fraction de seconde où la créature s'était découpée en ombre chinoise dans la clarté lunaire, tous avaient distingué une seconde silhouette chevauchant le monstrueux chiroptère.

Une silhouette humaine, le poing tendu en un geste de menace.

CHAPITRE V

An 55 de la Renaissance.
Territoires Irradiés.

L'incident avait fortement ému les membres de l'expédition. Ils restèrent éveillés la plus grande partie de la nuit, commentant ce qu'ils avaient ou croyaient avoir vu, échangeant leurs impressions.

— Une chauve-souris de cette taille ne peut exister, affirma Maître Caecina. Les mégachiroptères d'Asie et d'Afrique, les plus grands répertoriés, ne dépassent pas 1,60 m d'envergure. C'est le cas du *pteropus*, aussi appelé « *chien volant* ». J'en parle en connaissance de cause : l'université de Kiev, dans sa section zoologie, en possède un très rare spécimen empaillé, don du collègue d'ascètes de Lahore.

— Pourtant, à moins que nous n'ayons été les jouets de quelque illusion, rétorqua Maître Vindelician, l'envergure de cette créature excédait certainement quatre mètres. Et je vous rappelle qu'elle transportait un être humain sur son dos, ce qui suppose une vigueur peu commune !

Maître Caecina secoua véhémentement la tête.

— Mon cher collègue, si j'admets l'apparition de votre bestiole au-dessus de nos têtes, permettez-moi d'émettre des doutes quant à son supposé cavalier.

— Je l'ai vu comme je vous vois ! intervint Karli Assandun. Ottar, Keppoch et Krumm en sont également témoins !

— Hallucination collective, sans aucun doute, laissa dédaigneusement tomber Caecina, du bout des lèvres. Nous reconnaissons tous vos qualités de militaire, alors laissez-nous au moins le domaine scientifique. Le cas se rencontre plus fréquemment qu'on ne le suppose, et...

— Tripes de Kilmanoch ! Il ne s'agissait pas d'une hallucination ! rugit le Laird Keppoch. Ou si c'en était une, elle était foutrement bien imitée ! Il y avait un type juché sur le dos de ce monstre, et il tendait le poing dans notre direction !

— Avez-vous distingué son visage ? s'enquit Caecina.

— Bien sûr que non ! Mais il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de son geste !

— Cette discussion ne nous mène à rien, intervint Urien d'un ton conciliant. Nous avons vu quelque chose, le fait est certain, mais ce que c'était au juste, nous ne saurions le dire. En pénétrant dans les anciens Territoires Irradiés, nous supposons que nous ferions d'étranges découvertes : à présent, nous voilà fixés. Ces régions recèlent bien des mystères et, surtout, bien des dangers potentiels. Jusqu'à présent, nous avons affronté les hommes et la nature... D'autres ennemis nous guettent, et je ne peux que conseiller à tous une extrême vigilance.

Laissant les délégués scientifiques à leurs argumentations, Assandun rejoignit ce qui restait de son contingent militaire : celui-ci, après incorporation des trois aéroliers survivants, ne comptait plus que sept hommes, lui compris. On avait rassemblé l'équipement disponible, et chacun vérifiait soigneusement l'état et le bon fonctionnement des armes à feu.

— Quatre scopettes, deux poitrinals à rouet, deux arquebuses à rouet et une couleuvrine à main, plus trois pistolets classiques à rouet et trois autres à canons tournants, énuméra Keppoch. Il y a largement de quoi équiper tout le monde. Les réserves de poudre sont suffisantes, mais les munitions se font rares.

— Profitons de cette nuit pour mouler vingt balles de plomb par personne, décide le *rittmeister*.

Ils disposaient du matériel nécessaire à cette opération : quelques minutes plus tard, des petits lingots de plomb tirés des réserves fondaient au-dessus d'un minuscule réchaud à huile portatif. Pendant ce temps, Assandun triait les armes de poing en excédent.

Acollua errait sans mot dire autour de ses compagnons. Ottar leva les yeux, pour lui adresser un sourire auquel elle ne répondit pas, se contentant de fixer le foyer d'un air absent. Le jeune homme soupira. Il avait confiance en Urien mais se demandait avec angoisse si les effets du sortilège ne persisteraient pas même après une quelconque intervention.

« Cette ordure du Vrîl ! songea-t-il. Si jamais je mets la main sur ce salopard, je lui ferai payer ça, l'égrégore et tout le reste ! Et avec les intérêts ! »

Serrant les mâchoires, il se remit au travail. Les projectiles de plomb mêlé à une infime quantité d'étain s'alignèrent bientôt sur la

sacoche de cuir contenant les cartouches en papier bourrées de poudre. Quand il en eut la quantité souhaité, il fourra les balles dans le sac et se rendit auprès du *rittmeister*.

— Je garde mon engin à dards, dit-il. J'y suis habitué. Mais je prendrais bien aussi la couleuvrine à main : son poids ne me dérange nullement, et je ne suis pas maladroit avec. Si jamais une autre pipistrelle montée en graine s'avise de venir me voleter au-dessus des oreilles, je vous prédis qu'il y aura du sport !

Avec un sourire, Assandun lui passa l'objet convoité. Il s'agissait tout bonnement d'un lourd tube de fer percé à son extrémité pour la mise à feu. Si sa portée efficace ne dépassait pas une trentaine de mètres, le gros projectile tiré par cet engin perçait n'importe quelle armure et, à plus forte raison, n'importe quel épiderme... où pelage.

Durant l'heure précédant l'aube, on fit également l'inventaire des provisions de bouche. L'eau ne constituerait pas un problème tant qu'on suivrait la petite rivière boueuse ; la nourriture amenée de Chinchasuyu était depuis longtemps épuisée, mais la région offrait des possibilités aussi bien pour la chasse que pour la cueillette.

Le jour se leva enfin, et on rassembla les chevaux. Les montures excédentaires transportaient le surplus de matériel : couvertures, réserves de plomb et de poudre, corasses, rouleaux de cordes, etc.

— En route, ordonna Maître Urien. La petite colonne s'ébranla.

« D'après ma carte, nous suivons la rivière Pecos, à l'ouest du Texas. Aucune grande cité ne dresse ses ruines dans les environs, et nous commettons sans doute une erreur de taille en nous enfonçant ainsi au cœur de l'ancien empire des Etats-Unis... Pourtant, Urien a raison : nous devons tenter de retrouver les indigènes. Ils savent peut-être quelque chose. Ils se peut qu'ils aient conservé une tradition orale de la visite du premier *Certitude*.

« D'où pouvait bien surgir la créature de cauchemar qui nous a survolés cette nuit ? Et qui était l'homme qui la montait ? Car il y avait bien un homme – je l'ai vu aussi distinctement que je vois le dos du cavalier qui me précède. Dans aucune des archives du Vrîl on ne fait mention d'une pareille abomination.

« La Mort Silencieuse a autrefois ravagé cette contrée, exterminant ses habitants par centaines de milliers. D'après certains documents, elle a entraîné également certaines transformations horribles chez un petit nombre de survivants, et parfois chez des nouveau-nés... Mais les textes sont incomplets et sujets à caution. On ignore même qui a témoigné de ces faits et ramené ces écrits en Europe...

« Serait-il possible que des changements aient aussi affecté les espèces animales ? Dans ce cas, après les chauves-souris, quoi d'autre ?

« En dépit des dangers qui nous menacent. Urien paraît confiant. Il pense sans doute tomber très rapidement sur une preuve de l'échec de la précédente expédition. Comment explique-t-il alors le retour du dirigeable, cinquante ans plus tard, et l'extraordinaire jeunesse de Maître Athulf ? Il ne semblait pas avoir vieilli de plus de dix années !

« Même si nous ne découvrons aucune preuve de l'existence – ou de la non-existence – d'un Passage, reste le mystère, toujours entier, de ce facteur de conservation. A quoi est-il dû ? Sa découverte serait d'un intérêt inestimable pour le Vrîl. Des sociétaires quasi immortels régnant sur les sciences... Des siècles et des siècles consacrés à l'étude de la magie... Notre pouvoir deviendrait absolu, et même la Sainte-Vehme devrait se plier à notre volonté... Nous distribuerions autour de nous l'immortalité comme une faveur... Les empereurs seraient soumis à notre volonté...

« Vivre encore quelques centaines d'années. Assister en personne au retour du Premier, de Celui-qui-n'est-pas-nommé !

« D'ici cent quarante-cinq ans. Il reviendra, Il l'a promis à Son peuple, autrefois. Il reviendra et l'humanité connaîtra de nouveau Son nom. Oh ! comme j'aimerais être là, témoin de ce prodige !

« M'agenouiller devant Lui, lever mon regard vers Son visage, faire l'offrande de ma vie, de mon œuvre. Entendre Ses paroles lorsqu'il rappellerait mes exploits :

« Cet homme, ce fidèle serviteur, ce combattant de l'ombre, se riant des dangers et franchissant l'océan aux côtés de mes pires ennemis ; cet homme, regardez-le bien, féaux et amis, cet homme affronta seul d'immenses périls pour nous ramener la preuve incontestable de l'existence de la Terre Creuse. Mais il fit plus encore ! De son héroïque aventure, il nous rapporta l'immortalité !

« La Race des Seigneurs est appelée à dominer la Terre Creuse mais également toutes les Terres Creuses, aussi nombreuses soient-elles !

« Nous régnerons car nous sommes les Elus, les immortels défenseurs de l'Ordre.

« Et seuls ceux qui croient en moi verront s'accomplir notre destinée.

« Relève-toi, fidèle serviteur, et reçois de mes mains l'insigne du pouvoir partagé : l'emblème de Sociétaire Suprême du Vrîl...

« Assieds-toi près de Moi... »

— Maître, votre monture !

L'homme du Vrîl tressaillit. Mécontent d'être arraché à son rêve éveillé, il tourna un visage grimaçant vers son interlocuteur. Celui-ci en fut surpris. La grimace se changea presque instantanément en sourire.

— Vous disiez, mon ami ?

— Votre cheval souffre, indiqua Krumm. Sans doute une plaie de

selle. Si vous êtes d'accord, je profiterai de l'étape pour lui passer un baume de ma composition.

— Je te remercie, Krumm. (Puis, avec une pointe d'ironie :) Je me demande ce que ma bête et moi deviendrions sans toi.

« Imbécile », ajouta-t-il entre ses dents, comme l'obligeant aérostier s'éloignait.

Ils étaient originaires de la même région, de la même ville plus précisément, et cette coïncidence faisait que le brave et naïf Krumm considérait un peu le vénérable lettré comme son protecteur et ami – dans la mesure où un personnage si influent pouvait se permettre de se lier avec un simple citoyen. L'infirmier vouait à son distingué compagnon une admiration sans limites et l'entretenait bien souvent de questions médicales. Il ambitionnait, lui avait-il confié un jour, de s'établir comme praticien ou tout au moins apothicaire dès leur retour en Europe. Sans doute jugeait-il qu'un appui au sein de l'université lui serait utile, voire indispensable.

A la mi-journée, la colonne fit halte dans une large boucle de la rivière, et les hommes en profitèrent pour se désaltérer et rafraîchir leurs montures. La chaleur n'avait rien à voir avec la fournaise endurée pendant la traversée du Mapimi, mais il faisait tout de même plus de trente degrés d'après le thermomètre à mercure que Maître Sogorod transportait dans ses fontes. Une végétation clairsemée couvrait la plaine, bordée au sud par les contreforts d'une petite sierra. De quelque côté que se portât le regard, on n'apercevait nul signe de présence humaine.

— J'ai relevé quelques traces, déclara néanmoins Assandun. Elles se dirigent toujours vers le nord-ouest. Nos indigènes ont fait halte dans le secteur, sans doute pour se reposer et soigner leur blessé.

— Ils avaient plus de douze heures d'avance sur nous, mais les chevaux nous permettront de rattraper le temps perdu, calcula Urien. De toute manière, rien ne presse, pour le moment. C'est leur communauté, si communauté il y a, que je veux découvrir. Pas seulement un parti de chasseurs ou de guerriers, mais des femmes, des enfants, des vieillards. Des vieillards, surtout. Dans toute société organisée, les anciens sont dépositaires du savoir collectif, qu'ils transmettent soit oralement, soit par un système quelconque d'écriture, même primitif.

— Et s'ils n'ont aucune intention de collaborer ? S'ils refusent de nous donner le plus petit renseignement ?

— Ce sera à nous de capter leur confiance et de les amener à communiquer. Vous avez fait le premier pas en les délivrant des Nippons.

— Ils ne parlent pas notre langue, objecta encore Assandun.

— S'il s'agit de l'*anglais*, et je ne vois aucune raison pour qu'il en aille autrement, quelques jours nous suffiront à en apprendre les rudiments. Maître Vindelician est un linguiste distingué, et de mon côté, je ne me défends pas trop mal. Même Ottar a montré des dispositions chez les Andins. Nous arriverons à nous entendre avec les *Américains*.

— Ouais, grommela le *rittmeister* en secouant la tête. Toujours votre incurable optimisme.

Ils se remirent en route, sans presser les bêtes. Le ciel vira au gris plombé et la chaleur s'accrut, mais les Européens la supportaient de mieux en mieux, après toutes ces semaines d'errance. Puis le soir vint, et une brise tiède rafraîchit quelque peu l'atmosphère. Assandun estimait à présent être à une heure tout au plus des indigènes.

— Arrêtons-nous tout de même, conseilla Urien. Je suppose qu'ils feront de même. Demain, il se peut que nous touchions au but : un village, une cité remise en état...

Ils allumèrent un feu sur la berge de la rivière.

— Nous l'alimenterons toute la nuit en combustible, décida Assandun, exprimant l'inquiétude générale, revenue avec le crépuscule. Si jamais la chauve... la créature revient nous rendre visite, mieux vaut se regrouper autour du foyer. En général, les bestioles nocturnes craignent la lumière, et celle-ci ne fait sûrement pas exception à la règle. Autre chose : je ne veux pas de coup de feu tant que notre visiteur n'aura pas manifesté d'intention franchement hostile...

— Qu'est-ce que vous entendez par « intention franchement hostile » ? gouailla Ottar. Est-ce à dire que je devrai attendre qu'elle se pose sur mon épaule pour lui expédier un lingot de plomb entre les deux yeux ?

— C'est à peu près ça, rétorqua sèchement le *rittmeister*. Après tout, cette bête s'est contentée de nous survoler. Elle peut fort bien revenir uniquement dans le but de mieux nous observer.

— Ou de nous jouer quelque tour à sa façon. En ce qui me concerne, je n'attendrai pas de...

— Mon garçon, tu te tiendras tranquille, intervint Urien. Karli a raison : aucune démonstration violente de notre part ! Compris ?

— Compris, capitula le colosse en détournant la tête.

Il rejoignit Acollua, déjà installée près du feu de camp, et partagea avec elle leurs rations de nourriture. Ils burent à l'outré en contemplant les reflets des flammes.

— Acollua ?

— ...

— Acollua ?

— Oui ?

— Comment te sens-tu ? Je veux dire : es-tu fatiguée ?

— Oui.

Ottar tendit le bras et entoura les épaules de la jeune femme. Il scruta son regard d'obsidienne mais n'y découvrit rien d'autre qu'un puits d'indifférence.

Sortilège d'oubli ?

Drain d'énergie ?

Sortilège de contrôle ?

— Quand donc redeviendras-tu toi-même ? murmura-t-il, sans espoir d'obtenir aucune réponse.

— Ot... Ottar... aide... aide-m...

— Acollua !

Ottar se pencha sur sa compagne. Une fragile lueur de conscience venait brusquement de traverser ses yeux sombres.

Pour s'éteindre presque immédiatement.

— Sommeil, souffla Acollua. Dormir.

— D'accord, dormir, soupira Ottar. Allonge-toi et ne crains rien. Je veille sur toi.

Même si c'est parfaitement inutile. Inutile ?

Il considéra la forme enroulée dans sa couverture, et une froide colère le prit. L'homme du Vrîl se riait de leurs efforts, il poursuivait opiniâtrement son action maléfique pour faire échouer l'expédition.

La faire échouer ?

Pas si sûr. Son intérêt n'est-il pas aussi de retrouver trace de la première tentative ?

Ottar se posa une fois encore l'obsédante question : qui était l'ennemi ?

Vindelician ? Sogorod ? Arcadius ou Caecina ?

En dépit de ses efforts et d'une surveillance quasiment constante, il n'avait jusque-là découvert aucun indice permettant de l'identifier.

Au milieu du foyer, un amas de branches craqua puis s'effondra dans une gerbe d'étincelles, dispersant tisons et braises. Le jeune homme repoussa du pied un morceau de bois tout charbonné qui venait de rouler jusqu'à sa couverture. Il se leva, saisit la couleuvrine à main et se rendit auprès des chevaux, rassemblés sur un petit tertre surplombant la rivière.

— Tu peux aller prendre un peu de repos, proposa-t-il à Alpin. Je monterai la garde à ta place.

— Ce n'est pas encore l'heure de la relève.

— Je n'ai pas sommeil.

— Alors d'accord. Merci.

Ottar resta seul avec les animaux. Ainsi que la veille, la lune était pleine. On en distinguait parfaitement les zones d'ombres et les reliefs.

Le colosse vérifia les attaches des montures. Celles-ci somnolaient,

oreilles abandonnées, yeux mi-clos, lèvre inférieure pendante. Son hongre le reconnut et s'ébroua, secouant sa crinière et pressant son museau contre l'épaule de l'homme.

Avec un peu d'imagination. Ottar aurait pu se croire revenu en Erin, par une calme et odorante nuit de printemps.

En contrebas, le feu ronflait et pétillait. Une silhouette s'avancait parfois vers les flammes pour ajouter un peu de bois sec.

L'impression de sécurité était trompeuse. Tous le savaient, se méfiaient et se tenaient prêts. A l'exception d'Acollua, il y avait gros à parier que les individus allongés ne dormait que d'un œil.

Le hongre gratta le sol de son sabot.

Ottar observa la bête et nota son soudain changement d'attitude : les naseaux dilatés, les oreilles pointées vers l'avant, l'encolure tendue.

Un bref hennissement.

Signal de danger.

Les chevaux s'agitaient.

En Europe, il aurait pu s'agir d'un ours ou d'une horde de loups, d'un lynx même, à l'occasion.

L'animal se dressa sur ses pattes arrière, tira sur la corde entravant ses antérieurs.

Autour du feu, les hommes avaient été alertés par la réaction des montures. A la limite de son champ de vision. Ottar aperçut Assandun, Keppoch et Arcadius, debout, aux aguets.

— Tenez-vous prêts, conseilla la voix du *rittmeister*.

Du bout des doigts, le jeune colosse vérifia que la charge de poudre était bien en place dans la « lumière » de la couleuvrine. Il revint au feu de camp et, après avoir enfilé un gant de protection à sa main droite, saisit une des minces tiges de fer plantées au bord du foyer. Le métal était rouge. Le géant remonta près des bêtes.

L'un après l'autre, ses compagnons, équipés de scopettes ou de poitrinals, se munissaient à leur tour de ces tiges, plus commodes à utiliser en cas d'action précipitée qu'un briquet à silex.

Dans les ténèbres, le son naquit, tout d'abord un murmure pareil à celui du vent agitant les ramures d'un arbre. Puis il se précisa, enfla, évoquant le claquement de voiles d'un navire en proie au noroît.

Flap. Flap flap. Flap flap flap.

L'extrémité d'une aile membraneuse coupa fugitivement le cercle livide de la lune. Les mégachiroptères évitaient manifestement de passer devant l'astre blafard.

— Ne restez pas isolés ! hurla Assandun. Ottar ! Redescends près de nous !

Une silhouette survola le colosse, qui rentra instinctivement la tête dans les épaules. Il perçut distinctement le déplacement d'air sur sa nuque et plongea au sol. Un doigt griffu, à l'ongle tranchant comme la

lame d'un rasoir, lui déchira la joue. Le sang coula aussitôt.

Ottar posa l'extrémité rougie de la tige de fer sur la lumière de son arme.

La chauve-souris revint à l'attaque. Fous de terreur, les chevaux se cabraient, voltaient, s'acharnaient à rompre leurs entraves. Un sabot heurta le jeune homme au bas du dos, un autre lui pinça cruellement le mollet. Il se redressa sur un genou, coinça la queue métallique de la couleuvrine sous son aisselle. A la lueur de la poudre qui s'enflammait en grésillant, il eut la brève et horrible vision d'un museau monstrueux, d'une gueule largement ouverte sur une double rangée de dents aiguës, d'une paire d'yeux rosâtres luisant, de férocité. La poudre explosa, le recul manqua arracher le tube des mains d'Ottar. Le museau disparut dans un éparpillement de chair et d'os. L'instant d'après, le colosse se débattait sous le poids des ailes de la créature agonisante, encore agitée de mouvements spasmodiques. Il avait laissé tomber la grosse arme à feu désormais inutile, et dégainé sa longue épée dont il lardait sauvagement le pelage rêche.

Il s'arracha au piège des ailes et saisit à bras-le-corps l'être qui montait auparavant la chauve-souris. Une odeur infecte lui emplit les narines. Au bord de la nausée, il n'en desserra pas pour autant son étreinte sur son nouvel adversaire, et ils roulèrent ensemble jusqu'au bas du tertre.

Dans la lumière mouvante des flammes du feu de camp, il entrevit un visage convulsé par la rage, leva le poing et l'abattit sur un faciès caoutchouteux, des lèvres épaisses et molles. Les os craquèrent. L'être retomba en arrière. Son corps entièrement nu avait la blancheur d'un ventre de poisson. Ottar se releva et écrasa du talon la main qui étreignait encore un harpon à pointe d'os.

Autour du foyer, les Européens luttèrent pour leur vie. Il était impossible de dénombrer les agresseurs voletant dans la nuit : un monstre apparaissait soudain au-dessus d'une proie, un harpon ajustait et tentait de frapper une victime, une détonation claquait, des cris, des appels fusaient.

Abandonnant son attaquant inanimé, mort peut-être, Ottar se jeta furieusement dans la mêlée. Il trébucha sur un corps recroquevillé, celui d'un lettré. Arcadius ou Caecina, qui cachait son visage dans ses mains. Un peu plus loin, par de grands moulinets furieux de sa lame. Keppoch protégeait Urien des assauts d'une créature ailée, Assandun se cambrait en arrière et tirait son dernier coup de scopette sur une chauve-souris. Une aile fracassée, la bête tournoya puis s'écrasa au beau milieu des flammes. Le mégachiroptère et son équipier poussèrent alors des hurlements déchirants, éparpillant autour d'eux braises, tisons et scories. L'animal s'embrasa brusquement et réussit par miracle à s'extraire du foyer, mais il se contenta de voler de-ci,

de-là, torche vivante animée de mouvements convulsifs, jusqu'à ce que ses forces le trahissent et qu'il finisse par retomber, entièrement calciné, dans les eaux de la rivière. Le courant l'entraîna et l'engloutit presque aussitôt. Pendant ce temps, son cavalier dressait au milieu du feu son corps blanc et nu, qui se couvrait d'innombrables cloques. Ses cheveux s'enflammèrent. Cette tête auréolée de flammes était effrayante. Dans un effort désespéré, l'homme ébaucha quelques pas titubants, avant de s'effondrer et de se consumer sur place.

Les créatures de la nuit obéissaient manifestement à un plan concerté : elles s'efforçaient d'isoler leurs proies afin d'en venir à bout plus facilement. Elles essayaient également de les repousser à l'écart de la lumière trop vive du brasier. Quoiqu'il fût impossible d'évaluer exactement le nombre de mégachiroptères engagés dans le combat, Ottar l'estima à une trentaine.

— Acollua !

La jeune femme se tenait debout, immobile, indifférente même à la peur. Jusqu'à présent, elle n'avait subi aucune attaque, mais un monstre se préparait à se laisser tomber sur elle.

— Acollua ! Couche-toi ! Abrite-toi !

Ottar bondit. Un harpon siffla à son oreille, mais il ne ralentit ni ne dévia sa course.

Une paire d'ailes enveloppa entièrement sa compagne. Le cavalier juché sur le dos de la chauve-souris excitait sa monture de la voix et des talons. Tout en courant, Ottar arracha son pistolet de sa gaine, visa et pressa la détente. Le dard d'acier troua le flanc de l'homme pâle, qui bascula en arrière. Avec un rugissement, le colosse plongea sur la bête.

Abandonnant Acollua, le mégachiroptère prit son envol, mais Ottar s'agrippait de la main gauche à une de ses pattes postérieures. Déséquilibré, l'animal se débattit, tentant de lui faire lâcher prise. Il s'éleva maladroitement de trois ou quatre mètres tandis que le géant, de sa main libre, lui trouait l'abdomen de furieux coups d'épée.

Il survolait le campement et, de sa précaire position entre ciel et terre, le désastre lui apparut dans toute son horreur : ce n'étaient pas trente mais quarante ou cinquante monstres qui harcelaient ses compagnons ! Assandun et les autres livraient un combat perdu d'avance, qui ne s'achèverait que par leur mort ou leur capture !

Moribonde, perdant ses entrailles qui se déversaient sur la tête de son bourreau, la chauve-souris replia ses ailes en vrilles. Sentant la chute imminente, Ottar se laissa tomber. Il se reçut en souplesse et boula sans abandonner son arme.

— Hooaa ! ! !

La clameur retentit à ses oreilles, précédant un tir nourri de dards enflammés. Les traits incandescents fusaient de partout, déchirant la

nuît. Un indigène se dressa au-dessus du jeune homme et balança une courroie de cuir repliée dont il tenait les deux extrémités. Le dard jaillit à une vitesse incroyable.

Le renfort inattendu et, surtout, inespéré apporté par les autochtones changea la victoire probable des agresseurs en déroute complète. Derrière les tireurs venaient d'autres combattants, équipés de filets qu'ils lançaient avec des bonheurs divers. La plupart du temps, ces pièges retombaient aux pieds de leurs utilisateurs, mais à deux reprises, une bête fut ainsi capturée avec son cavalier. Les arrivants se précipitèrent alors pour leur administrer une grêle de coups de gourdins et les laisser pantelants sur le sol.

Acollua était restée à l'endroit où Ottar l'avait aperçue pour la dernière fois. Il saisit la princesse dans ses bras et l'entraîna à quelque distance des combats. Il la lâcha alors et, l'épée dans une main, le pistolet à dards dans l'autre, attendit une nouvelle attaque qui ne vint pas.

Les assaillants se retiraient. Ils auraient pu l'emporter sans l'intervention des indigènes, mais à présent, ils étaient conscients de l'inutilité de leurs efforts. Deux ou trois harpons se plantèrent encore dans le sol, puis les mégachiroptères s'éloignèrent.

Flap. Flap flap. Flap flap.

Harassés, les Européens se laissèrent choir sur place, étreignant encore qui un tronçon d'épée ensanglanté, qui une scopette déchargée ou une arkebuse au canon rempli de terre. Ottar ramena Acollua près du feu de camp. Leurs sauveurs allaient d'un homme à un autre, examinant les contus, les meurtris, les blessures légères et les plus graves. Dans un des nouveaux venus, Ottar reconnut l'individu âgé qu'il avait délivré des Nippons. Celui-ci lui adressa un sourire accompagné de quelques paroles incompréhensibles. Ottar hocha la tête et l'autochtone éclata d'un grand rire.

Le raid avait été meurtrier. Maître Arcadius, le visage lacéré, un œil arraché, gisait sur le sol imbibé de son propre sang. Une griffe avait pénétré jusqu'au cerveau du lettré. Alpin avait été embroché par un harpon, Osek et Krumm saignaient de multiples plaies. Il n'y avait pas un Européen qui ne souffrît dans sa chair.

Les indigènes, de leur côté, ne déploraient aucune perte.

Sept chauves-souris avaient été abattues avec leurs équipiers. Deux autres mégachiroptères et deux êtres pâles reprenaient peu à peu conscience dans les mailles des filets qui les retenaient prisonniers.

D'un pas lourd, Ottar descendit jusqu'à la rivière. Il s'agenouilla, posa son épée sur les galets et plongea les bras jusqu'aux coudes dans les eaux clapotantes. Il s'aspergea longuement le visage et le torse, se débarrassant des entrailles puantes qui festonnaient sa poitrine et ses épaules. Puis il rejoignit ses compagnons et but à longs traits le

contenu de la gourde que lui tendait un de leurs alliés.

CHAPITRE VI

An 55 de la Renaissance.
Territoires Irradiés.

Ottar ouvrit les yeux dans une petite pièce aux murs chaulés, éclatants de blancheur. Des nattes couvraient le sol, de grands paniers évasés encombraient un des angles de la pièce. Deux étagères couraient le long d'un mur, surchargées de petites poteries en forme de masques ou de visages humains. Certaines de ces réalisations étaient de véritables œuvres d'art, à l'étonnante richesse de décors polychromes.

Le jeune homme grogna et s'étira. Un rayon de soleil infiltré par la fenêtre aux rideaux insuffisamment tirés tombait juste sur son visage. Baillant à se décrocher la mâchoire, il se tourna sur le côté. Il se sentait bien et n'éprouvait aucune réelle envie de se lever, mais cette matinée serait importante à bien des égards et sa présence à l'extérieur était, sinon indispensable, au moins souhaitable. Selon toute probabilité, Urien n'allait pas tarder à faire son apparition, et son protégé chercha du regard ses vêtements dispersés alentour.

Les Européens étaient depuis quatre jours les hôtes des autochtones. Après leur intervention contre les chauves-souris, les indigènes avaient fait comprendre par signes qu'ils invitaient leurs nouveaux amis à les suivre. Rompus de fatigue, la plupart souffrant de blessures plus ou moins profondes, les membres de l'expédition ne s'étaient pas fait prier et, après à peine trois ou quatre heures de route, ils étaient arrivés en vue d'un grand village aux maisons d'adobe et de pierre adossées à une haute falaise.

Les indigènes, les Yankis ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes, formaient une population d'un bon millier d'individus, établie en ce

lieu depuis des dizaines de générations. Ils avaient fait comprendre aux arrivants que d'autres communautés semblables à celle-ci existaient à travers le territoire, certaines plus importantes, d'autres moins.

Les Yankis avaient offert une hospitalité simple, franche mais peut-être pas si désintéressée que cela, en définitive. Au fil des conversations gestuelles, l'explication de leur aide s'était avérée la suivante : un groupe de chasseurs avait été surpris par une colonne nippone, et les soldats du Soleil Levant avaient capturé six hommes qui avaient ainsi perdu tout espoir de jamais revoir leur village ou leur famille. Ils trimeraient jusqu'à ce que mort s'ensuive au seul bénéfice du Clan Taira. Providentiellement, les Européens étaient intervenus, massacrant les Nippons et rendant leur liberté aux prisonniers. Puis ils étaient, sur leurs traces, partis vers le nord-ouest. Manifestement avec le désir de renouer le contact.

Sur le chemin du retour, les autochtones libérés avaient rencontré un second groupe de chasseurs et de guerriers, parti à leur recherche. S'étant concertés, ils avaient décidé de revenir en arrière et de protéger leurs bienfaiteurs contre toute attaque des...

Là se plaçait un terme difficilement traduisible par la gestuelle. Urien l'avait interprété par « ceux qui vivent dans les ténèbres », alors que Vindelician penchait plutôt pour « ceux qui gardent un lieu de ténèbres ». De toute manière, le vocable désignait assurément une chose : les équipages de chauves-souris géantes associées aux êtres pâles.

Les Yankis redoutaient les mégachiroptères, tout en leur livrant une guerre acharnée. Ils avaient fait comprendre à leurs hôtes que ces créatures, leurs ennemies depuis des temps immémoriaux, ne cessaient de les harceler, enlevant hommes, femmes et enfants, tuant ceux qui leur résistaient. Au fil des générations, pourtant, les Yankis avaient perfectionné leurs méthodes de défense : ils utilisaient avec efficacité propulseurs à dards, nécessaires à feu et filets, et rendaient coup pour coup. A l'occasion, même, ils parvenaient à capturer des prédateurs nocturnes, qu'ils sacrifiaient ensuite au cours de grandes fêtes, ou bien qu'ils gardaient reclus dans des culs-de-basse-fosse situés sous le village. Mais, avait ajouté Galley, l'indigène qui paraissait diriger le conseil des anciens, l'espérance de vie des prisonniers était limitée : en général, chauves-souris comme êtres pâles refusaient toute nourriture et périssaient d'inanition au bout de quelques jours.

— Ottar ! s'exclama Maître Urien qui venait de faire irruption dans la pièce. Pas encore levé ? Sais-tu que le soleil est déjà haut dans le ciel et qu'il fait une magnifique journée ? Allons, debout, mon garçon ! Aurais-tu déjà oublié pourquoi nous sommes ici ?

— Non, Maître Urien, soupira le jeune homme, subitement arraché

à ses pensées, mais après toutes les épreuves que nous avons traversées, ne pensez-vous pas qu'un peu de repos...

— Depuis quatre jours, tu passes ton temps à lézarder, à manger et à boire ! Je t'ai connu plus actif !

— Je sais, admit le colosse en achevant de lacer une paire de confortables mocassins de cuir offerts par un autochtone. Où est Acollua ? Que fait-elle ?

— Je comprends ton inquiétude envers la princesse, dit doucement Urien, mais ne te fais pas de souci : les femmes du village s'occupent d'elle bien mieux que tu ne saurais le faire. Elles s'efforcent de la tirer de sa léthargie et l'entourent de tous les soins possibles.

— Vous m'avez promis de tenter quelque chose pour elle, rappela Ottar avec une pointe d'amertume et de reproche dans la voix.

— Encore un peu de patience... J'ai réussi à expliquer la situation dans laquelle elle se trouve à notre ami Galley. Il a fort bien saisi qu'elle est possédée par une autre volonté que la sienne et m'a montré une poudre aux propriétés, paraît-il, très particulière... Je pense... Je ne suis pas un expert en botanique, mais je ne peux sur ce point demander conseil à mes confrères – tu devines aisément pourquoi. Je pense, donc, qu'il s'agit d'un mélange obtenu par broyage de plusieurs plantes locales. L'une d'elles pourrait être de l'*hema salicifolia*, notre sinicuiche, et j'ai également reconnu l'odeur très caractéristique de l'amanite tue-mouches. J'ai en outre observé plusieurs fois dans la campagne environnante des vieillards collectant feuilles d'arbustes, pétales de fleurs et petits tubercules blancs.

— Et alors ? grommela Ottar, laissant s'exprimer sa déception. Je ne vois pas le rapport entre ces cochonneries et la guérison prochaine d'Acollua !

— Quelle impatience ! Je t'ai déjà dit que les anciennes méthodes de désenvoûtement pouvaient parfois s'avérer bien pires que le mal lui-même. Mais si les Yankis ont suffisamment développé leurs connaissances en matière d'herboristerie, ils peuvent réussir là où je risquerais d'échouer. C'est pourquoi j'ai songé à leur laisser tenter une expérience avant d'intervenir en personne.

— Une expérience ? Quand ça ?

— Ce soir, peut-être... Demain soir au plus tard... Nous agissons secrètement. Il n'y aura de présents que toi, moi et Galley... C'est pourquoi je te recommande la patience et la plus grande discrétion. Si... l'ennemi était mis au courant de notre projet, il pourrait accentuer son emprise sur la princesse et détruire irrémédiablement en elle toute possibilité de retour à la conscience. Nous ignorons pourquoi il a pris Acollua pour cible : peut-être par simple désir de nuire, par esprit de vengeance. Après tout, tu as tué de tes mains son dernier complice au sein de l'expédition, et il doit se sentir bien seul.

Mais il est possible aussi qu'il obéisse à un plan mûrement élaboré et réfléchi... Nous sommes plongés en pleine incertitude.

Ils quittèrent la pièce. Ottar cligna des yeux sous le soleil, contemplant les multiples étagements de la petite cité qui s'abaissaient progressivement jusqu'au sol. Des échelles rudimentaires reliaient ces différents niveaux, sautant de terrasse en terrasse. Certaines habitations présentaient des issues aménagées dans le toit, d'autres se contentaient de portes traditionnelles fermées par un rideau de cuir. Les constructions situées tout en bas étaient dotées de parapets crénelés.

Les deux hommes empruntèrent une étroite venelle taillée en escalier qui sinuait entre les maisons. Toutes les ruelles étaient conçues sur ce même modèle, et bien souvent, les marches étaient encombrées d'enfants se livrant à quelque jeu d'osselets ou d'adolescentes peignant les fibres les plus ligneuses des agaves avant de les porter au tissage. Des ateliers d'artisanat étaient installés sur les terrasses ou dans des renforcements de maçonnerie. On y préparait le trempage des fibres de sisal ou on y procédait à l'assemblage des bandes de tissu. En d'autres endroits étaient établis des tours de potier ou des cuisines en plein air. Des femmes préparaient la pâte dorée des croustillantes galettes constituant l'essentiel des repas de midi et du soir.

Les passages débouchaient parfois sur de minuscules placettes, à peine assez larges pour accueillir une cinquantaine de personnes. On y entreposait de grandes jarres remplies d'eau potable, remontée du ruisseau coulant en contrebas de la ville. On y trouvait aussi des tas de briques d'argile destinées à la réfection des habitations et, souvent, un petit silo de terre contenant piments ou grains de maïs.

— Une existence communautaire, commenta Urien, en bien des points semblables à celle des Andins. Avec cette différence qu'ici, il n'y a pas eu de conquérant pour rassembler toutes les cités sous une même bannière, et qu'au sein même de ces cités, c'est un conseil qui administre la vie publique. Et son chef coordonne plutôt qu'il ne dirige ses actions. Voilà le rôle de notre ami Galley, à Barstow.

— Barstow ?

— C'est le nom qu'ils donnent à leur village. En réalité, si j'ai bien compris, Barstow était une cité, morte à présent, située à trois ou quatre lieues d'ici.

Les deux amis poursuivirent leur chemin vers le point le plus élevé de l'agglomération. Au bout d'un moment, Urien s'arrêta pour souffler. Un indigène qui passait par là leur sourit aimablement et leur proposa un peu d'eau de son pichet. Le vieillard accepta avec gratitude.

— Nous avons eu beaucoup de chance, reprit-il ensuite. Sans l'intervention des Yankis, nous aurions succombé à l'attaque des

mégachiroptères. Et à présent, je ne vois pas comment nous réussissons sans l'aide de nos hôtes.

— Que pourraient-ils faire pour nous ?

— Comme tu le sais, cette nuit, mes collègues et moi avons longuement conversé avec Galley et les autres membres du conseil. Le langage de ces gens présente effectivement pas mal de points communs avec notre germanique, et l'apprendre ne nécessite qu'un peu de volonté et d'attention. Vindelician commence à fort bien s'en sortir et je ne me débrouille pas trop mal non plus. Cette nuit donc, nous avons recueilli des renseignements dont nous devrions pouvoir tirer profit. C'est la raison de notre réunion d'aujourd'hui.

— Quels renseignements ?

— Attends-toi à une surprise de taille. Je ne puis t'en dire plus pour le moment.

Ils arrivèrent enfin aux ultimes constructions de la petite cité. Au-dessus d'eux, c'était la falaise et sa pente abrupte sur une trentaine de mètres. Autour d'une placette s'agglutinaient une douzaine d'édifices aux façades ocre : le bâtiment réservé au conseil, des entrepôts communaux, un atelier de fabrication d'armes servant également de magasin, les logements offerts aux Européens. Seul Ottar avait choisi de résider dans les étagements inférieurs, afin d'être plus près d'Accollua.

Ils tirèrent un rideau de cuir et entrèrent dans une vaste pièce plongée dans la pénombre. Sur des nattes reposaient Krumm et Osek, encore très affaiblis par leurs plaies récentes. Dans un angle, Vindelician dictait à Sogorod l'ébauche d'un lexique germano-yanki. Assandun et Keppoch procédaient à l'inventaire des munitions disponibles, et Maître Caecina consultait la carte prise aux Nippons.

Ottar salua d'un mot aimable chacun de ses compagnons, s'enquit de l'état des blessés, accepta une poignée de baies sauvages que lui tendait Keppoch.

— Où en êtes-vous ? demanda Urien, s'adressant à Maître Vindelician.

— Ce travail avance bien. Je gage qu'avant deux ou trois semaines, nous serons capables de soutenir une conversation beaucoup plus élaborée avec nos hôtes.

— Nous ne disposons pas de deux ou trois semaines. Nous devons nous contenter de l'état actuel de nos connaissances. D'ailleurs, cette nuit, nous ne nous en sommes pas si mal tirés.

— C'est vrai, admit Vindelician.

— Maître Caecina, avez-vous fait le point ?

— D'après le document nippon, nous nous trouvons ici.

La soie, marquée d'une croix tracée à la mine de plomb, circula de mains en mains.

— D'accord, approuva Urien. A présent, résumons à l'intention de nos amis les informations recueillies. Maître Vindelician, voulez-vous commencer ?

— Voici. D'après les indigènes, nos agresseurs nocturnes, mégachiroptères et hommes pâles, viendraient d'un endroit situé à trente ou quarante lieues – en gros cent cinquante kilomètres – au nord-ouest. Endroit très particulier puisqu'il s'agit d'un immense complexe de grottes souterraines accessibles seulement à partir d'un énorme gouffre...

Ottar sursauta. Bouche bée, Assandun et Keppoch attendaient la suite. Même Osek et Krumm s'étaient redressés sur leurs nattes.

— Un... gouffre ? répéta Assandun en fronçant les sourcils. Serait-il possible que le... Passage...

— Entendons-nous bien une fois pour toutes, coupa sèchement Urien : le Passage n'existe pas, la théorie de la Terre Creuse est un leurre à l'usage des ignorants et des tenants d'une pseudo-science... mais effectivement, le gouffre en question peut sans conteste évoquer ce fameux Passage tant recherché. On pourrait objecter que, selon l'hypothèse la plus communément admise, il s'ouvrirait plutôt quelque part près du pôle... Eh bien, cette hypothèse ne valait rien, et voilà tout. Bien sûr, j'exprime ainsi la réaction probable à laquelle on doit s'attendre de la part d'un fidèle du Reich. Mais attendez la suite... Maître Vindelician, je vous rends la parole.

— Merci. Au cours de notre long entretien avec le conseil de Barstow, nous avons évoqué l'expédition du premier *Certitude*...

Ottar, Assandun et Keppoch se penchèrent en avant. Les deux blessés suspendirent leur souffle.

— Il est bien passé par là ! s'exclama Vindelician. Maître Urien avait vu juste ! Au moins quatre Yankis parmi les plus âgés se souviennent parfaitement de cet événement : un immense appareil avec une enveloppe noire marquée d'un *svastika* écarlate survola ce village voici trois générations ! Il se posa non loin d'ici et son équipage entra presque immédiatement en contact avec les autochtones !

— Tripes de Kilmanoch ! rugit Keppoch. Et ensuite ?

— Comme nous, les sociétaires du Vrîl apprirent l'existence des mégachiroptères et du gouffre, intervint Urien. Ils en conclurent immédiatement qu'il s'agissait de leur Passage ! Les Yankis refusèrent de leur servir de guides jusqu'à cet endroit, mais les hommes du *Certitude* ne se découragèrent pas pour si peu. Le dirigeable reprit l'air dans la direction indiquée par les indigènes... qui n'en eurent plus jamais aucune nouvelle...

Assandun égreña un chapelet de jurons.

— Incroyable ! Etes-vous bien sûr que les Yankis ne se sont pas

payé vos têtes ?

Maître Sogorod ouvrit son carnet et présenta un feuillet comportant un dessin assez adroitement tracé : l'aéronef, d'un modèle ancien, était aisément reconnaissable, de même que le symbole du Reich ornant son enveloppe.

— Le conseiller Sommer l'a lui-même tracé, à notre requête, assura Sogorod.

— Voilà. Vous connaissez à présent les données du problème, reprit Urien. La première expédition parvint jusqu'ici et descendit sans nul doute au fond du repaires des mégachiroptères... Ce qu'elle y trouva, nous l'ignorons... Certainement pas le Passage mais sans doute quelque chose d'autre... Souvenez-vous que Maître Athulf, au moins octogénaire, paraissait à peine plus âgé que vous-même, mon cher Karli, ou que vous, Keppoch.

— Ils auraient exploré le gouffre..., dit pensivement le *rittmeister*. Comment expliquez-vous qu'ils s'en soient sortis ?

— Je ne l'explique pas, je constate simplement des faits. Et je vous rappelle que le *Certitude* n'est réapparu qu'au printemps dernier... après cinquante années d'absence. Un mystère de plus à élucider. Je crois que la clé de chacune de ces énigmes réside à quarante lieues d'ici, au fond de l'abîme évoqué par les habitants de cette communauté.

— C'est également mon opinion, approuva Maître Vindelician, et celle de nos collègues Caecina et Sogorod.

Ottar se leva, marcha jusqu'au rideau de cuir et l'écarta, laissant entrer un peu de lumière dans la pièce. Il inspira profondément avant de revenir s'asseoir dans le cercle formé par ses compagnons.

— Les situations ne peuvent se comparer, reprit Urien. Les sociétaires du Vrîl disposaient d'un appareil en parfait état de marche et d'un équipage complet. Ils étaient à même de faire face à pratiquement n'importe quelle situation. En ce qui nous concerne, nous ne sommes plus que neuf, dont deux blessés encore trop affaiblis pour être d'une quelconque utilité et que nous serons sans doute contraints de laisser derrière nous, aux bons soins de nos hôtes.

— Ce qui revient à dire que nous restons sept, grogna Assandun. Vous autres lettrés et nous trois, Hagen, Keppoch et moi. Une fameuse équipe que nous formons là !

— C'est bien mon avis, admit Urien.

— Et je suppose que vous avez déjà pris une décision, que vous comptez vous rendre là-bas tous les quatre ? poursuivit le militaire.

— Assurément, opinèrent Vindelician, Caecina et Sogorod.

— *Rittmeister*, je ne sais pas ce que vous en pensez, s'immisça Keppoch, mais pour ma part, je n'ai pas fait tout ce chemin pour renoncer aussi près du but.

— Et vous, Hagen ?

— Là ou ira Maître Urien, j'irai aussi.

— Donc nous visiterons votre fameux gouffre, s'esclaffa Assandun dans un rire lugubre.

— Karli, mon ami, s'exclama Urien en pressant les mains du soldat entre les siennes, laissez-moi vous remercier pour votre choix !

— Bah ! Tout bien réfléchi, quelle chance avons-nous de jamais revoir notre vieille Europe ?

Aucune... Alors autant aller jusqu'au bout de notre folie. Nous achèverons ainsi notre mission en beauté !

Il y eut un long moment de silence, durant lequel chacun médita les conséquences probables de sa décision. L'idée d'affronter les mégachiroptères sur leur propre terrain, au fond de leur antre, ne réjouissait personne. Seulement, comme l'avait si justement exprimé Maître Urien, renoncer maintenant revenait à s'avouer vaincu après toutes les épreuves précédemment endurées... Le premier, Assandun reprit la parole : – Après le point de vue de l'individu, le point de vue du responsable militaire de l'expédition, si vous le permettez. Techniquement parlant, il nous est indispensable de rassembler de plus amples renseignements. D'abord, les créatures que nous serons amenés à rencontrer et sans doute à combattre : quelles sont-elles ? Quels sont leurs points forts et leurs points faibles ? Comment sont-elles organisées ? Comment expliquer l'alliance entre des animaux nocturnes et une peuplade humaine ? D'ailleurs, les êtres pâles sont-ils réellement humains ? D'où viennent-ils ? Quel est le berceau de leur race ? Sont-ils constitués comme nous ou possèdent-ils des facultés dont nous sommes dépourvus ?... Ensuite, l'aspect matériel de notre mission ; l'accès au gouffre : comment celui-ci se présente-t-il ? Nous aurons besoin d'un équipement particulier, cordes, pics, lampes ou torches ? Sur tous ces points, les Yankis peuvent nous aider en nous communiquant ce qu'ils savent eux-mêmes. Enfin, seraient-ils disposés à nous seconder ou nous laisseront-ils nous débrouiller seuls, ainsi que leurs prédécesseurs l'ont fait pour les sociétaires du Vrîl ?

— Karli, sourit Urien, eussiez-vous réagi autrement que nous nous serions sûrement inquiétés de votre efficacité en tant que responsable militaire. Nous avons traversé bien des épreuves et celle à venir sera incontestablement la plus dangereuse. Il est fort possible que nous y succumbions tous, mais j'estime que si nous nous y préparons sérieusement, en mettant de notre côté le maximum d'atouts, quelques-uns d'entre nous au moins s'en tireront. Ce serait alors une victoire, car les survivants pourraient éventuellement rapporter en Europe les réponses à toutes les questions soulevées par le retour du *Certitude*. Personnellement, je ferais volontiers le sacrifice de ma vieille carcasse si j'étais assuré qu'au moins un témoignage parviendra

à la Diète Européenne.

Ses collègues acquiescèrent aux paroles d'Urien. Le traître, quel qu'il fût, fit chorus avec les autres.

« Il finira bien tôt ou tard par laisser tomber le masque, songea Ottar, toujours à l'affût du moindre indice qui pourrait dénoncer l'ennemi perfide. Et ce jour-là... »

Mais il en fut pour ses frais. L'homme du Vrîl était trop habile, trop rusé pour se trahir en un pareil moment.

Le rideau de cuir s'écarta, laissant apparaître la silhouette de Galley. Agé d'une cinquantaine d'années, le chef du village était un individu plutôt trapu, aux longs cheveux grisonnants attachés en chignon sur le sommet du crâne. S'exprimant lentement et détachant soigneusement chaque mot, il adressa quelques phrases à Vindelician. Consultant à plusieurs reprises son lexique, celui-ci traduisit.

— Galley propose de nous conduire dans la partie souterraine de Barstow. C'est là que sont emprisonnées les créatures capturées l'autre nuit. S'agirait-il d'une de vos requêtes. Maître Urien ?

— En effet. J'ai exprimé hier soir ce souhait, mais Galley devait consulter le conseil avant de me donner une réponse. Karli, nous obtiendrons peut-être ainsi certains des renseignements que vous désirez avoir.

— Tout à fait.

Le Yanki signifia aux Européens de le suivre. Avant de quitter la pièce, ceux-ci vérifièrent que les deux blessés disposaient d'eau et de nourriture en quantité suffisante.

— Ne vous inquiétez pas, souffla Krumm en s'allongeant sur sa natte, je suis moins touché qu'Osek et je me sens déjà un peu mieux. Je m'occuperai de lui jusqu'à votre retour.

Précédant les étrangers, Galley traversa la placette et pénétra dans un bâtiment d'adobe. La première pièce, tout en longueur, accueillait des ateliers où œuvraient une vingtaine d'adultes des deux sexes. Tandis que les femmes tressaient des cordes à partir de fibres de chanvre ou de boyaux d'animaux, qu'elles montaient les différentes parties de tuniques de cuir renforcées de plaques de corne, cousaient des plastrons rembourrés de coton et des brassards matelassés, les hommes polissaient des propulseurs à dards, assemblaient des haches d'armes, coulaient le plomb des balles de frondes dans des moules.

Dans une deuxième salle, qui faisait suite à la première, des râteliers exposaient toutes sortes d'armes dont l'entretien était confié à des villageois plus âgés. Galley alluma une torche, franchit une porte située à l'autre bout de l'armurerie et emprunta un large escalier de pierre.

Les degrés s'enfonçaient profondément sous la cité. A intervalles réguliers, des ouvertures étaient pratiquées dans la maçonnerie. Les

excavations contenaient probablement des réserves de nourriture.

Après avoir descendu une centaine de marches, Ottar estima qu'ils avaient atteint le niveau de la plaine. Un long couloir s'étendait devant eux, éclairé par des lampes à huile. Galley éteignit sa torche. Deux Yankis apparurent à l'extrémité du boyau et le saluèrent. Une odeur entêtante et plutôt désagréable emplissait cet espace confiné.

Galley adressa quelques mots aux deux hommes, qui hochèrent la tête puis guidèrent le petit groupe jusqu'à une énorme grille. L'odeur était de plus en plus forte. Quand les visiteurs s'approchèrent de cette barrière, les effluves ammoniacques firent reculer même les plus endurcis.

Un Yanki saisit une lampe qu'il tendit à bout de bras entre deux barreaux. On entendit distinctement des piailllements mêlés à des cris aigus de protestation. L'indigène éclata de rire et retira le lumignon. Son compagnon déverrouilla la grille.

— Il nous propose d'entrer, annonça Vindelician.

Urien franchit le seuil. Ottar suivit. Ses mocassins s'enfoncèrent dans un tapis poudreux. Avec une grimace, il se boucha les narines.

Galley prit la lampe des mains du geôlier.

Une face monstrueuse, convulsée de rage et de douleur, surgit soudain dans la clarté mouvante et, instinctivement, les visiteurs firent un pas en arrière. Puis ils s'aperçurent qu'ils ne couraient aucun danger : les deux ailes de la chauve-souris géante étaient solidement clouées à la muraille par des chevilles de bois. Devant elle, deux hommes nus gémissaient en détournant leur visage de la flamme.

Sans se soucier de leurs plaintes, Galley approcha sa lumière. Les prisonniers hurlèrent.

— Je croyais que les Yankis avaient capturé deux chauves-souris ? interrogea Urien. Pourtant, je n'en vois qu'une. Où est passée l'autre ?

— Elle a succombé à ses blessures la nuit dernière, répondit le chef du village.

— S'est-on déjà débarrassé du cadavre ? Galley secoua la tête.

— Dans ce cas, j'aimerais l'examiner, annonça Urien. Scientifiquement, bien sûr. Qu'est-ce que vous en pensez, chers collègues ? ajouta-t-il à l'intention de Caecina et Sogorod.

— Excellente idée, approuva ce dernier. En ce qui me concerne, j'ai disséqué d'innombrables petits chiroptères de nos contrées lorsque j'étudiais les particularités de leur vol nocturne.

Vindelician traduisit, et Galley sourit.

— Il dit que c'est très facile : le corps de la créature a été transporté dans une geôle voisine qui conviendra parfaitement à vos besoins. Il dit aussi que si c'est votre souhait, on peut s'occuper d'un de ces hommes pâles. Entendez par là...

— J'avais compris, coupa Urien en fronçant les sourcils. Non, c'est

inutile. Je n'ai pas l'intention de sacrifier un être intelligent, même un ennemi potentiel, pour satisfaire ma curiosité. Mais si nous pouvons travailler sur les restes de la bête, c'est d'accord. Tout ce qu'il nous faudrait, ce sont des instruments chirurgicaux.

— Keppoch et moi en avons assez vu, intervint Assandun. Nous allons remonter à l'air libre. Si Hagen désire nous accompagner, il vous ramènera la trousse de Krumm.

— Parfait, acquiesça Urien. Nous ne vous retenons pas.

Vindelician traduisit à Galley les intentions de Maître Urien, et le Yanki signifia son accord. La grille se referma derrière les visiteurs.

— Resteras-tu avec nous ensuite, mon garçon ? s'enquit Urien.

— Possible, répondit le jeune homme en emboîtant le pas à ses deux compagnons, qui s'éloignaient dans le boyau.

— Tripes de Kilmanoch ! maugréa Keppoch en crachant par terre de dégoût. Je me demande quel plaisir on peut trouver à charcuter une de ces horreurs ! Et pour trouver quoi ?

Assandun haussa les épaules.

— Un moyen d'entrer et surtout de ressortir vivants du gouffre où vivent ces créatures. Vous ne pensez pas que ça en vaut la peine ?

— Si, convint le Highlander. Mais pour le moment, j'aime mieux être à ma place qu'à la leur.

CHAPITRE VII

An 55 de la Renaissance.

Barstow. Territoires Irradiés.

Plusieurs lampes brûlaient sur des supports improvisés, baignant la pièce voûtée d'une lumière suffisante pour permettre l'examen du cadavre du mégachiroptère.

Surmontant sa répugnance, Ottar allongea la bête à même le sol de terre battue et déplia ses ailes. A présent, la chauve-souris reposait sur le dos, ses immenses membranes étalées sur près de la moitié de la surface de la geôle. Une odeur puissante émanait toujours de l'animal.

Maître Sogorod, son carnet ouvert devant lui, esquaissa un croquis général de la créature. Plus tard, il en donnerait des aspects plus détaillés.

— Commençons, proposa Urien en se penchant sur le corps.

Sogorod abandonna son dessin pour noter à mesure les observations dictées par son collègue.

— Manifestement, nous avons là un spécimen d'adulte, dit Urien. Pour étayer mon hypothèse, je me base sur la densité et l'épaisseur du pelage. En Europe, les chiroptères vivent de cinq à dix ans, mais on connaît certaines exceptions, d'une longévité supérieure : jusqu'à vingt ans. Maître Vindelician, pourriez-vous interroger Galley à propos de l'espérance de vie de cette race ?

Pour toute réponse, le Yanki haussa les épaules.

— Apparemment, il l'ignore.

— Dommage. On peut néanmoins supposer, compte tenu de leur développement physique, que ces mégachiroptères vivent une vingtaine d'années. Poursuivons. Il s'agit d'une créature de sexe féminin... ayant plusieurs fois mis bas, la dernière fois tout récemment

si j'en juge par ces traces d'usure laissées sur son poil. Les mères accrochent leur progéniture à leur ventre et la nourrissent de leur lait pendant les premières semaines, avant de la détacher, de force s'il en est besoin. Rectifiez si je fais erreur, Maître Sogorod.

— Tout à fait exact.

— Les animaux de nos régions pratiquent ce sevrage au bout du deuxième mois, bien que les petits ne deviennent adultes qu'à deux ans. Entre-temps, ils apprennent à voler et à chasser. Je ne vois aucune raison pour que les choses en aillent différemment chez cette race géante.

Ottar s'adossa à la paroi. Il écoutait distraitement les paroles d'Urien car son attention se concentrait tout entière sur les trois autres délégués scientifiques. En cet instant précis, l'homme du Vrîl devait songer à ses prédécesseurs étudiant peut-être un semblable monstre cinquante ans auparavant. L'expédition organisée par le Reich était descendue dans l'abîme et ne s'était ensuite manifestée qu'un demi-siècle plus tard. Qu'avait-elle découvert ? A quoi avait-elle employé tout ce temps ? Seul Athulf, l'unique survivant du premier *Certitude*, aurait pu répondre à ces questions. Seulement s'il n'était pas mort depuis leur départ, il devait toujours végéter à Inverness, dans un état catatonique, à peine plus actif qu'un légume...

— Poids approximatif du spécimen : soixante kilos. Taille... un mètre cinquante..., reprit Maître Urien. Envergure : un peu plus de quatre mètres. Des précisions à apporter, Maître Sogorod ?

— Oui, acquiesça le lettré en griffonnant hâtivement quelques notes sur son carnet. Contrairement aux ailes d'oiseau, formées essentiellement par les os du bras et de l'avant-bras, celles de la chauve-souris sont surtout soutenues par les doigts, dont vous pouvez constater l'extrême développement.

Sogorod se pencha à son tour sur le mégachiroptère et suivit le tracé du troisième doigt du bout de sa mine de plomb.

— Celui-ci est au moins aussi long que l'ensemble tête-tronc : plus d'un mètre cinquante. Détail important, c'est la surface considérable des ailes par rapport au corps de l'animal qui occasionne chez celui-ci une très forte déperdition d'eau.

Urien hocha la tête.

— Très juste, Maître Sogorod. Ce qui explique notamment pourquoi les chiroptères craignent la sécheresse, boivent très fréquemment et affectionnent tout particulièrement les lieux humides et sombres.

— C'est donc pour cela qu'elles ne sortent que la nuit ? intervint Ottar.

— Bien sûr. Pendant les heures nocturnes, l'air est plus humide.

Maître Sogorod examinait les yeux grands ouverts mais ternis par

la mort de la créature. De la pointe de son crayon, il écarta doucement le pelage.

— Voyez ces renflements : il s'agit de glandes. On retrouve les mêmes ici, au niveau des narines. Elles sécrètent une substance huileuse qui lubrifie la peau.

— Passons à la dissection, proposa Urien.

Il étala devant lui la trousse empruntée à Krumm et choisit un bistouri à lame droite rentrante protégée par deux langues de bois parallèles : l'instrument servait ordinairement aux incisions de téguments et aux saignées. Urien en appliqua la pointe sur le torse du cadavre, appuya et fendit la chair sur toute sa longueur. Les lèvres de la plaie s'écartèrent et une effroyable odeur s'en exhala.

N'y tenant plus, Ottar sortit. S'il doutait que l'examen de cette dépouille puisse lui apprendre quelque chose d'intéressant, il comprenait néanmoins la curiosité du vieillard. C'est en observant et en expérimentant que la science progresserait et se dégagerait d'un obscurantisme trop longtemps entretenu par le Reich.

Il resta un moment dans le boyau, qu'il arpenta de long en large. Ce faisant, il passa à plusieurs reprises devant la cellule visitée une heure auparavant. L'odeur ammoniacquée des déjections était toujours aussi puissante mais il commençait à s'y habituer. Sous le regard indifférent des deux gardiens yankis, il s'approcha des barreaux et scruta l'intérieur de la geôle.

Il perçut très nettement des sons étouffés, manifestement émis par une gorge humaine. Chauves-souris et êtres pâles communiquaient-ils ? Sans doute, sinon comment expliquer l'alliance de ces deux races si dissemblables ?

« Ceux qui gardent un lieu de ténèbres. »

Ottar frissonna. Sans oser l'avouer à Urien, il hésitait à l'idée de s'aventurer dans les entrailles de la terre. Le jeune homme appréciait à la fois les vastes horizons déserts et les populeuses cités : il avait tâté des uns aussi bien que des autres. Mais la perspective de descendre dans un puits de noirceur rempli de créatures hostiles ne le tentait pas le moins du monde.

— Pourtant, il n'est plus temps de faire demi-tour. Ce que nous avons commencé, nous devons le mener à son terme, dit-il à voix haute.

Puis il vit les yeux roses posés sur lui et réprima un sursaut. L'être pâle, ses mains agrippées aux barreaux, le dévisageait sans dire mot.

— Cu Chulainn ! murmura Ottar en étudiant plus attentivement le prisonnier.

C'était un parfait albinos, aux cheveux courts et frisottés, blancs comme neige, à la peau presque translucide, aux lèvres roses. Ses paupières papillotaient dans la clarté diffuse émise par les lampes à

huile. Il était de constitution étrange, avec un torse quasi cylindrique et des bras dépourvus d'épaule qui semblaient directement rattachés au tronc. Le bouton du nombril saillait de son abdomen et un sexe mince, auréolé d'une très fine toison couleur de lin, pendouillait entre ses jambes grêles.

Soudain, le captif glissa sa main droite entre deux barreaux. Instinctivement, Ottar esquissa un recul ; mais il se contint. L'autre étendit un index osseux. Comme le doigt frôlait la joue du colosse, un des geôliers se précipita et, balançant son gourdin, frappa la grille de toutes ses forces. Le prisonnier poussa un cri étranglé en se rejetant en arrière. Le Yanki éclata de rire puis se figea sous le regard glacé d'Ottar. Avec un grognement, il rejoignit son camarade.

Ottar scruta en vain l'intérieur de la cellule : l'être pâle s'était déjà réfugié au plus profond de l'obscurité.

« Quelle signification pouvait bien avoir son geste ? » se demanda le jeune homme, perplexe.

Manifestement, l'albinos avait tenté de communiquer avec lui, sinon par la parole, du moins par cette ébauche d'attouchement. Hélas, la stupide intervention du gardien avait réduit à néant sa tentative.

Furieux, Ottar se tourna vers les Yankis. Les deux indigènes échangèrent un regard d'ironie complice avant de s'éloigner vers l'extrémité du boyau. Le visiteur s'efforça de dominer sa colère et regagna la pièce voisine au moment où Galley en sortait, précédant les Européens.

— Alors ? Qu'avez-vous appris en examinant cette créature ?
questionnèrent Assandun et Keppoch.

— Les diverses espèces communes de chiroptères peuvent être classées en fonction de leurs habitudes alimentaires, déclara Urien. Ainsi, on distingue les races qui se nourrissent exclusivement de fruits, les insectivores et les carnivores. Mais la dissection du cadavre a montré que nos mégachiroptères n'appartiennent à aucun de ces groupes.

— Dans ce cas, de quoi se nourrissent-ils ? s'étonna Assandun.

— De sang..., souffla Urien. Et tout laisse supposer que les êtres pâles sont à la fois leurs alliés dans leurs raids nocturnes, et leurs réserves de nourriture.

Ottar passa le reste de la journée en compagnie d'Acollua.

Laissant ses compagnons discuter les conclusions d'Urien, il avait tout d'abord réintégré son logement, puis il s'était mis en quête de la jeune femme. Les révélations d'Urien le troublaient surtout en ce sens qu'elles évoquaient d'immondes pratiques perpétrées autrefois,

assurait-on, dans les Marches Balkaniques du Reich. Légendes sans fondement, ricanaient les sceptiques, et pourtant, lors de son bref passage au sein des armées de la Confédération, Ottar avait maintes fois entendu d'horribles anecdotes à ce sujet. Les soldats originaires de cette province parlaient d'*ordogs*, de *pokols*, de *stregoïcas*, de *vurdalaks* et autres créatures maléfiques de la nuit. Ils les nommaient également *nosferats* ou *muroius*, ou bien *stafii* ou *pricolitch*... Tous ces termes s'appliquaient en fait à des entités buveuses de sang, dispensatrices d'une mort abominable. En ce temps-là, Ottar se moquait de ce qu'il tenait pour de stupides superstitions, pour des fumées nées de cerveaux débiles. Mais si Urien, et avec lui Vindelician, Sogorod et Caecina, affirmaient que ces chauves-souris se nourrissaient de sang humain, il fallait bien admettre que les contes de bonnes femmes reposaient sur une effroyable réalité...

« Tripes de Kilmanoch ! En Erin aussi, nous avons nos croyances, nos fées, nos gnomes, nos farfadets ! Seulement ils sont inoffensifs... ou presque !

« Mais nous croyons cependant en l'Arbre du Sid et au retour des morts durant la nuit de Samain... »

Ses pas l'avaient amené au premier niveau de la cité. Des rires le guidèrent jusqu'à un groupe de jeunes indigènes occupées à imperméabiliser et à décorer de grands récipients en fibre végétale finement tressée. Parmi ces filles et ces femmes, il repéra aussitôt Acollua. Assise près d'une Yanki plus âgée, la princesse enduisait un vase de cire d'abeille sauvage.

Ottar s'approcha, et les conversations s'interrompirent. La compagne d'Acollua coupa l'extrémité d'une cordelette qu'elle appliqua ensuite sur la cire. Elle leva alors les yeux, reconnut l'arrivant et murmura quelques mots. Ses auditrices gloussèrent. Ottar se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Acollua ?

La princesse tourna la tête. Dans son beau visage encadré de cheveux aile-de-corbeau, son regard était désespérément vide.

— Acollua, viens, s'il te plaît. Marchons un peu ensemble.

L'Andine se leva. Ses gestes étaient ceux d'un automate. Ottar exhala un profond soupir et répondit par un sourire contraint aux saluts amicaux des autres femmes. Puis il s'éloigna lentement. Acollua le suivit, bras ballants. Lorsqu'ils furent suffisamment éloignés des ouvrières, Ottar fit face à sa maîtresse, posa les mains sur ses épaules.

— Acollua... C'est moi, Ottar. Tu me reconnais, n'est-ce pas ?

Elle inclina la tête.

— Tu sais que je suis ton ami.

— ...

— Nous avons eu de bons moments, ensemble, t'en souviens-tu ?

— ...

Les mains du colosse plongèrent dans la chevelure de sa compagne. Il attira à lui son visage impassible et déposa un baiser sur ses lèvres décolorées.

— Je veux t'aider, reprit-il. Nous voulons tous t'aider. J'ignore si mes mots te parviennent, si tu comprends même encore le sens de mes paroles, mais voici : quelqu'un a cherché à me nuire à travers toi. Cet homme, notre ennemi mortel, s'est servi de ses connaissances en matière de magie pour t'asservir par un puissant sort d'envoûtement. Notre seul espoir de t'arracher à ce sortilège réside dans une drogue que savent préparer les Yankis.

Acollua restait impassible. Non... pas tout à fait. Un infime frémissement parcourut ses traits, pour s'effacer presque aussitôt. Mais Ottar, attentif, avait noté cette réaction. Par-delà l'emprise exercée sur son esprit par le sociétaire du Vrîl, la princesse tentait désespérément de répondre à son ami.

— Cette nuit, murmura Ottar, quand tous les feux seront éteints et que seules veilleront les sentinelles, je t'emmènerai auprès de Maître Urien et de Galley, le chef du village. Il tentera de te libérer du sortilège, mais... ce ne sera pas sans risque.

Alors une larme, une unique larme, perla au coin de l'œil d'Acollua, enfla, roula le long de sa joue. Les lèvres de l'Andine s'entrouvrirent comme si elle allait parler ; pourtant, aucun son n'en sortit. Maîtrisant difficilement la rage qui bouillonnait dans ses veines, Ottar serra contre lui la malheureuse créature.

— Urien dit... que ta vie est en jeu..., que ton esprit ne supportera peut-être pas l'épreuve jusqu'à son terme... Mais Acollua, je sais que tu es forte, tu l'as prouvé tant de fois. Tu lutteras, tu ne te laisseras pas détruire sans résister ! N'est-ce pas, Acollua !

Il plongea son regard dans celui de la jeune femme, guettant une nouvelle manifestation de compréhension ; rien ne vint.

— Allons, dit Ottar en saisissant la main de sa compagne et en l'entraînant comme une enfant, viens.

Il remonta plusieurs étagements et la conduisit jusque dans sa chambre. Puis, tandis que les ombres s'allongeaient sur les Territoires Irradiés, il parla, parla, de tout et de rien, cherchant simplement à remplir le vide glacé de son cœur.

Urien entra le premier, précédant le chef du village. Le vieillard pressa les mains d'Ottar entre les siennes.

— Tout se passera bien, je t'en donne ma parole. Comment va-t-elle ?

Ottar secoua la tête.

— Il m'a semblé parfois... mais à de rares moments, trop brefs...

Son esprit est vraiment possédé, Maître Urien.

— Contrôlé, rectifia le vieillard. Je pense cependant que notre homme a commis une erreur dans la préparation de son envoûtement. A mon avis, il comptait se servir d'Acollua d'une manière ou d'une autre, seulement il s'y est mal pris et le sortilège de contrôle s'est amplifié jusqu'à se transformer en un sortilège d'oubli, ou pire, de drain d'énergie. L'absence de réaction de sa victime la rend désormais inutilisable pour le traître. Ce qui ne signifie pas qu'il abandonnera sa proie sans lutter.

Le savant gratta pensivement ses joues hérissées de barbe.

— C'est à toi de prendre la décision, puisqu'elle est incapable de nous répondre.

— Elle est d'accord. Je *sais* qu'elle est d'accord. Urien dévisagea curieusement le jeune homme avant de se tourner vers la princesse.

— Sans doute. S'il lui reste une infime parcelle de compréhension...

Indifférent à la conversation, Galley faisait ses préparatifs. Au milieu de la pièce, il posa tout d'abord sept grosses pierres sur le sol de terre battue, constituant ainsi un foyer qu'il remplit de brindilles et de feuilles sèches. D'un sac de toile, il sortit ensuite un couteau à lame d'os, au tranchant effilé comme un rasoir, plusieurs racines d'un blanc malsain, puis un sachet contenant une poudre grossière et enfin une petite marmite aux bords grassex qu'il plaça sur les branchettes.

Il versa un pichet d'eau dans le récipient, avant d'y vider le contenu du sachet. A l'aide d'une cuillère de bois, il mélangea le tout. Il enflamma alors les brindilles puis attendit quelques minutes avant de jeter dans la mixture les racines blanches.

Ottar jeta un regard curieux sur l'ensemble. Des bulles malodorantes crevaient la surface jaune et gluante du liquide.

— Sa main, ordonna l'indigène. La droite.

Le colosse saisit le poignet d'Acollua. Galley en approcha le couteau à lame d'os, écarta doucement l'index et le majeur puis, d'un mouvement rapide, entailla la chair tendre. La princesse battit des paupières. L'autochtone tira la main au-dessus de la marmite et laissa tomber plusieurs gouttes de sang dans la préparation, qui s'épaississait peu à peu.

— Et maintenant ? demanda Ottar.

— On attend, traduisit Urien.

Les vapeurs dégagées par le mélange bouillonnant emplirent peu à peu la pièce. Les yeux d'Acollua, vides de toute expression, restaient posés sur le foyer.

Alors qu'Ottar commençait à donner des signes d'impatience, Galley remua une nouvelle fois la mixture, puis il plongea une coupelle dans la marmite et la retira pleine à ras-bord.

— Il faut qu'elle boive, annonça Urien. Jusqu'à la dernière goutte.

Galley fit passer le récipient à Ottar. Le jeune homme considéra avec écœurement la molle gelée nauséabonde avant de se tourner vers sa compagne. Il approcha le petit bol des lèvres de celle-ci.

— Bois, je t'en prie.

Passivement, la princesse obéit. Sans la moindre hésitation, elle absorba toute la substance. Ottar lui reprit l'objet des mains.

Au début, Acollua resta immobile, toujours assise en tailleur, le buste droit, les yeux mi-clos. Puis un long frémissement la parcourut de la tête aux pieds. Son dos s'arqua, ses jambes se tendirent, elle lança la tête en arrière et poussa un long gémissement lugubre. Par gestes, Galley fit comprendre à Ottar qu'il devait lui tenir les bras. Lui-même saisit les chevilles de la jeune femme.

Sa réaction les prit néanmoins complètement au dépourvu. Acollua poussa un hurlement terrifiant et fit un véritable saut de carpe. Galley boula cul par-dessus tête.

Ottar plongea sur sa maîtresse et tenta de la clouer au sol, mais elle paraissait soudain dotée d'une force inimaginable. Elle repoussa le colosse et bondit au beau milieu de la pièce. Ses bras se dressèrent vers le plafond, muscles noués, doigts repliés en serres. Son visage était hideux, yeux exorbités, narines dilatées à l'extrême, lèvres étirées, bouche bavante ouverte sur une langue noire.

— *Acollua* !!!

La princesse se renversa en arrière. Son dos se plia selon un angle impossible, ses cheveux balayèrent la terre battue.

Elle resta ainsi une fraction de seconde avant de s'effondrer, des frissons parcourant tout son corps.

— *Acollua* !

Le regard de la possédée dériva sur le jeune homme.

— Ot... Ottar...

— Galley a réussi ! Elle me reconnaît ! *Acollua*, je suis là ! Maître Urien est là, aussi ! Tu es guér...

Le regard vacilla.

Urien se pencha sur la jeune femme :

— *Acollua* ! Tenez bon, mon enfant !

Les mots se bousculèrent hors des lèvres craquelées.

— J'ai... j'ai mal... Ma tête... Aidez-moi ! Oh ! Arrêtez ce supplice, je vous en prie ! *Il est en train de me tuer* !!!

— *Il* ? Qui est-ce ?

— *Lui* ! Oh !!! *Il me tue* !

— *Acollua* ! s'étrangla Ottar. Tu dois vivre ! Ne te laisse pas aller ! Lutte !

— *Mal... trop mal... Pitié ! Ayez pitié !* Ses yeux se révoltèrent.

— *Acollua*, supplia Urien, répondez ! Qui est-ce ?

— Sog...

— Sogorod ?

— *Ou... i, So... gorod... Il...*

Dans un ultime effort de volonté, Acollua tenta de se redresser. Ses forces la trahirent et elle retomba en arrière.

Urien se tourna vers Galley, debout, secouant la tête en signe d'impuissance.

— Morte, dit le Yanki.

Le lettré chercha son ami des yeux, mais Ottar s'était déjà rué hors de la pièce.

*

**

Une petite lampe à huile brûlait dans la chambre commune. Les Européens étaient tous assoupis, à l'exception de Maître Sogorod. Le Scanien avait tiré sa natte dans l'angle le plus éloigné du lumignon. Assis en tailleur, le visage enfoui dans ses deux mains réunies en coupe, le cœur au bord des lèvres, il luttait contre une abominable sensation de nausée.

Rien ne s'était déroulé comme prévu. Certes, il n'était pas un expert en matière de magie noire, loin de là, mais il avait espéré mener à bien un sortilège somme toute élémentaire. N'avait-il pas, quelques mois auparavant, réussi à créer l'égrégore ?

Or il avait échoué. Une question de dosage de puissance, évidemment. Il avait cru pouvoir dominer l'esprit de la fille, manœuvrer celle-ci à sa guise, seulement une erreur de manipulation avait entraîné l'oubli et le drain d'énergie.

Et voilà que se produisait le choc en retour.

On l'avait prévenu de cette éventualité. *Ils* l'avaient prévenu, autrefois, à Heidelberg, alors qu'il n'était encore qu'un étudiant exalté, séduit par les promesses de ces deux hommes.

« — Nous sommes des sociétaires du Vrîl, des adeptes de la Loge Lumineuse, avaient-ils révélé au jeune Sogorod. Notre tête est mise à prix et nous sommes traqués dans toute l'Europe comme des bêtes sauvages, mais un jour viendra où nous reprendrons le pouvoir. En attendant, nous sommes contraints de nous dissimuler, de camoufler notre identité, de nous fondre parmi la population. Toi, tu es un brillant élément de la nouvelle génération de lettrés. Tu as l'avenir devant toi. On recherchera bientôt des hommes comme toi et on les hissera jusqu'au sommet de l'échelle sociale. Nous pouvons te donner le coup de pouce nécessaire pour faciliter ton ascension. Nous pouvons te donner les moyens de faire ton chemin au sein de l'université. Nous pouvons t'enseigner la magie, la nécromancie que tu utiliseras pour

abattre les obstacles... obstacles qui ne manqueront pas de se dresser entre toi et les honneurs. »

« — Mais quel sera le prix ? » avait interrogé Sogorod.

« — De loin, nous suivrons tes efforts... et ton ascension. Nous t'aiderons si le besoin s'en fait sentir. A tout moment, tu sauras que nous sommes derrière toi, prêts à intervenir en ta faveur. »

« — Quel sera le prix ? » avait insisté Sogorod.

« — Un jour viendra où nous te demanderons un service. Dans dix ans, dans vingt ans... peut-être jamais... et peut-être alors que tu nous auras presque oubliés... Ce jour-là, tu devras rembourser ta dette et répondre « Présent » à notre appel. »

« — Comment vous reconnaîtrai-je ? »

« — Ceux qui te joindront te montreront les Trois Cercles, la marque du Vrîl. A présent, décide-toi : tu peux gravir humblement les degrés du savoir et du pouvoir ou acquérir en quelques nuits l'essentiel des connaissances qui feront de toi un nécromancien acceptable. Choisis ! »

Sogorod avait choisi. Parfois, il s'était demandé ce qui se serait passé s'il avait répondu défavorablement à la proposition des deux hommes. Sans doute l'auraient-ils éliminé...

Alors, avait-il accepté par crainte ? Non. Il avait cédé par ambition, certainement, et aussi par jalousie envers certains de ses condisciples plus brillants de l'université, visiblement promis aux plus hautes charges.

Les sociétaires du Vrîl avaient tenu leurs promesses : ils avaient initié le jeune lettré à la magie noire. Ils avaient aussi, mais plus sournoisement, instillé en lui les arts de la ruse et de la dissimulation.

Ils en avaient fait leur créature, obéissante et reconnaissante.

Les années, les lustres, les décennies s'étaient écoulés, jusqu'au jour où un homme s'était présenté, à Uppsala.

Un individu quelconque, un visage anonyme.

Mais sous son poignet droit étaient tatoués les Trois Cercles de la Loge Lumineuse.

Ottar arracha presque le rideau de cuir tenant lieu de porte. A la fois écumant de colère et sanglotant de douleur, il traversa la pièce comme un ouragan, avisa Maître Sogorod prostré dans l'angle le moins éclairé et fondit sur le délégué scientifique. Réveillés en sursaut, les dormeurs se redressèrent.

Ottar souleva Sogorod par les coudes et le mit debout. Le visage du savant était livide. Maintenant de la main gauche sa victime contre la paroi d'adobe, Ottar referma sa main droite autour du cou offert. Suffoquant, le lettré exhala un gémissement.

Assandun, Keppoch et les autres se précipitèrent.

— Hagen ! Lâchez-le ! Lâchez-le !, je vous l'ordonne !

— Pas avant d'avoir mis en pièces ce fils de pute ! hurla Ottar en accentuant sa prise. Le voici, le traître que vous cherchiez ! L'homme qui a assassiné Maître Malchus, envoyé l'égrégore à Maître Urien, pactisé avec l'Inca, envoûté et finalement tué Acollua par sorcellerie ! Cu Chulainn ! Il ne sortira pas vivant d'ici, j'en fais le serment !

— Ma foi, hésita Keppoch, si c'est ainsi...

— Hagen, dit Karli Assandun d'une voix froide, lâchez-le ou je vous fais sauter la cervelle. Ne m'obligez pas à vous tuer !

Le *rittmeister* arma son pistolet et en plaça le canon tout contre la tempe d'Ottar.

— Non !

Urien entra à son tour dans la chambre commune. Le vieillard haletait d'avoir couru et grimpé à travers la petite cité.

— Ottar, je t'en prie ! Assandun, ne tirez pas ! Ottar, obéis ! *Obéis ou tu es mort !*

A regret, le colosse desserra son étreinte. Sogorod s'affaissa comme une poupée de chiffons. Son agresseur recula en haletant.

— Pardonnez-moi, soupira Assandun en rengainant son arme. Quoi que vous puissiez reprocher à Sogorod, il doit vivre : nous avons un besoin vital des informations qu'il pourra nous donner.

Ottar détourna la tête.

Urien se pencha sur le corps inerte.

— Le choc en retour... Il en a sans doute pour plusieurs heures. Liez-le solidement. Nous l'interrogerons dès qu'il aura repris connaissance.

JOURNAL DE MAITRE URIEN

An 55 de la Renaissance.

Barstow. Territoires Irradiés.

Avec les quelques pages qui suivent se terminera ce journal de voyage entrepris lors de notre traversée du rio Concho, qui marque la limite nord de l'Empire Andin. Avant de quitter Barstow pour l'ultime étape de notre mission, je confierai ce document au conseil des anciens de la cité, à charge pour lui de le conserver jusqu'à notre retour ou, si le destin voulait que jamais nous ne revenions, de le remettre aux autres Européens qui pourraient un jour se présenter dans cette région.

J'ai précédemment raconté de quelle tragique manière se termina la tentative de désenvoûtement pratiquée sur la princesse Acollua Xloque. Cette vaillante jeune femme succomba à l'épreuve, et on sait comment réagit Ottar Hagen, son compagnon et amant. J'ai relaté la conclusion de cet épisode qui permit, triste consolation, d'identifier le traître sévissant au sein de notre expédition, à savoir Maître Sogorod, de l'université d'Uppsala.

Quelques mots pour préciser les relations que j'entretenais avec Maître Sogorod : il était d'une quinzaine d'années mon cadet et avait été mon élève, au cours des années 10 à 20 de la Renaissance, alors que j'enseignais l'astronomie et la cosmologie dans les ruines de l'université d'Heidelberg. A ce qu'il paraît, à cette époque, il avait déjà été contacté par d'anciens sociétaires du Vrîl et était plus ou moins acquis à la théorie de la Terre Creuse. Il passa avec succès les épreuves qui firent de lui un aspirant-astrologue, avant de gravir les degrés de la connaissance et, parallèlement, de la célébrité. Il se fit très tôt remarquer par son remarquable génie inventif, et ses réalisations

techniques, dans les domaines aussi bien civils que militaires, attirèrent rapidement l'attention des milieux universitaires. On lui doit notamment de très nombreuses et intéressantes études concernant les navigations aérienne, maritime et sous-marine.

Quand, Honorables Délégués de la Diète, vous me confiâtes l'organisation et le commandement de l'expédition, je songai immédiatement à Sogorod, avec qui j'étais resté depuis des années en contact épistolaire. Par un curieux hasard, il résidait alors à Canterbury, effectuant une tournée de démonstration de ses plus récentes inventions à travers toute l'Europe, et il répondit aussitôt et positivement à mon invitation. De tous les membres de la délégation scientifique, il était assurément celui que je croyais connaître le plus intimement, et le dernier que j'aurais pu soupçonner de trahison...

Dans sa folie meurtrière, Ottar l'eût tué sans pitié ni remords. Fort heureusement, Karli Assandun intervint avec sa détermination coutumière pour sauver la vie de notre ennemi. J'avais depuis longtemps donné des instructions très strictes au *rittmeister*, instructions selon lesquelles le félon devrait être pris vivant. Il ne fait aucun doute qu'Assandun eût abattu Ottar sans la moindre hésitation pour obéir à la consigne.

Dans les jours qui suivirent, nous interrogeâmes Sogorod et j'obtins des réponses à nombre de questions qui m'obsédaient depuis des mois.

Tout d'abord, en fouillant ses affaires personnelles, nous mîmes la main sur divers objets nécessaires aux pratiques nécromantiques, tels que petits blocs de cire, sachets contenant des plantes réduites en poudre (viga pastoris, chélidoine, cataire, langue de chien, jusquiame, sauge, serpentaire et pavot), épingles d'argent, copeaux de racine de mandragore. Mais notre découverte la plus intéressante fut incontestablement une carte détaillée des Etats-Unis d'Amérique : ce document, réalisé par le Vrîl, donnait les distances exactes, les reliefs et même les noms de lieux. Le trajet probable suivi par le premier *Certitude* y figurait, tracé de la main même de Sogorod. Il aboutissait également à Barstow et, d'après la carte, cent cinquante kilomètres – moins de quarante lieues – nous séparaient encore du gouffre aux chauves-souris décrit par Galley et les Yankis : l'endroit portait le nom de *Carlsbad*.

Sogorod fut soumis à de nombreux interrogatoires menés conjointement par Maître Vindelician et moi-même. Dans un premier temps réticent, le traître finit par se soumettre et avoua tous ses crimes, avec un luxe de détails qui ne laissa plus aucun doute quant à ses funestes agissements.

De ses révélations, il ressortit que des envoyés du Vrîl étaient venus le trouver à Canterbury et l'avaient informé qu'il figurait sur la liste établie par moi-même des candidats probables à l'expédition – ce

qui laisse supposer que les fanatiques du Reich entretiennent des complicités au plus haut niveau, jusque dans les sphères de la Diète. Sogorod reçut pour instructions d'accepter ma proposition et de nous accompagner. Sa mission consistait dans un premier temps à tout faire pour retarder ou annuler le voyage. En cas d'échec de ses tentatives successives, il devait retrouver la trace du premier *Certitude*, nous éliminer et ramener les preuves de l'existence du Passage. Pour récompense de ses services, on lui promit, à son retour, une place au sein du Conseil Suprême du Vrîl. Et dans le cas d'un rétablissement du Reich en Europe, un rôle scientifique et politique de tout premier plan.

Sogorod embarqua donc, en compagnie de trois complices, collaborateurs occultes de la nouvelle Sainte-Vehme : le second Sygtrugg et les jumeaux Ri Ruirech et Ri Coiced. On sait qu'un de ceux-ci périt dans l'incendie criminel de notre dirigeable, que je tuai moi-même Sygtrugg alors qu'il s'apprêtait à m'assassiner, et qu'Ottar abattit l'autre frère. Sogorod resta seul, mais il ne désespéra pas d'accomplir sa mission. Il disposait de sa carte des Etats-Unis d'Amérique, et il comptait bien l'utiliser pour retrouver et suivre le chemin parcouru par la première expédition.

Il nous avoua bien sûr avoir pratiqué un sortilège de contrôle sur Acollua Xloque. Pour ceci, il utilisa un bijou – un bracelet – dérobé à sa future victime. Mais il commit manifestement une erreur dans la mise en place de l'envoûtement, et alors qu'il comptait contrôler la jeune femme, il draina son énergie et plongea son esprit dans l'oubli. Le mobile de son acte était des plus simples : la princesse avait insisté pour nous faire quitter la cité morte que nous visitions, peu après avoir traversé le Rio Grande. Sogorod en avait conçu une profonde amertume : il avait espéré découvrir dans les décombres de cette ville un indice quelconque témoignant du passage du premier *Certitude*. Contrarié et furieux, et peut-être aussi pour venger la mort de ses complices, il s'en prit à l'innocente Andine...

Au cours des interrogatoires successifs, Sogorod ne montra jamais aucun remord de ses actes. Il avait assassiné de ses propres mains le malheureux Malchus, ordonné le meurtre de l'aérostier Abbo, créé l'égrégoire, pactisé avec Tahuantinsuyu pour notre perte à tous, il s'était rendu complice du meurtre de Mayta Roca ; toutes choses éminemment condamnables. Je tentai plusieurs fois d'allumer en lui une lueur de repentir, mais ce fut peine perdue. Si Sogorod se montrait désolé, c'était seulement d'avoir échoué dans sa mission. Selon moi, cet homme ne possédait plus tout son bon sens, et je soupçonne les sociétaires du Vrîl de lui avoir fait absorber, avant son départ, une quelconque drogue de possession. A moins qu'ils n'aient utilisé l'hypnotisme pour s'assurer de son indéfectible fidélité. Si nous

avons été moins pressés par le temps, j'aurais tenté, avec l'aide de Maître Vindelician et de Maître Caecina, d'extirper le mal de son esprit, seulement nous étions trop impatients d'achever notre quête et les choses restèrent donc telles quelles.

Il me faut à présent parler de ce que fut la fin de Maître Sogorod.

A ma requête, Galley avait mis un autre local à notre disposition, qui servait à la fois de salle d'interrogatoires dans la journée et de cellule pour la nuit. A la tombée du jour, Sogorod était enfermé dans cette pièce et confié à la surveillance de Karli Assandun ou du Laird Keppoch.

La cinquième aube suivant son arrestation, Sogorod fut découvert mort, exsangue, dans cette pièce. La cause de son décès apparut très vite : le traître s'était enfoncé dans les narines des pailles arrachées à sa natte, déclenchant ainsi hémorragie sur hémorragie, jusqu'à être entièrement vidé de son sang. J'avais autrefois entendu parler de ce procédé, très en faveur auprès des membres du Groupe Stem tombés entre les mains de la Sainte-Vehme. Des héros d'antan avaient échappé par ce moyen aux tortures abominables dont ils se savaient menacés. Il est probable que les sociétaires du Vrîl avaient persuadé Sogorod de l'utiliser s'il venait à être découvert.

Cet homme mort, les interrogatoires interrompus, plus rien ne nous retenait à Barstow, et nous pouvions reprendre nos préparatifs en vue d'achever notre mission. Nous disposions d'une carte, et Galley s'efforça de nous renseigner utilement en ce qui concerne le chemin à parcourir jusqu'à Carlsbad. Il nous décrivit avec force détails le site et les moyens d'y accéder.

Aucun Yanki ne nous accompagnera : les indigènes se refusent même à prononcer le nom de « Carlsbad ». Ils vivent dans la terreur des mégachiroptères, même si, depuis trois ou quatre générations, ils ont entrepris de les combattre, avec des bonheurs divers.

Je reprends ici la mine de plomb, après une interruption d'une journée. Nos préparatifs sont enfin terminés et, avant une heure, nous aurons quitté Barstow. Ce journal ainsi que le lexique établi par Maître Vindelician et le carnet de croquis réalisés par feu Sogorod resteront sur place, à la disposition de ceux qui, éventuellement, nous suivront.

Nous marcherons vers le nord-ouest. Krumm et Osek, rétablis de leurs blessures, nous accompagnent. Mais il a été décidé qu'ils ne descendront pas dans le gouffre et attendront à l'extérieur, avec Maître Caecina, en trop piètre condition physique pour tenter l'aventure. S'ils ne nous voient pas ressortir, après un délai raisonnable, ils quitteront la région et feront leur possible, en marchant toujours plein est, pour rejoindre la côte atlantique. Arrivés

là, ils devront se débrouiller pour trouver un moyen de regagner l'Europe.

En définitive, nous serons donc cinq à plonger dans l'inconnu. Assandun, Keppoch et Ottar Hagen sont des athlètes accomplis, alors que Vindelician et surtout moi-même avons passé l'âge des exploits physiques. Mais nous disposons d'un matériel efficace sous forme d'échelles de corde, de pics, de sangles... Nous pouvons réussir...

Nous pouvons aussi échouer.

Au moins, nous aurons essayé.

Je rédige ces dernières lignes tandis que mes compagnons se rassemblent en contrebas du premier étage de la cité. J'aperçois Galley et les autres indigènes du conseil des anciens : ils remettent au *rittmeister* des provisions en nourriture et en eau. Il a été convenu que nous nous déplacerons pendant le jour et que nous nous dissimulerons durant les heures nocturnes. Les montures resteront à Barstow : trop facilement repérables par les mégachiroptères.

Il me reste à cacheter de cire d'abeille le rabat de toile qui protégera ce journal. Honorables Délégués de la Diète Européenne, si vous lisez un jour ces lignes, sachez que la peur étreint nos cœurs mais que notre exaltation à toucher enfin le but de notre mission nous donne le courage nécessaire pour affronter l'ultime épreuve.

Ecce signum

URIEN

CHAPITRE VIII

An 55 de la Renaissance.
Carlsbad. Territoires Irradiés.

Le soleil se couchait, incendiant de ses derniers feux les sommets des monts Guadalupe. Urien décida qu'il était temps de faire halte. Les huit hommes déposèrent leurs équipements et entreprirent, comme chaque soir, de se constituer un abri camouflé. A cet effet, ils avaient emporté avec eux plusieurs pieux et des rouleaux de toile de couleur brune.

A l'aide de pelles à manche court, ils creusèrent rapidement une excavation parallélipipédique d'un mètre de large sur deux de long et un de profondeur, plantèrent les pieux et recouvrirent le trou avec les bâches. Juste avant de s'introduire à son tour dans cette cachette. Urien jeta un dernier coup d'œil à l'extérieur. La surprise lui coupa littéralement le souffle.

Il attira le plus discrètement possible l'attention de ses compagnons.

A moins de cinq cents mètres, une nuée sombre s'élevait du sol, tournoyant dans le ciel comme une tornade. Dans le même temps, un bruissement allait s'amplifiant, dominant tous les autres sons.

— Tripes de Kilmanoch ! Qu'est-ce que c'est ? souffla le Laird Keppoch.

Le crépuscule s'étendait peu à peu tandis que le tourbillon ne cessait d'enfler et le bourdonnement de croître. Le visage blême, Ottar dit à voix basse :

— Des chauves-souris ! Des milliers et des milliers de chauves-souris !

C'était la vérité. Le vol compact de mégachiroptères jaillissait sans

interruption des entrailles de la Terre, engendrant cet incroyable phénomène.

— Cachez-vous ! Vite ! Il y va de notre vie ! ordonna Urien.

L'instant d'après, les huit hommes se serraient dans leur trou. Nuit après nuit, ils avaient utilisé cette forme de camouflage afin de se soustraire aux attaques des créatures des ténèbres. Ce soir-là, la réalité du danger leur apparaissait dans toute son horreur.

— Nous devons être tout près du gouffre, constata Vindelician. Quelques centaines de mètres tout au plus.

— C'est une chance pour nous d'avoir assisté à ce spectacle, assura Urien. D'après Galley, l'entrée des grottes est difficile à repérer, mais à présent, nous savons exactement où elle se situe. Dès l'aube, lorsque les chauves-souris seront rentrées, nous nous approcherons de leur repaire. Maître Caecina, Osek et Krumm continueront d'utiliser cet abri pendant deux ou trois jours, et si nous n'avons pas reparu après ce laps de temps, ils quitteront la région, comme convenu.

Ils partagèrent un peu de nourriture. La promiscuité rendait l'endroit inconfortable, mais au moins on s'y sentait dans une relative sécurité. A l'extérieur, le bruissement s'était éteint et la tornade vivante avait fini par se dissiper. Les mégachiroptères s'étaient envolés dans toutes les directions, obéissant à un dessein bien précis.

— A la lumière des conversations échangées avec Galley et les autres indigènes, remarqua Vindelician, on peut supposer que ces bêtes survolent toute la région, dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres, en s'attaquant à toute créature vivante. Elles évitent cependant de s'approcher des cités fortifiées comme Barstow, dont les habitants ont appris à se défendre et à rendre coup pour coup. En fait, ce qu'elles semblent craindre, c'est qu'on viole leur territoire, ainsi que nous sommes en train de le faire...

— Elles « gardent un lieu de ténèbres », rappela Urien. Mais je me pose toujours la question : de quelle utilité leur sont les êtres pâles ? Et de qui ces derniers descendent-ils ? Ils n'ont rien de commun avec les Yankis.

— Une race qui se serait développée au sein du gouffre, hasarda Caecina. Des cavernicoles... J'ai longuement réfléchi à la question. Imaginons qu'il y a huit cents ans, à l'époque où le Reich employa l'Arme Suprême, une partie des populations de la région se soit réfugiée dans le monde souterrain... Elle aurait ainsi échappé aux séquelles de la Mort Silencieuse mais serait tombée au pouvoir des mégachiroptères...

— Lesquels sont peut-être le résultat de quelque inimaginable mutation, ajouta Urien. Oui, cette hypothèse est tout à fait plausible : des chauves-souris vampires subissant une croissance accélérée et assujettissant une fraction de l'humanité frappée par la

dégénérescence, la réduisant au rôle de bétail et de complice dans ses exactions.

Intervenant dans la conversation, Ottar signala à ses compagnons l'étrange attitude de l'être pâle captif des Yankis.

— Il s'est approché, a glissé sa main entre les barreaux et a effleuré mon visage du bout des doigts. Il ne semblait nourrir aucune mauvaise intention, seulement un indigène l'a effrayé et il n'a pas achevé son geste.

Le jeune homme s'exprimait d'une voix morne, sans timbre. Depuis la mort d'Acollua, il était ainsi, accablé par la disparition de sa compagne, en dépit des efforts d'Urien pour le distraire de sa douleur.

« Le temps cicatrisera ces blessures, songea le vieillard, et quand nous serons de nouveau plongés au cœur de l'action, il oubliera sa peine. »

— Les êtres pâles combattent très certainement sous la menace au côté des monstres, acquiesça Vindelician. Le geste que nous rapporte notre ami pourrait signifier que certains individus seraient prêts à tenter de secouer le joug des mégachiroptères et à faire alliance avec les humains. Mais les Yankis ont toujours ignoré ou découragé ces tentatives de conciliation... Et comme ils se refusent à affronter les chauves-souris sur leur propre terrain, les choses peuvent en rester là pendant encore des siècles et des siècles.

Ils décidèrent de prendre un peu de repos, en attendant l'aube. Tous s'assoupirent ; seul Urien mit longtemps à trouver le sommeil. Son esprit ressassait sans relâche l'éventualité d'un échec.

Nous succomberons peut-être tous dans notre quête, et jamais nous n'apporterons la preuve que nous cherchons. Un jour, en Europe, le retour du premier Certitude sera connu de tous, et les fanatiques du Reich relèveront la tête. Ils affirmeront l'existence d'un Passage et en donneront pour gage la longévité de Maître Athulf, revenu du passé... Ils étendront de nouveau leur pouvoir sur les esprits faibles et tout recommencera... en pire sans doute, car l'hypothétique Retour du Premier renforcera encore le dogme officiel...

Urien s'endormit enfin, mais d'un sommeil traversé de cauchemars.

Il était tout jeune homme, errant par une nuit semblable à celle-ci, et au-dessus de lui se découpait la silhouette du gigantesque échafaud dressé sur les pentes de l'Obersalzberg. Le sang des suppliciés avait irrigué la terre grasse, et l'aspirant-astrologue cherchait la racine de mandragore qui lui permettrait de créer un homuncule...

Dans le secret de sa cellule, il triait élément après élément les composants qui formeraient la malfaisante petite créature : grains de millet, baies de genièvre, fleurs d'égantier...

Dès lors, il vivait dans la terreur constante d'être découvert. La première indiscretion lui serait fatale.

La Sainte-Vehme était sur ses traces. Le Haut Dignitaire Birka avait mis la main sur l'homuncule. Il l'interrogeait et Durgar le conduisait tout droit au lieu de rassemblement des combattants de Stem...

Urien s'éveilla, trempé de sueur. Dans la pénombre de l'abri, il distingua les traits d'Ottar, penché sur lui.

— Doucement, Maître Urien, ou vous allez attirer ici toutes ces suceuses de sang !

Un tremblement saisit Urien, qui posa une main glacée sur l'épais poignet du jeune homme.

— Galileo Galilei, Ottar, merci de m'avoir secoué ! Je me croyais revenu... Une fois déjà, par mon imprudence, j'ai causé la perte de plusieurs de mes compagnons : des hommes qui me valaient mille fois tel Thegan bo Eirik.

— Nous sommes tous volontaires pour vous seconder, murmura Ottar, et nous n'ignorons rien des dangers que nous allons devoir affronter. Tranquillisez-vous, Maître Urien : nul ne vous tiendra pour responsable de quoi que ce soit !

Il ajouta, à voix encore plus basse.

— Et en ce qui concerne la princesse... Vous n'êtes pour rien dans l'échec de la tentative de désenvoûtement... Je sais cependant une chose : Maître Sogorod n'a été que l'instrument, c'est le Vrîl qui a tué Acollua, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour la venger. Nous descendrons dans le gouffre, et nous en ressortirons ensuite avec toutes les preuves que vous souhaitez !

Urien hocha la tête.

— Amis, intervint Assandun, je crois qu'il est temps : l'aube se lève.

L'un après l'autre, ils se glissèrent hors de l'abri.

Ainsi que l'avait supposé Maître Vindelician, l'entrée des grottes était située à trois cents mètres de leur abri, si bien dissimulée qu'à moins de particulièrement la chercher, on pouvait passer tout à côté sans même s'aviser de son existence.

— Ici ! appela Assandun. Ils firent cercle autour d'un trou sombre d'environ dix mètres de diamètre. Les parois abruptes s'enfonçaient à la verticale et on ne distinguait pas le fond de ce puits de noirceur. Ottar chercha autour de lui, se baissa pour ramasser un morceau de cactus desséché et l'enflamma. Puis, se penchant au-dessus de l'orifice, il lâcha sa torche improvisée. Celle-ci tomba et se désintégra en multiples fragments lorsqu'elle toucha le fond de la crevasse.

— Cinquante mètres..., peut-être soixante, constata Urien.

Ils déposèrent leur matériel et commencèrent à assembler les échelles de corde. Ils disposaient également de petites lampes à huile et de viroles de fer dont ils se serviraient pour assurer des jalons au long de la paroi.

— Nous allons nous encorder : ce sera plus sûr..., proposa Assandun. Je passe le premier, Maître Urien et Maître Vindelician viennent ensuite, puis Ottar, qui est le plus robuste : le Laird Keppoch fermera la marche.

Leurs préparatifs terminés, les explorateurs prirent congé de leurs compagnons.

— Maître Caecina, rappela Urien, nous espérons être de retour avant le crépuscule, mais dans le cas contraire, rejoignez l'abri, sans oublier de remonter l'échelle de corde, et revenez demain matin puis le jour suivant. Au terme des trois jours, si nous n'avons toujours pas reparu, considérez la mission comme terminée et regagnez la côte par vos propres moyens. Nous vous souhaitons bonne chance.

— Si quelqu'un a besoin de beaucoup de chance, c'est plutôt vous, soupira Maître Caecina. Nous avons fait une longue route ensemble, et je regrette bien de ne pouvoir descendre à vos côtés.

— Je sais, acquiesça Urien en donnant l'accolade au lettré ukrainien, mais il faut que certains d'entre nous restent afin d'assurer notre éventuel retour et, sinon de témoigner de la conclusion de notre expédition.

— Allons, ordonna le *rittmmeister*, ne perdons pas un temps précieux.

Il posa le pied sur le premier barreau et s'enfonça dans la cavité. Maître Urien le suivit, puis les autres, à tour de rôle.

Caecina épongea son front luisant de sueur.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre, dit-il aux deux aérostiers.

Ils scrutèrent le paysage environnant. L'angoisse d'être abandonnés à leurs seules ressources les étreignait déjà.

*

**

La descente s'avéra relativement aisée, car le poids conjugué des cinq hommes assurait la stabilité de l'échelle. Une seule lampe, celle d'Assandun, restait allumée, afin d'économiser les réserves d'huile.

Au bout d'un quart d'heure, le *rittmmeister* posa le pied sur le sol, où il attendit ses compagnons. Ils dénouèrent les cordes qui les reliaient les uns aux autres et examinèrent l'endroit où ils se trouvaient.

Là-haut, tout là-haut, une minuscule ouverture laissait entrevoir un fragment de ciel bleu. Un instant, la même pensée traversa tous les esprits : renoncer, renoncer tout de suite ! Remonter vers la lumière du jour, rejoindre Caecina et les deux autres, fuir cette contrée maudite et marcher, marcher jusqu'à la côte atlantique !

Cette idée se dissipa aussi vite qu'elle leur était venue. Assandun éleva sa lampe. Devant eux, une arche naturelle indiquait l'entrée d'un couloir.

— Par ici, dit Urien.

— Laissez-moi encore passer le premier, conseilla Assandun.

Le large tunnel était encombré d'énormes blocs sans doute détachés du plafond, et ils durent louvoyer à travers ce labyrinthe. Au-dessus de leurs têtes se tordaient d'étranges et gracieuses draperies minérales, aux larges bandes jaunes et orangées, voisinant avec de plus classiques stalactites aux pointes effilées.

— Calcite, commenta Urien à voix basse. Les différences de couleur s'expliquent par la présence ou l'absence de fer et d'autres impuretés. Baissez la tête et prenez garde aux stalactites : elles peuvent être aussi coupantes que des rasoirs.

— Cette odeur..., remarqua Assandun.

De violents relents ammoniacques. Ils prirent conscience du fait qu'ils s'enfonçaient presque jusqu'aux chevilles dans un tapis poudreux. Des déjections de mégachiroptères, accumulées génération après génération. Et plus ils avançaient, plus la puanteur s'accroissait, jusqu'à devenir suffocante. Ils hésitèrent un instant.

— Leur repaire se situe sans doute à l'extrémité de la galerie, déclara Urien, mais à mon sens, ces créatures sont plongées dans une léthargie dont elles ne sortiront qu'en fin de journée. Gardiennes ou pas, elles doivent obéir à leur rythme biologique.

— C'est un pari dangereux, ricana Assandun, mais vous avez raison. Après tout...

Les blocs de pierre se faisant de plus en plus nombreux, ils se virent contraints d'escalader de véritables entassements parfois très instables. Ils avançaient prudemment, veillant à ne pas glisser dans quelque anfractuosité. Une jambe brisée était bien la dernière chose souhaitable.

— Oh ! regardez ! souffla Ottar.

Ils étaient arrivés devant l'entrée d'une immense caverne où, bizarrement, la lampe à huile ne leur serait plus de la moindre utilité : ses parois scintillaient de millions de points lumineux évoquant irrésistiblement un ciel piqueté d'étoiles. Sidérés, ils s'arrêtèrent. Vindelician marcha jusqu'à la muraille, cueillit un de ces points brillants et l'approcha de la flamme : au bout de son index se tortillait un insecte minuscule, pareil à un ver luisant.

— Larve de moucheron cavernicole... et ces filaments visqueux lui servent à engluer d'autres petits arthropodes constituant sa nourriture. Karli, éteignez cette lampe : nous disposons désormais d'assez de lumière pour nous guider !

Assandun obéit. Vindelician avait dit vrai : la phosphorescence émise par les larves suffisait à éclairer le chemin. Dans cette clarté spectrale, à dominante bleutée, on apercevait des colonnes blanchâtres, entourées de stalactites ensiformes dont le sommet

s'estompait dans la pénombre du plafond, mais surtout...

Des milliers de mégachiroptères sommeillaient là, agglomérés en énormes grappes de plusieurs dizaines d'individus afin de trouver un peu de chaleur. Accrochées la tête en bas, retenues aux innombrables saillants de corniches par les doigts de pied, les créatures dormaient. Muscles relâchés, respiration réduite, battements de cœur limités à une dizaine de pulsations par minute, elles lâchaient par intermittence un jet d'urine ou de déjections qui s'ajoutait à la couche malodorante couvrant le sol sur plus de trente centimètres d'épaisseur. Quand les fientes touchaient par hasard une concrétion de calcite, elles produisaient un son ténu et cristallin pareil à la musique d'une minuscule clochette. Une pluie de mites mortes tombait également de la voûte, et l'atmosphère était saturée de véritables nuées de mouches parasites aveugles.

Etreints par l'angoisse, les hommes ne pouvaient s'empêcher d'imaginer qu'une à une les chauves-souris vampires allaient s'éveiller et fondre sur eux du haut de la caverne, les submergeant de leurs ailes membraneuses et huileuses...

— Il faut traverser cet endroit, murmura Urien. Il n'y a pas d'autre solution si nous voulons continuer notre exploration.

— Traverser ? s'étrangla Keppoch. J'aimerais mieux retourner affronter le Mapimi...

— Il faut y aller maintenant, décida Urien. Elles ne se rendent compte de rien : elles sont toutes profondément endormies, je vous assure !

D'autorité, il prit la tête du groupe. Les pieds s'enfonçaient dans le tapis poudreux en soulevant de légers nuages gris, augmentant encore l'abominable odeur d'ammoniaque. Le silence presque palpable créait une impression d'irréalité telle que les arrivants ne reconnaissaient même plus leur propre respiration.

La tête rentrée dans les épaules, ils passèrent sous les grappes de mégachiroptères. Néanmoins, Ottar, Assandun et Keppoch serraient à les briser poignées d'épées et crosses de pistolets. Ils avaient conscience du fait que si les bêtes s'éveillaient, leurs chances de s'en tirer seraient pratiquement nulles, mais ils étaient cependant décidés à faire front et à lutter jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Heureusement, les affirmations de Maître Urien s'avérèrent exactes et, à part d'intermittents frémissements qui parcouraient les corps distendus au bout des tendons des pattes, les monstres n'eurent pas le plus petit mouvement permettant de supposer qu'ils étaient conscients de la présence d'intrus dans leur repaire.

Arrivés à l'extrémité de la grotte, les hommes s'arrêtèrent pour souffler de soulagement. Une galerie s'ouvrait devant eux. Urien l'emprunta sans hésiter.

— Tripes de Kilmanoch ! gronda tout bas Keppoch. Je n'aimerais pas tenter l'expérience une autre fois !

— Il le faudra bien pourtant, grinça Assandun, si nous voulons revoir la lumière du jour !

Le boyau qu'ils suivaient s'élargissait ou se rétrécissait de manière fantaisiste, et les larves phosphorescentes y étaient plus rares que dans la caverne aux chauves-souris, ce qui contraignit le *rittmeister* à rallumer sa lampe. La courte flamme repoussa les ténèbres alentour, révélant la présence de sculptures naturelles encore plus étranges que toutes celles aperçues jusque-là : des cristaux de quartz voisinaient avec des inflorescences de gypse aux « pétales » constitués de sulfate de calcium ; des fleurs de givre, délicats cristaux d'aragonite, parsemaient les parois parfois presque entièrement recouvertes d'une résille serrée de structures cristallines dures alternant avec d'autres concrétions, blanches sur le pourtour, jaunes au centre, qui affectaient l'apparence d'œufs au plat. On eût dit, songea Ottar, l'intérieur d'un de ces palais enchantés décrits dans les vieilles légendes d'Erin, et l'esprit superstitieux du jeune homme fut troublé par cette analogie. Le *Sid*, le Royaume de l'Autre Côté.

— Attention !

Assandun avait interrompu sa marche. Le tunnel, à présent très large, recelait un piège mortel : un puits s'ouvrant presque en son milieu. Le *rittmeister* se pencha sur le trou et y avança sa lampe, mais il s'avéra impossible d'en distinguer le fond.

— Méfiance, conseilla Urien. Regardez bien où vous mettez les pieds.

Pendant plus d'une heure, ils suivirent la galerie, s'enfonçant toujours plus profondément sous terre, jusqu'au moment où ils aboutirent à une arche surplombée par une vaste draperie de pierre translucide. Au-delà de cette voûte s'ouvrait une nouvelle caverne.

Ils en franchirent le seuil.

Là vivaient les êtres pâles.

L'ancre était de dimensions réellement impressionnantes. Une cité de la taille de Londres, jugea Urien, aurait pu être contenue entière entre ses parois dont le sommet se perdait dans l'obscurité la plus totale.

Les êtres pâles avaient aménagé en locaux d'habitation les corniches et les moindres anfractuosités entre des blocs de pierre énormes, de la taille d'une maison d'un ou deux étages. Il y avait là toute une population d'hommes, de femmes et d'enfants qui vaquaient à leurs occupations. Très distinctement, on entendait le murmure d'un cours d'eau souterrain.

Dissimulés derrière des éboulis, Urien et ses compagnons

observèrent curieusement cette société cavernicole.

Les chauves-souris se nourrissaient du sang de ces gens, mais que pouvaient-ils bien manger, eux ?

Ils obtinrent la réponse à cette question en avisant, dans la lumière diffuse des constellations de larves phosphorescentes, un groupe de mâles adultes ramenant à bout de bras de grands poissons incolores, et des femelles collectant au sol des poignées de champignons blancs.

— Elles les cultivent sans doute de la même manière que nos paysans d'Europe travaillent leur terre, chuchota Vindelician, et elles disposent d'un terreau particulièrement riche dans les déjections des mégachiroptères.

Prenant toutes les précautions possibles pour ne pas être découverts, ils avancèrent à travers les éboulis. La population souterraine pouvait être estimée à plusieurs centaines d'individus.

— Nous arriverons peut-être à contourner ce « village », murmura Assandun, mais...

Il s'interrompit en découvrant qu'un enfant était là, derrière eux, juché sur un bloc de pierre et les observant en silence. Sa peau blafarde et translucide, totalement dépigmentée, luisait doucement dans la pénombre bleutée. Il ne montrait aucun signe d'émotion, d'appréhension, de peur ou d'hostilité. Simplement, il renversa lentement la tête en arrière pour lancer un cri, inaudible mais que durent percevoir ses frères de race, car tous interrompirent immédiatement leurs activités.

— Nous sommes découverts ! jura Laird Keppoch en arrachant son pistolet à sa gaine.

— Non ! Ne faites pas ça ! intervint Ottar en saisissant le poignet du Highlander.

De toute manière, il était déjà trop tard. Des êtres pâles des deux sexes et de tout âge convergeaient sur les intrus. Ottar, Urien puis leurs trois compagnons se redressèrent. La communauté silencieuse les entourait. Le premier, l'enfant s'approcha, plongeant son regard rosâtre dans celui d'Ottar et tendit une main diaphane.

Il ne produisit pas le moindre son, et pourtant le message mental traversa le cerveau d'Ottar avec une intensité fulgurante.

— Ils nous invitent à les suivre, traduisit-il à l'intention de ses amis.

— *D'où venez-vous ?*

— *De l'extérieur.*

— *Du monde de lumière ?*

— *Oui. De l'extérieur. Du monde où brille le soleil.*

— *Nous n'en connaissons que les phases nocturnes car la lumière du jour nous est mortelle. Etes-vous des humains ?*

— Oui... et vous ?

— Nous sommes les Troglobies. Vous appartenez à cette race qui combat les Ailés, et pourtant vous semblez différents.

— C'est exact. Nous venons... Mais vous ne pourriez comprendre. Ce que nous affirmons, Troglobies, c'est que nous ne sommes pas vos ennemis.

— Vous osez cependant défier les Ailés en pénétrant dans leur territoire de sommeil, et vous avez tenté de nous dissimuler votre présence. Pourquoi ?

— Parce que les Troglobies semblent avoir fait alliance avec les Ailés. N'est-ce pas exact ?

— Vous vous trompez : il n'y a pas d'alliance. Il ne peut y en avoir entre eux et nous. Simplement, nous ne pouvons nous passer d'eux, comme ils ne peuvent se passer de nous. Ils se nourrissent de notre sang lorsque nous sommes en vie et de notre chair quand nous mourons, et en échange, ils assurent notre sécurité en nous protégeant des populations extérieures. S'ils n'étaient pas là, il y a bien longtemps que les Yankis auraient pénétré jusqu'ici et nous auraient exterminés jusqu'au dernier pour s'emparer de nos cavernes. C'est ce qu'ils ont déjà tenté de faire par le passé, et ils seraient tout prêts à recommencer sans la terreur que leur inspirent les Ailés.

La communauté tout entière était rassemblée en cercle autour des cinq Européens. Depuis un long moment, les répliques mentales s'échangeaient entre les uns et les autres, principalement entre Ottar et un être pâle qui canalisait pour ainsi dire les pensées de ses semblables.

— Interrogez-le à propos de l'expédition du premier *Certitude*, dit Vindelician, à voix haute.

Le regard terne du Troglobie dériva jusqu'au lettré.

— Oui, nous comprenons enfin pourquoi vous avez pris le risque de vous aventurer jusqu'ici, au péril de votre vie. Effectivement, d'autres sont venus avant vous. Ils cherchaient quelque chose. Ils l'ont trouvé et ils sont repartis.

— Que cherchaient-ils ? Qu'ont-ils trouvé ? La réponse vint, silencieuse, froide et aiguë comme une lame de scalpel : le Troglobie se leva, signifia aux cinq hommes de le suivre, et descendit d'un pas lent jusqu'à la rivière souterraine.

— Ceci. L'eau chthonienne. L'Anaon, qui relie ce monde à l'Autre.

Défaillant, Urien s'agrippa à l'épaule d'Ottar.

— Galileo Galilei ! Le Passage ! s'étrangla le vieillard en s'effondrant dans les bras de son jeune compagnon.

CHAPITRE IX

Grotte de Carlsbad – Territoires Irradiés.
Sur la rivière Anaon.

La rivière chthonienne était large d'une vingtaine de mètres et animée d'un faible courant, à peine perceptible. Ses eaux presque étales, peu profondes d'après les Troglobies, abritaient nombre de minuscules crustacés – copépodes, isopodes, amphipodes –, mais également plusieurs variétés de poissons aveugles, à la chair très appréciée de la communauté souterraine, ainsi que différentes espèces de salamandres également aveugles, d'un blanc teinté de rose par les vaisseaux sanguins. De petites écrevisses translucides complétaient cette faune dont se nourrissait le peuple pâle.

Ses membres n'hésitaient pas à traverser le cours d'eau ou à y circuler à l'aide d'embarcations légères fabriquées avec de matériaux ramenés de l'extérieur, à l'issue des raids nocturnes durant lesquels ils accompagnaient les mégachiroptères.

— Accepteriez-vous de nous céder un de vos bateaux ?

Suite à la question posée par Urien, la réponse fusa presque instantanément :

— *Pourquoi pas ? Mais sachez ceci : les eaux de l'Anaon viennent de l'Autre Monde et retournent à l'Autre Monde. Elles ne font que traverser notre territoire, nous apportant tout ce dont nous avons besoin pour survivre. Réfléchissez bien avant d'entreprendre quoi que ce soit, car à l'extrémité de notre caverne, elles disparaissent en un autre lieu et un autre temps... Les hommes qui sont venus avant vous ont tenté l'aventure, mais trois générations se sont écoulées avant qu'ils ne réapparaissent parmi nous et n'échappent ensuite aux griffes des Ailés. Vous comprenez ce que cela signifie : à votre retour, si vous revenez jamais, d'autres que nous seront là*

pour vous recueillir. Cependant, tranquillisez-vous : nous apprendrons à nos enfants, qui transmettront ensuite à leurs propres enfants, que nous n'avons rien à craindre de vous et qu'ils devront vous aider à regagner l'extérieur, de la même façon que nous avons aidé vos prédécesseurs...

— Je vous remercie.

Un triste sourire éclaira fugitivement les traits émaciés d'Urien.

— A présent, poursuit le message mental des Troglobies, nous allons vous laisser, car le moment approche où nous devons rejoindre les Aîlés, et la route est longue, jusqu'à leur grotte.

Urien hésita. L'ultime question le brûlait.

— Oui, homme de la surface ?

— Le peuple des Troglobies... a-t-il toujours vécu ici ?

— Non.

— Alors... vous êtes vous-mêmes venus de... l'Autre Monde, n'est-ce pas ?

— Nos aïeux... C'est du moins ce que prétendent nos légendes...

— Dans ce cas, pourquoi restez-vous reclus dans cette caverne ? Pourquoi ne tentez-vous pas de regagner... l'Autre Monde ?

Le Troglobie indiqua du doigt son visage blafard, ses yeux roses, son torse étroit et cylindrique, ses jambes grêles.

— Une centaine de générations se sont écoulées depuis que nos aïeux ont été chassés, exilés de leur monde natal. Ils ont choisi de vivre dans cette zone intermédiaire qui, peu à peu, a modifié leur apparence physique. A présent, les Troglobies n'appartiennent plus à aucune race, ni à ce monde, ni à l'Autre. Ils sont ce qu'ils sont, et c'est très bien ainsi.

— Pourquoi vos ancêtres ont-ils été exilés ?

— Nous l'ignorons, et nous ne tenons pas à le savoir.

L'être pâle tourna les talons et rejoignit ses compagnons qui l'attendaient à quelque distance. Femelles et enfants se retirèrent presque aussitôt dans les anfractuosités de rochers constituant leurs habitations, tandis que les mâles se dirigeaient en procession vers l'arche minérale marquant l'entrée de la grotte. L'instant d'après, ils avaient disparu.

— J'ai l'impression de vivre un rêve, murmura Vindelician, ou plutôt un cauchemar. Sommes-nous réellement prêts à embarquer sur cette coquille de noix pour descendre ces eaux glacées ? Maître Urien, j'ai... j'ai peur. Une angoisse effroyable m'étreint. Comment pouvez-vous être aussi maître de vous dans une telle situation ? Ces créatures qui évoquent l'existence d'un Autre Monde et prétendent en être originaires, ce cours d'eau qui, paraît-il, vient d'ailleurs et y retourne, à travers les profondeurs souterraines...

Urien hocha doucement la tête.

— Aussi maître de moi..., ricana-t-il amèrement. (Puis il s'adressa à ses quatre compagnons attentifs :) Vous tous, écoutez ceci : l'univers

que nous connaissions, l'univers en lequel nous croyions a cessé d'exister, et les révélations des Troglobies ont bouleversé toutes mes convictions. Voulez-vous savoir quel effet cela fait d'apprendre que votre vie entière a été inutile ? Durant plus d'un demi-siècle, j'ai cru détenir la vérité et combattre l'obscurantisme et le mensonge, et voilà que je m'aperçois, en un instant, que j'étais dans l'erreur. Quelle dérision !

— Maître Urien, s'exclama Ottar d'une voix altérée, Maître Vindelician a raison ! Tout ceci n'est qu'une illusion, un mauvais rêve ! Nous allons rejoindre la surface, la lumière du jour, et le cauchemar se dissipera ! Nous regagnerons l'Europe. J'ignore encore par quel moyen, mais nous réussirons ! Souvenez-vous, Maître Urien : nous devons abattre les nouveaux sociétaires du Vrîl, nous devons écraser la tête du serpent, de la Sainte-Vehme renaissante ! Votre œuvre n'est pas achevée ! Et nous serons à vos côtés pour vous aider !

— Non ! *Non !*

L'esprit d'Urien basculait. Les yeux hagards, il dévisagea Ottar comme s'il le voyait pour la première fois, puis il recula et entra jusqu'aux chevilles dans l'eau de l'Anaon.

— Tais-toi ! *Tais-toi !* Je niais la théorie de la Terre Creuse ! Quelle stupidité ! Ils avaient raison ! Ils avaient tous raison, Abogard, Albinus, Athulf ! Le Vrîl avait raison, entends-tu ! *La Terre Creuse, c'est la réalité !* Galileo Galilei : mensonges ! Kepler : mensonges ! Tycho Brahé, Giordano Bruno, Nicolas Copernic : mensonges ! *Mensonges !* Karl Haushoffer était le seul, l'unique détenteur de la vérité, et j'ai été assez stupide pour refuser l'enseignement du Vrîl et passer mon existence tout entière dans l'hérésie !

Avant que quiconque ait pu esquisser un geste, le vieillard grimpa dans une embarcation troglobie, qu'il manqua faire chavirer. Proférant toujours des anathèmes, il se mit à ramer de toutes ses faibles forces dans le sens du courant.

— Le malheureux est devenu fou ! jura Ottar. Il faut le rattraper !

Ni Vindelician, ni Assandun ou Keppoch ne réagirent. Les trois hommes restaient immobiles, suivant du regard la nef qui s'éloignait dans la pénombre bleutée. Ottar courut à un autre bateau échoué sur la berge, le tira dans le cours d'eau, saisit les avirons.

— Assandun ! Keppoch ! Qui vient avec moi ? Le *rittmeister* secoua la tête. Le Highlander affecta de regarder ailleurs. Maître Vindelician s'approcha de la berge.

— Hagen, écoutez-moi ! Je sais quels sentiments vous lient à Maître Urien, mais renoncez à ramener ce pauvre dément ! Restez avec nous. D'ici quelques heures, lorsque les Troglobies reviendront et que les chauves-souris retomberont en léthargie, nous quitterons cet endroit pour rejoindre Maître Caecina et les autres. Notre mission est

terminée !

— Et si nous rentrons jamais en Europe, que raconterez-vous à la Diète ? Que le Passage existe vraiment ? Qu'il y a une autre Terre Creuse, communiquant avec la nôtre par une rivière appelée Anaon coulant au fond du gouffre de Carlsbad, dans les Territoires Irradiés ? Que le Reich peut légitimement renaître de ses cendres et opprimer de nouveau tout un continent, en attendant le retour du Premier ?

— Rien de tout cela, car nous mentirons, dit froidement Vindelician. Nous dissimulerons la vérité à Caecina et aux aérostiers, et nous la dissimulerons de même aux Délégués de la Diète. Personne ne doit jamais seulement la soupçonner : ce serait la fin de la Renaissance ! Nous affirmerons la fausseté de la théorie de la Terre Creuse, et nous garderons notre secret jusqu'à notre dernier souffle !

— Oui, approuva Ottar d'une voix sourde, vous avez raison, Maître Vindelician. C'est la seule solution, et nous en sommes tous conscients. Mais il y a là-bas, en aval de cette rivière maudite, le seul être qui ait vraiment compté pour moi en ce monde, et je ne peux l'abandonner à sa folie !

— Hagen, ne soyez pas stupide ! Vous ne pouvez plus rien pour Maître Urien ! Revenez, Hagen ! ! !

Sauvagement, Ottar enfonça ses avirons dans l'eau et s'écarta de la rive. Dos arqué par l'effort, muscles bandés, il disparut à la suite d'Urien.

*

**

En cet instant, Ottar n'avait plus qu'une pensée : rejoindre son ami, le dissuader d'aller plus avant sur l'Anaon et, au besoin, user de la force pour le ramener avec lui à l'extérieur. Il présumait que l'entreprise ne poserait guère de problème et, compte tenu de la débilité physique du vieillard, supposait qu'il ne lui faudrait que peu de temps pour rattraper son embarcation. Mais il avait négligé un facteur important : dans sa démence, le lettré consumait toute sa vigueur en efforts insensés, et il maintenait son avance.

Sans l'approuver, Ottar excusait le comportement de Maître Urien. Il réalisait aisément quel choc pouvait recevoir un individu dont toutes les valeurs s'écroulaient, balayées en l'espace de quelques minutes. Le savant avait atteint l'âge avancé de trois bons quarts de siècle, durant lesquels il avait consacré toute son énergie à la défense d'un certain idéal de vérité. Cette vérité s'avérant tout à coup complètement erronée, son esprit n'avait pas résisté... En d'autres termes, il était probable que même si Urien réintégrait un jour l'Europe, il ne recouvrerait jamais son équilibre mental. Les épreuves

subies depuis six mois auraient suffi à épuiser n'importe quel homme en pleine possession de ses moyens physiques et psychologiques, et le vieillard avait depuis longtemps franchi la limite de ceux-ci. Le drame qu'il traversait à présent était donc presque inévitable.

— Mais, par les mânes de mon grand-père qui fut ton compagnon, je te ramènerai de gré ou de force, vieil entêté ! jura le colosse en avançant de plus belle.

Il ne prêtait aucune attention au décor environnant, uniquement concentré sur le but qu'il s'était fixé. La rivière s'écoulait paisiblement entre ses deux berges caillouteuses, reflétant en nappes bleutées les parois phosphorescentes. Par endroits, des colonnes à demi immergées s'élevaient jusqu'à la voûte, bordées d'un « trottoir » marquant un ancien niveau des eaux. S'il avait jeté un coup d'œil vers les grandes flaques stagnant sur l'une ou l'autre berge, Ottar aurait pu apercevoir des conglomérats de perles de pierre, polies et arrondies par la constante agitation du flot. Plus loin, le courant balançait mollement de larges fleurs flottantes de calcite. Les rames, en créant un remous, engloutissaient les plaques devenues trop lourdes.

— Maître Urien ! Maître Urien ! ! ! Attendez ! Je viens avec vous !

La voix puissante d'Ottar se répercutait à l'infini, couvrant le bruit des gouttes invisibles tombant du plafond de la caverne.

Le jeune homme tendit l'oreille mais ne perçut aucune réponse. La visibilité était réduite à une centaine de mètres ; il crut apercevoir une ombre le précédant sur l'Anaon, sans pouvoir affirmer cependant qu'il ne s'agissait pas d'un effet de son imagination.

Peu après, il perçut un léger bruissement. La rivière empruntait une légère déclivité et son courant s'accélérait. La caverne paraissait également se rétrécir et Ottar estima ses nouvelles dimensions à moins de quarante mètres de largeur. De petits lacs limpides s'étaient formés sur les côtés, offrant au regard une abondance de concrétions de toutes tailles et de toutes formes, depuis celles de bouquets de fleurs à celles de vasques, en passant par des clochetons, des feuilles d'acanthé ou d'étranges sculptures qu'on eût dites façonnées non par la nature mais par des mains humaines.

Puis le cours d'eau s'engouffra dans une galerie dont la voûte ne culminait pas à plus de cinq ou six mètres. Des stalactites effilées en tombaient en herses cristallines, et Ottar baissa prudemment la tête. Il se demanda un bref instant comment il parviendrait, au retour, à remonter le flot à contre-courant, mais il n'abandonna pas pour autant la poursuite.

Qu'avaient dit les Troglobies ? *Les eaux de l'Anaon viennent de l'Autre Monde et retournent à l'Autre Monde*, ce qui signifiait sans doute qu'elles décrivaient une sorte de boucle... Mais comment était-ce possible ?

L'appréhension s'empara d'Ottar. Pendant quelques secondes, il fut tiraillé entre sa décision de ramener Urien et la tentation de faire immédiatement demi-tour... Puis il réalisa qu'il n'avait plus le choix ! L'Anaon se ruait à présent dans un boyau plus étroit encore – pas plus de trois ou quatre mètres de large – et, le courant s'accélérait toujours, bouillonnait dans cet étranglement de plus en plus obscur.

— Par les couilles d'acier de Cu Chulainn, ce qui est fait est fait ! gronda le colosse. Il n'y a rien à regretter !

Fort de cette résolution, il consacra de nouveau toute son attention à bien diriger son embarcation, à éviter qu'elle ne heurte la paroi et ne se désintègre, le laissant se noyer dans l'eau glacée. Il brisa du front plusieurs petites stalactites et s'avisa que la voûte du tunnel n'était pas à plus d'un mètre de l'eau. Il était comme un rat pris au piège d'un conduit !

— Urien ! Maître Urien !

Ses efforts aboutissaient enfin ! Devant lui, à une dizaine de mètres tout au plus, se découpait la silhouette aisément identifiable du vieillard. Mais celui-ci ne tenait plus en main qu'un tronçon de rame, et son esquif, n'étant plus contrôlé, se déportait d'une paroi à l'autre au gré du courant.

A force de rames, Ottar amena enfin la proue de son embarcation parallèlement à celle de son ami. Dans des eaux plus calmes, il n'eût pas hésité un instant à cueillir sa proie d'une main ferme et à l'attirer à lui, mais une telle manœuvre, dans le cas présent, eût certainement entraîné le naufrage des deux bateaux. Le jeune homme se résigna donc à saisir le bordage du canot d'Urien et à le maintenir contre le sien.

— Maître Urien ! Tenez bon !

— Ottar, mon garçon !

Dans le regard du vieillard, toute démenche semblait disparue, et la peur se mêlait au soulagement.

— Ottar ! J'ai agi comme un imbécile ! Nous allons tous les deux...

— Nous allons nous en tirer, vieil obstiné, mais une fois de retour chez nous, oubliez-moi et ne venez plus me bassiner avec d'autres expéditions du même tonneau !

La plaisanterie arracha un faible sourire au lettré. Les deux nef s glissaient désormais ensemble dans le boyau, en raclant les parois.

Puis, brusquement, la galerie s'élargit et ils débouchèrent dans une vaste caverne au plafond orné d'une débauche de stalactites, de draperies rubanées, de croissances et de manchons de calcite. Mais en même temps s'élevait un grondement de plus en plus puissant indiquant la proximité d'une chute impressionnante.

A moins de cinquante mètres, la rivière se précipitait en cataracte !

— Ottar !

Le colosse saisit son compagnon et l'enleva à son embarcation, ainsi qu'un fétu de paille.

Trempé des pieds à la tête, sa longue barbe blanche dégoulinante d'eau, frissonnant de froid, le savant ferma les paupières.

— *Le Passage !* rugit Ottar. Le voilà donc, ce fameux Passage ! Ouvrez les yeux, Maître Urien ! Ouvrez-les tout grands !

Une fraction de seconde, l'esquif supportant les deux hommes se tint en équilibre, à la verticale d'une chute de plus de cent mètres. En contrebas, des nuages de gouttelettes en suspension interdisaient quelque vision que ce soit.

Le bateau plongea.

Urien hurla.

Ottar partit d'un formidable éclat de rire. Et l'Autre Monde s'ouvrit devant les deux hommes.

**RAPPORT AUX HONORABLES
DELEGUES
DE LA DIETE EUROPEENNE.**

An 58 de la Renaissance.
Warsaw (Ukraine).

Le présent rapport a été rédigé par Maître Vindelician, Recteur Honoraire de l'université de Toulouse, après son retour des Territoires Irradiés en compagnie des derniers membres de la mission « Certitude ».

Ce document, après lecture devant la Diète Européenne, sera porté à la connaissance du plus large public possible. Il sera recopié en plusieurs exemplaires, lesquels seront distribués et commentés au sein des universités, avant d'être proposés aux citoyens des états européens, dans le cadre de réunions d'information organisées par les bourgmestres de cités et les chefs de villages.

Le rapport de Maître Vindelician s'accompagne des documents suivants :

- I. Journal de voyage de Maître Urien.
- II. Carnet de croquis et notes de Maître Sogorod.
- III. Carte authentique des Territoires Irradiés (origine : Société du Vrîl).
- IV. Carte incomplète de la partie sud des Territoires Irradiés (origine : Soleil Levant).

Ces documents, confiés aux indigènes yankis de la cité de Barstow (voir Additif VII), furent récupérés par Maître Vindelician avant qu'il n'entame le long chemin de retour.

Ils ne seront pas rendus publics.

Par Décret de la Diète, en date du Troisième de Décembre de l'An 57 de la Renaissance, Maître Vindelician, Maître Caecina, le *rittmeister* Karli Assandun, le Laird Keppoch d'Inverness, les aérostiers Osek et Krumm seront désormais honorés du titre de Héros de la Confédération.

Les noms de Maître Urien, Maître Arcadius, Maître Malchus, de tous les participants militaires et de tous les hommes d'équipage décédés au cours de l'expédition (à l'exception des nommés Sygtrugg, Ri Ruirech et Ri Coiced, voir Additif III), seront inscrits dans le Grand Livre de la Renaissance, chacun y aura son portrait gravé exécuté par un artiste désigné par la Diète et une notice biographique aussi complète que possible, rédigée par un lettré également désigné par la Diète.

Le nom de Maître Sogorod sera effacé des rôles universitaires et ne sera jamais plus prononcé.

*

**

Extrait du Rapport de Maître Vindelician :

Honorables Délégués de la Diète Européenne, trente-quatre mois se sont écoulés depuis que mes compagnons et moi-même avons quitté la cité de Barstow pour regagner l'Europe. J'ai relaté dans les pages précédentes les multiples épreuves, contretemps, espoirs et déceptions qui furent nôtres durant ces presque trois années. J'ai évoqué les circonstances au gré desquelles nous parvînmes enfin à rejoindre la côte atlantique des Territoires Irradiés, comment nous réussîmes, après beaucoup d'efforts, à construire une embarcation capable de résister aux dangers de l'océan, comment nous nous embarquâmes et comment nous dérivâmes des semaines durant, jusqu'à atteindre enfin les îles dites des Canaries, où le gouverneur nommé par le Royaume de Grande-Espagne nous retint plusieurs mois.

J'ai évoqué la longue attente et les accords diplomatiques qui aboutirent à l'échange de nos personnes contre des citoyens ibériques détenus dans les prisons de la Confédération, puis notre rapatriement en Europe. La liste de nos épreuves, si je la reprenais point par point, serait interminable. Au cours de cette mission, nous avons vu périr un à un nos meilleurs compagnons, et particulièrement Maître Urien et Ottar Hagen qui sacrifièrent leur vie dans le gouffre de Carlsbad pour sauver nos propres existences.

Pourtant, il ne faut rien regretter et, personnellement, je ne regrette

rien. Nous avons enfin rapporté l'assurance que le Passage n'existe pas, qu'il n'était qu'une invention du Reich destinée à égarer les esprits et à étayer une tyrannie abjecte.

Nous avons également rapporté un autre sentiment : celui que les Territoires Irradiés restent un lieu par trop hostile à l'être humain. Nous déconseillons donc fortement à la Diète de poursuivre ses efforts en vue d'une prochaine colonisation. Ce serait à la fois perte de temps, d'argent et d'énergie.

Extrait d'un Commentaire à ce rapport (question posée par le Délégué Olufsen, Scanie).

— La mission Certitude devait, si je me souviens bien, trouver une réponse au mystère de la longévité de Maître Athulf, sociétaire du Vrîl, unique survivant de la destruction du premier dirigeable Certitude. Maître Vindelician, quels éclaircissements pouvez-vous nous donner à ce sujet ?

— Aucun. Mais, ainsi que vous avez pu le constater en lisant mon rapport, les chamans yankis utilisent un certain nombre de drogues qui pourraient avoir pour effet de prolonger artificiellement l'existence de ceux qui en absorbent. Je ne vois pas d'autre explication. D'ailleurs, à ce que j'ai appris, Maître Athulf est décédé peu de temps après notre départ sans avoir jamais repris réellement conscience...

— C'est exact.

— Pas d'autre question, Honorable Délégué Olufsen ?

— Pas d'autre question, Maître Vindelician.

*Achevé d'imprimer en mai 1990
sur les presses de Cox and Wyman Ltd a' Reading
(Berkshire)*

— N° d'impression : 8761. —
Dépôt légal : juin 1990
Imprimé en Angleterre